2 vol
25

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lescrituresman01alfa

LIBRARY
ST. MICHAELS COLLEGE

LES
ÉCRITURES MANICHÉENNES

LES
ÉCRITURES MANICHÉENNES

LIBRARY
ST. MICHAEL'S COLLEGE

I

VUE GÉNÉRALE

PAR

PROSPER ALFARIC

Docteur ès lettres

(Publication encouragée par la Société Asiatique)

PARIS
EMILE NOURRY, ÉDITEUR
62, RUE DES ÉCOLES, 62

1918

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

DEC 10 1931

2464

A LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

QUI A DONNÉ A CETTE PUBLICATION

L'AIDE LA PLUS PRÉCIEUSE

A MONSIEUR CAMILLE JULLIAN

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

A MONSIEUR ALFRED LOISY

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Hommage reconnaissant

PRÉFACE

Le Manichéisme se présente comme une énigme au regard de l'histoire. Né au milieu du IIIe siècle dans la Babylonie, c'est-à-dire sur les confins du Christianisme et du pur Paganisme, il s'est réclamé et inspiré de l'un et de l'autre. Il s'est très vite répandu chez l'un comme chez l'autre, jusqu'en Espagne et dans l'Afrique romaine, jusqu'au fond de la Chine et de la Mongolie. Chez l'un comme chez l'autre il a été vivement combattu et, après un millénaire d'existence, il a si bien disparu qu'on a peine aujourd'hui à retrouver sa trace et à définir sa vraie nature. Il reste un « signe de contradiction ».

Aussi les théories les plus opposées ont été émises à son sujet. Au XVIIe siècle, dans une *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme*, le luthérien Beausobre le présentait comme une sorte de Protestantisme anticipé mais encore inconscient, où le vrai Christianisme tendait à s'émanciper des superstitions catholiques sans bien y réussir. Plus récemment, dans un travail de même genre resté inachevé, l'orientaliste Kessler a vu en lui une survivance du Paganisme babylonien, plus ou moins dissimulé sous le couvert de l'Evangile. Beausobre s'appuyait sur les affirmations de polémistes chrétiens, qui ont souvent combattu le Manichéisme comme une hérésie particulièrement perfide et redoutable. Kessler invoquait plutôt le témoignage d'historiens Arabes qui ont été surtout frappés par la mythologie extravagante de la nouvelle secte, mais Chrétiens et Arabes n'ont vu le Manichéisme que du dehors. Et ils ne l'ont étudié que pour le critiquer. Leur témoignage se trouve ainsi doublement suspect.

BQT
72
.A3
v.1

Seuls les Manichéens peuvent nous renseigner exactement au sujet de leur foi. En fait ils ont beaucoup écrit. Mani lui-même a composé de nombreux et importants ouvrages. Or les livres du Maître et ceux de ses principaux disciples ont joui dans la secte d'une très grande autorité. Ils ont été regardés comme l'expression parfaite de l'enseignement orthodoxe, comme la Bible des vrais croyants. Ils offrent donc pour l'historien un très vif intérêt. D'autres écrits, de provenance gnostique, qui les ont plus ou moins inspirés et qui leur sont restés fréquemment associés, ont joué aussi un rôle important dans la vie du Manichéisme. Ils constituaient comme une Bible de second ordre qui complétait heureusement la première et qui aidait à la comprendre. C'est dire qu'ils ne peuvent en être détachés et qu'ils demandent à être aussi étudiés de très près.

Cette littérature sacrée n'existe plus. Mais des auteurs anciens de diverses époques et de divers pays en ont cité ou résumé les principales œuvres. Tout récemment, au cours de fouilles méthodiques exécutées dans l'Asie centrale, plusieurs archéologues en ont exhumé des débris importants. Les Ecritures manichéennes nous sont ainsi connues par des textes nombreux. Malheureusement ceux-ci se trouvent dispersés à travers des ouvrages très rares ou des recueils scientifiques encore moins accessibles. Ils sont rédigés en un grand nombre de langues dont certaines restent fort peu connues. Et ils ne s'offrent à nous qu'à travers des traductions trop exclusivement verbales, où la philologie se montre trop étrangère à la théologie. Ils demandent à être groupés et expliqués.

Pour être complète et définitive, une telle œuvre demanderait la connaissance la plus approfondie et la plus minutieuse de toutes les littératures et de toutes les langues. Elle n'en mérite pas moins d'être tentée. Si imparfaite qu'en soit la réalisation, celle-ci offrira toujours un double avantage. D'abord elle fixera un certain nombre de résultats acquis et par là elle inaugurera un chapitre nouveau et important de l'histoire des religions. Ensuite elle guidera les recherches futures ; elle attirera l'attention des érudits sur des textes ignorés et suggèrera aux philologues une interprétation meilleure de certains documents.

Tel est l'objet, tel est aussi le but de la présente étude. L'auteur a mis à contribution un grand nombre de savants

français et étrangers. Il souhaite qu'en retour eux-mêmes puissent tirer quelque profit de son travail. Parmi ceux auxquels il est particulièrement redevable il se plait à citer MM. Loisy, Meillet, Chavannes et Pelliot, professeurs au Collège de France, M. Serruys, professenr à l'Ecole des Hautes Etudes Religieuses et M. Blochet, traducteur à la Bibliothèque Nationale. Il les prie d'agréer l'expression de sa gratitude.

PREMIÈRE SECTION

CONSTITUTION DES ÉCRITURES MANICHÉENNES

CHAPITRE PREMIER

Origine des Ecritures Manichéennes

Certaines Ecritures manichéennes ont circulé longtemps, avant l'apparition de Mani. D'autres ont été rédigées par lui-même. Un grand nombre enfin ont pris naissance au sein de son Eglise. L'histoire de ce recueil est donc assez complexe. Elle se divise en trois grandes périodes.

I

Les premiers livres saints qui ont eu cours chez les Manichéens leur venaient des Gnostiques. D'une manière générale ceux-ci professaient un Dualisme étroit. Ils croyaient à deux Forces opposées, dont l'une représentait le Bien, l'autre le Mal, et qui se trouvaient mélangées dans le monde et dans l'homme (1). Ils se considéraient comme formés d'une âme divine par nature, emprisonnée par une puissance malfaisante en un corps radicalement vicieux et ils estimaient que le salut consistait avant tout dans la vraie « science » c'est-à-dire dans la connaissance de ces deux essences rivales, des causes qui avaient fait triompher l'une au détriment de l'autre et des moyens qui permettraient de revenir un jour à l'ordre pri-

(1) W. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis.* Göttingen, 1907, in-8°, ch. 3 : *Der Dualismus der Gnosis*, p. 91-159.

mitif (1). Or ils croyaient que cette « gnose » libératrice avait été révélée à diverses époques et en divers pays par un Médiateur divin venu en aide à la faiblesse humaine (2). Et ils mettaient en avant divers écrits qui avaient pour but de faire connaître les multiples aspects de son enseignement (3).

De ces Gnostiques les plus anciens sont anonymes et se présentent à nous sous des noms mythiques ou légendaires (4). Ils forment de vastes collectivités, des sortes d'Eglises aux contours assez vagues, que régissent de vieilles traditions. Et ils se réclament de certains livres saints qui passent pour remonter très haut et qui sont attribués aux personnages les plus fameux, au Bouddha ou à Zoroastre, à Platon ou à Hermès, à Abraham ou à Noé, voire même à Adam.

Les mieux connus, ceux dont on suit le plus longtemps la trace, sont les Sabéens, ainsi appelés d'un nom araméen, qui veut dire « Baptiseurs » ou « Baptistes » (5).

Ils sont présentés sous la forme assez reconnaissable de Sebouaioi, comme une secte samaritaine antérieure au Christianisme, par Epiphane, qui d'ailleurs paraît assez mal renseigné à leur sujet (6). Ils s'identifient sans doute avec les Hemerobaptistes ou « Baptiseurs quotidiens » que divers autres auteurs de langue grecque font aussi apparaître avant le Christ dans les régions voisines du Jourdain (7) et que la tradition talmudique mentionne également en les qualifiant aussi de « Baptiseurs matinaux » (8). Ils doivent de même se con-

(1) W. Bousset, *op. cit.*, ch. 4 : *Der Urmensch*, p. 160-223 et ch. 7 : *Die Mysterien*, p. 276-319.

Cf. Aug. de Faye, *op. cit.*, p. 431-435.

(2) W. Bousset, *op. cit.*, ch. 6 : *Die Gestalt des Erlösers*, p. 238-276.

Cf. Liechtenhan, *Die Offenbarung im Gnostieismus*. Göttingen, 1901, 8°.

(3) V. Harnack, *Gesch der altchrist. Liter.*, t. I : *Die Uberlieferung*, p. 141-231.

(4) J'adopte avec Bousset (*op. cit.*, ch. 8, *Die Genesis der gnostichen Systeme*, p. 319-350) et en me basant uniquement sur l'étude des textes, un ordre inverse de celui qui a été adopté par de Faye (*op. cit.*, p. 447-461, *L'Evolution du Gnosticisme*).

(5) D. Chwolson, *Die Ssabier*. Saint-Petersbourg, 1856, 2 vol. in-8°.

(6) Epiphane, *Haer.*, XI.

(7) Hegesippe chez Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IV, 22, 5 ; *Const. Apost.*, VI, 6 ; Pseudo-Hieronymus, *Indic. Haeres.* ; Epiphane, *Haer.*, XVII, *init.*, et XIX, 5, *fin.* Cf. Justin, *Dialog.*, 80.

(8) *Berachoth*, 22 a ; *Tosephta Iadaim*, II.

fondre avec les Masbothéens, qui sont signalés parfois avec les précédents et dont le nom hébreu, dérivé de *tsaba*, veut dire encore « Baptiseurs » (1). Ce sont toujours eux qu'il faut voir dans les « Moughtasilas », qui d'après un historien étaient installés vers l'an 200 en Mésopotamie et dont l'appellation arabe offre le même sens (2). Ces derniers, nous dit-on, se donnaient comme les disciples d'un certain Elchasaï (3). Ils appartenaient donc au groupe des Elchasaïtes, dont déjà Hippolyte expose les doctrines en les rattachant à un certain Sobiaï personnage sans doute légendaire, ancêtre éponyme des Sabéens (4). Et ils étaient étroitement apparentés avec les Ebionites gnostiqnes, les Nazaréens, les Osséens et les Sampséens, qui se réclamaient du même Elchasaï et qui étaient installés dans les mêmes régions (5). Les Sabéens sont encore mentionnés dans le Coran, entre les Juifs et les Chrétiens, parmi les « hommes du Livre » qui ont une foi authentiquée par des Ecritures et qui, à ce titre, ne doivent pas être inquiétés (6). Leur nom est donné plus tard par des auteurs arabes à une communauté, d'origine certainement gnostique, établie en Mésopotamie, dans le pays de Harran (7), et surtout à un autre groupe, installé sur le cours inférieur du Tigre et de l'Euphrate, et présenté par quelques textes comme le plus ancien (8). Des survivants attardés de cette dernière secte ont été découverts au XVIIe siècle et plusieurs fois étudiés depuis

(1) Hégésippe chez Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IV, 22, 5 ; *Constit. Apost.*, VI, 6 ; Pseudo-Hieron., *Indic. haeres.* (Marbonei !) ; Ephrem, *Evangelii concordantis expositio.* Venise, 1876, p. 287 (Mazbuthazi).

Cf. W. Brandt, *Mandäische Religion*, Leipzig, 1889, in-8°, p. 180 et W. Bousset, *op. cit.*, p. 283.

(2) An Nadim chez D. Chwolson, *Die Ssabier*, tome II, p. 543 et chez Flügel, *Mani*, p. 83 et 132-135.

(3) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 133-134. Cf. D. Chwolson, *Die Ssabier*, p. 114 et suiv.

(4) *Philosoph.*, IX, 4, 13-17 ; X, 29. Cf. Origène, *Hom in Psalm.*, LXXXII, chez Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 38 ; Méthode, *Conviv.*, *VIII*, 10 ; Epiphane, *Haer*, XIX, 1-5.

(5) Epiphane, *Haer.*, XXX, 1-3 (Ebionites) ; XVIII, 1-2 (Nazaréens) ; XIX, 1-2 (Osséens) ; LIII, 1 (Sampséens).

(6) *Coran*, II, 59 ; V, 73 ; XXII, 17. Cf. D. Chwolson : *Die Ssabier*, t. I, p. 11-12 ; 101-103.

(7) D. Chwolson, *Die Ssabier*, t. I, p. 139 et suiv.

(8) D. Chwolson, *Die Ssabier*, t. I, p. 100-138.

lors dans les régions voisines du Chat el Arab, où leurs voisins les appellent Coubi ou Sabéens et où ils se qualifient eux mêmes de « Mandéens » ou « Mandaïtes » d'après l'araméen « manda » qui veut dire la « gnose » (1). Le premier explorateur qui les a observés a vu en eux des « Disciples de saint Jean Baptiste » (2). Et un auteur syriaque du VIIIe siècle, qui les a aussi directement connus, dit que dans la Mésène on les désigne sous le nom de Mandéens, mais que dans l'Irak on les appelle plutôt Nazaréens, et partisans de Dostaï, c'est-à-dire de Dosithée, un des grands noms du Gnosticisme samaritain (3).

A l'exception des Mandéens, qui, au cours de leur longue existence ont beaucoup évolué, et des Sabéens du Harran, qui forment un groupe très distinct, tous ces gens affirmaient, malgré certaines divergences, des traditions et des tendances à-peu près identiques. Tous se réclamaient du Judaïsme et maintenaient la Loi Mosaïque, qu'ils interprétaient d'ailleurs d'une façon plus ou moins fantaisiste (4). Tous présentaient le Mal comme venu du Bien par suite d'une fâcheuse déchéance (5). Tous insistaient sur le dualisme du feu et de l'eau et ils s'accordaient à dire que les croyants devaient commencer par passer à travers ce dernier élément pour se dégager de l'étreinte du mal et revenir à Dieu (6).

(1) Voir W. Brandt, *Die Mandäische Religion, ihre Entwickelung und geschichtliche Bedeutung*. Leipzig, 1889, 8°.

Cf. Babelon, *Les Mandaïtes*, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, 1881, p. 12 et suiv.,

Kessler, art. *Mandäer*, dans la *Real Encyclopädie* de Hauck, 3e édit., Leipzig, 1903, t. XII, p. 155-183.

Cl. Huart, *Notice sur les Mandéens*, dans la *Mission scientifique en Perse* de J. de Morgan. Paris, 1904, t. V, p. IX-XI.

(2) Ignace de Jésus, *Narratio originis, rituum et errorum Christianorum sancti Johannis*. Rome, 1652, in-16, 192 pp.

Cf. L. C. Burckhardt, *Les Nazaréens ou Mandai Iahja (disciples de Jean)*, Strasbourg, 1840, 8°, 113 pp.

(3) Théodore bar-Khôni chez Pognon, *Inscriptions mandaïtes*, p. 224-225.

(4) Epiphane, *Haer.*, XI (Sebuéens), XIII (Dosithéens); XIX, 5 *init.* (Osséens); XXIX, 7 (Nazaréens); XXX, 18 (Ebionites); LIII, 1 *circ. med.* (Sampséens); Hippolyte, *Philosoph*, IX, 14 *init.* (Elchasaïtes).

(5) « Ils admettent deux Etres issus de Dieu, l'un le Christ, l'autre le Diable », dit à propos des Ebionites l'auteur du *Panarion* (XXIX, 16), qui identifie ailleurs leur doctrine avec celle des Nazaréens, des Osséens et des Elchasaites (XIX, 5).

(6) Irénée, *Haer.*, *I*, 25 (Ménandre, disciple de Simon le Magicien); Aboul Fath, *infra*, p. 5, not. 2, (Dosithée); Epiphane, *Haer.* XXIX, 3 *fin.* (Osséens);

Or déjà les adeptes les plus anciennement connus de cette première Gnose possédaient certaines Ecritures qui en contenaient l'expression officielle. Dosithée avait, dit-on, laissé à ses disciples un *Octateuque* soi-disant mosaïque, ainsi que d'autres livres d'un caractère plus personnel (1). Et il avait ordonné qu'on ne lût point ces textes sacrés sans s'être préalablement purifié à une source voisine (2). Les deux disciples que la tradition lui attribuait, Simon le Magicien et Cléobius passaient pour avoir composé des œuvres analogues portant « le nom du Christ et de ses disciples » (3). Du premier notamment on connaissait une *Grande Révélation*, qui traitait tour à tour de l'Etre divin, de la formation du monde et de celle de l'homme, de la chute des âmes et de leur relèvement final (4). Ses partisans s'étaient fait, dit-on, un *Evangile*, partagé en 4 parties et appelé le livre des quatre coins du monde ou des quatre points cardinaux (5). Sous le nom également vénéré d'*Elchasaï* circulait aussi un écrit important qui se donnait comme révélé par un Ange et qui jouissait d'un grand crédit chez tous ses adeptes, chez les Ebionites, les Nazaréens, les Osséens ou Sampséens (6). Ces derniers possédaient en outre un livre attribué à son frère *Iexaï* (7) Les Ebionites lisaient encore un *Evangile des douze* (8) et un recueil spécial des *Actes des Apôtres* (9), des *Elévations de Jacques*, d'un caractère

XXX, 14, 16 *init.*, 17 *fin.* (Ebionites); LIII, 1 *circ. fin.* (Sampséens); Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 13, 15-16 (Elchasaïtes); Augustin, *Cont. Cresc*, I, 31 (Nazaréens). Cf. W. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, p. 382-384: *Samaritanische Taufsekten.*

(1) Photius, *Biblioth.*, Cod. 230, *vers. fin.*

(2) Aboul Fath, *Annales Samaritaines*, chez James Alan Montgomery: *The Samaritans.* Philadelphie, 1907, p. 256-257.

(3) *Const. Apostol.*, VI, 16.

(4) Hippolyte, *Philosoph.*, VI, 9-19. Cf. *ibid.*, IV, 51 et X, 12. Voir aussi Moïse bar Cepha, *De Paradiso*, chez Grabe, *Spicileg.*, Oxoniae, 1698, t. I, p. 308-311.

(5) *Préface arabe du Concile de Nicée*, chez Labbe, *Conc. Coll.*, t. II, c. 386.

(6) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 13-16; Epiphane: *Haer.*, XVIII; XIX; XXIX, XXX, 3 et 17; XXXIII, 1.

(7) Epiphane, *Haer.*, LIII, 1.

(8) Epiphane, *Haer.*, *XXX*, 13-14.

(9) Epiphane, *Haer.*, XXX, 16 *circ. med.*

antipaulinien (1) et des romans théologiques, intitulés *Voyages de Pierre* et faussement attribués à Clément (2), dont nous possédons un remaniement orthodoxe dans les *Homélies* et les *Recognitions* clémentines (3). Les Sabéens qu'ont connus les Arabes avaient de même une littérature abondante. C'est à eux, selon toute apparence, que Mahomet, qui passait d'abord pour un de leurs adeptes, aura emprunté les nombreuses légendes d'allure gnotisque qu'on lit dans le *Coran* au sujet d'Adam, de Noé, d'Abraham et autres personnages bibliques (4). Encore au Moyen Age leurs homonymes du Harran avaient entre les mains divers écrits attribués à Seth ou Agathodemon, à Henoch ou Hermes, à son fils Tath et à Asclepius, à Boudhasaf, à Zaradoust, à Orphée (5). Enfin les Mandéens ont conservé jusqu'à ce jour plusieurs recueils très vénérés chez eux, savoir le *Livre de Jean* (*Sidra di Iahya*) (6), le *Trésor* ou *Ginza*, appelé aussi le *Livre d'Adam* ou le *Grand livre* (*Sidra rabba*) (7), un recueil d'hymnes et de prières, intitulé le *Qolasta* (8) et une Description du ciel et de la terre accompagnée d'illustrations nombreuses et connue sous le nom de *Diwân* ou de « Livre » (9).

1) Epiphane, *Haer.* XXX, 16 *circ. med.*

2) Epiphane, *Haer.*, XXXI, 15 *init.*

3) P. G., II, 57-468 et I, 1207-1454.

4) Voir sur Adam, I, 28-36 ; VII, 10-26 ; V, 33-35, etc. ; sur Noë, X, 72-75 ; XXIII, 23-30, etc. ; sur Marie, III, 30-39 ; XIX, 1-35, etc.

5) Voir D. Chwolson, *Die Ssabier*, t. I, 780-802 : *Die angeblichen Religionsstifter und Propheten der Ssabier.*

6) Texte inédit. Voir *Biblioth. Nation., Catal. des Man. Orient. Fonds syriaque*, par Zotenberg, p. 226-228, nos 8, 9, 10, 11.

Traduction partielle en allemand dans le recueil de C. F. Staeudlin, *Beiträge zur Philosophie und Geschichte der Religion-und Sittenlehre*, Lübeck, 1793-1797, t. I, p. 1 ; t. III, p. 18-25 ; t. V, p. 1-44.

7) Edité et traduit en latin d'une façon très défectueuse par Matt. Norberg, *Codex Nasaraeus, liber Adami appellatus*, Londini Gothorum, 1817, 5 vol. 8°.

Edité avec plus de critique par H. Petermann, *Thesaurus seu Liber magnus, vulgo Liber Adami appellatus*, Berlin, 1867, 2 vol. in-4°.

Traduit partiellement (un quart environ) en allemand par W. Brandt, *Mandäische Schriften aus der grossen Sammlung heiliger Bücher genannt Genzâ oder Sidrâ Rabbâ*, Göttingen, 1893, 8°, XIX-232 pp.

8) Edité par J. Euting, *Qolasta, oder Gesänge und Lehren von der Taufe und der Ausgang der Seele*, Stuttgart, 1867, fol.

Traduit en quelques passages par Kessler, *Mani*, p. 249-250 et par W. Brandt, *Mandäische Religion*, p. 221, suiv. et aussi 230-231.

9) Edité par J. Euting, *Mandäische Diwan*, Strasbourg, 1904, in-4°. Cf. *Revue Critique*, 1904, p. 180.

A côté des Baptistes, établis des rives du Jourdain à celles de l'Euphrate, d'autres Gnostiques ont formé dans les mêmes régions des groupes analogues. Tels sont les Ophites, ou adorateurs du Serpent, qui ont été longuement décrits par Hippolyte et par Origène, plus anciennement encore par Celse et par Irénée (1), Leur nom rappelle celui des Naasséniens qui a en syriaque la même signification et qui est donné à une secte tout au moins analogue par l'auteur des *Philosophoumena* (2). D'autre part, leur doctrine se montre étroitement apparentée à celle des Pérates, qui sont décrits à côté des précédents au cours du même ouvrage (3). Elle ressemble plus encore à celle des Séthites ou disciples de Seth, qu'Hippolyte associe aux Pérates et aux Naasséniens et qu'Irénée confond avec les Ophites, tandis qu'Epiphane les place immédiatement après eux (4). A côté des Séthites l'auteur du *Panarion* mentionne les Caïnites, qui, selon sa propre remarque, professent dans l'ensemble la même théorie du salut, tout en vénérant particulièrement Caïn au lieu de Seth, et qui d'ailleurs sont plus anciennement associés aux Ophites par Clément d'Alexandrie et Hippolyte (5). A la même famille se rattachent par l'ensemble de leurs doctrines, deux autres sectes très archaïques, celle des Archontites, décrite par Epiphane, à laquelle les écrits pauliniens semblent faire allusion (6), et celle des Nicolaïtes, que l'*Apocalypse* johannique mentionne expressément et dont le fondateur aurait été, d'après la tradition chrétienne, un des sept premiers diacres (7). Enfin, tous ces groupes rappellent celui des Gnostiques proprement dits, souvent désignés sous le nom de Barbelo-Gnostiques à cause du rôle important qu'ils attribuaient à la déesse-mère Barbelo (8),

(1) Hippolyte, *Philosoph.*, VIII, 20 et *Syntagma* résumé par Philastre, *Haer.* 1 et Ephiphane,*Haer.* XXXVII ; Origène et Celse, *Cont. Cels. VI.* 24-38. cf. *ibid.* III, 13 et VII, 40 ; Irénée, *Cont. Haer.*, I, 30, 1-15.

(2) *Philosoph.*, V, 2, 6-14.

(3) *Philosoph.*, V, 14-17.

(4) *Philosoph.*, V, 19-21. Cf. Irénée. *Haer.*, I, 30, 1 ; Epiphane, *Haer.*, XXXIX, 1-5.

(5) Epiphane, *Haer.*, XXXVIII, 1. Cf. Clem. d'Alex., *Strom.* VII, 17 ; Hippolyte, *Philosoph.* VIII, 7 ; Origène, *Cont. Cels.* III, 13.

(6) Epiphane, *Haer.*, XL, 1-7. Cf. *I Cor.* II, 7 ; *Eph.* I, 21 ; *Col.* I, 16.

(7) *Apoc.* II, 6 ; Irénée, *Haer.*, I, 26, 3 ; Epiphane, *Haer.*, XXV, 1. Cf. *Act. Apost.* VI, 5.

(8) Epiphane, *Haer.*, XXVI, 1-13.

Ophites et Naasséniens, Pérates, Séthites et Caïnites, Archontites, Nicolaïtes et Barbelo-Gnostiques comprenaient parfois assez différemment l'origine du monde, la chute de l'homme et son relèvement. Mais ils s'accordaient sur plusieurs points importants. Ils faisaient moins de cas du Judaïsme que les Baptistes et certains semblent même l'avoir tout-à-fait répudié (1). En revanche ils subissaient profondément l'influence des Religions de Mystères, celle surtout des cultes populaires de la Babylonie et de la Perse. Avec ces derniers ils faisaien jouer un très grand rôle aux sept planètes et s'en servaient pour expliquer la chute de l'âme et son relèvement. Pour eux la substance divine s'était matérialisée progressivement en descendant à travers les mondes planétaires et elle ne pouvait recouvrer sa pureté première qu'en s'élevant de l'un à l'autre jusqu'aux lieux habités par le Très-Haut et les Anges fidèles. (2) Pour eux aussi, comme pour les adeptes des Religions de Mystères, le salut s'obtenait moins par des ablutions baptismales que par une association ou une communion mystique établie entre l'âme déchue et le Sauveur divin (3).

Ces idées étaient exposées en de nombreux écrits. Celse et Origène les ont vues figurées sur un « *Diagramme* » appartenant aux Ophites (4). Les Naasséniens avaient un recueil d'*Hymnes* et de *Psaumes* dont quelques fragments nous ont été conservés (5). Ils lisaient en outre une *Apocalypse d'Elie* (6), un *Evangile de la Perfection* (7), un autre dit *des Egyptiens* (8), un troisième *selon Thomas* (9), ainsi qu'un récit relatant

(1) Voir Irénée, *Haer.*, I, 30, 11 (Ophites et Séthiens) ; Epiphane, *Haer.*, XL, 2 *circ. fin.*, 5 *init.* (Archontites) et XXVI, 15 *init.* (Barbelo-Gnostiques) contredit seulement en apparence par XXVI, 6 *init.*

(2) W. Anz, *Zur Frage nach dem Ursprung des Gnostizismus*. Leipzig, 1897, 8° (en entier). Cf. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, p. 319-326. Cf. *ibid.* ch. I : *Die Sieben und die Mutter.*

(3) Irénée, *Haer.*, I, 30, 12 (Ophites) ; Hippolyte, *Philos.*, V, 7 (Naasséniens) ; V, 17 *fin* (Pérates) ; V, 19, *fin*, (Séthites) ; Epiphane, *Haer.*, XXVI, 2-5, 8-9 (Gnostiques) ; XXV, 2-3 (Nicolaïtes).

(4) *Cont. Cels*, VI, 24-38.

(5) Hippolyte, *Philosoph.*, V, 6 et 10.

(6) *Philosoph.*, V, 7.

(7) *Philosoph.*, V, 6. Cf. Philastre, *Haer.*, 23 (Nicolaites) et Epiphane, *Haer.* XXVI, 2 (Gnostiques).

(8) *Philosoph.*, V, 7.

(9) *Philosoph.*, V, 7.

des entretiens de Jacques et de Marie (1), et, semble-t-il, la *Grande Révélation* de Simon (2). Les Pérates possédaient un écrit consacré aux Archontes et diverses autres œuvres du même genre (3), Les Caïnites invoquaient un *Evangile de Judas* (4), une *Ascension de Paul* (5), ainsi que d'autres Ecritures dont le titre ne nous est pas connu mais dont de courts passages nous ont été conservés (6). Les Séthites avaient entre les mains une « *Paraphrase de Seth* » (7), plus précisément sept livres du même Patriarche et sept autres de ses enfants, appelés chez eux les « *Etrangers* » (8), ainsi qu'une *Apocalypse d'Abraham* (9) et d'autres écrits portant les noms de personnages célèbres notamment de Moïse, dont ils connaissaient peut-être *l'Assomption* (10). Les Archontites admettaient les mêmes livres de *Seth* et des *Etrangers*, comme aussi une *Ascension d'Isaïe* (11) et une œuvre similaire racontant comment les prophètes *Martiades* et *Marsianos* étaient montés au ciel et revenus sur terre après trois jours (12). Mais ils utilisaient surtout un grand ouvrage intitulé *La Symphonie* dont ils avaient aussi un abrégé (13). A leur tour, les Nicolaïtes mettaient en avant diverses prophéties, notamment celle de *Barcabbas* (14), un *Evangile de la Perfection* (15) et des *Visions* ou *Apocalypses* dont le détail ne nous est point connu (16). Les Gnostiques proprement dits lisaient aussi la Prophétie de *Barcabbas* et d'autres textes analogues (17). Ils y joignaient

(1) *Philosoph.*, V, 7.
(2) *Philosoph.*, V, 9. Cf. *ibid.*, VI, 9.
(3) *Philosoph.*, V, 14, 15.
(4) Irénée, *Adv. Haer.*, I, 31, 1.
(5) Epiphane, *Haer.*, XXXVIII, 2.
(6) Epiphane, *Haer.*, XXXVIII, 2 et Irénée *Adv. Haer.*, I, 31, 2.
(7) *Philosoph.*, V, 19.
(8) Epiphane, *Haer.*, XXXIX, 5.
(9) Epiphane, *Haer.*, XXXIX, 5.
(10) Epiphane, *Haer.*, XXXIX, 5.
(11) Epiphane, *Haer.*, XL, 2.
(12) Epiphane, *Haer.*, XL, 7.
(13) Epiphane, *Haer.*, XL, 2.
(14) Philastre, *Haer.*, 33. Cf. *infra*, p. 11, n° 7 (Gnostiques).
(15) Philastre, *Haer.*, 33. Cf. *supra*, p. 8, n° 6 (Naasséniens).
(16) Philastre, *Haer.*, 33 *fin.*
(17) Epiphane, *Haer.*, XXVI, 2.

des livres de *Ialdabaoth*, le Démiurge, attribués à Seth (1) et d'autres qui portaient le nom de *Noria*, l'épouse de Noë (2), une *Apocalypse d'Adam* (3) et un *Evangile d'Eve* (4), des *Révélations d'Elie* qui était montré revenant sur la terre après son Ascension (5), les *Grandes* et les *Petites Interrogations de Marie* (6), un récit de sa *Nativité* (7), un *Evangile de Philippe* (8), d'autres textes évangéliques attribués aux *Disciples* de Jésus (9) et même, semble-t-il, une *Apocalypse* qui passait pour venir du Christ lui-même (10). A un groupe du même genre ont dû appartenir plusieurs recueils gnostiques retrouvés sur deux manuscrits coptes, la *Pistis Sophia*, les *Livres de Ieû* et une œuvre au titre inconnu qui leur faisait suite (11). Le premier de ces recueils se réfère lui-même à des livres d'*Henoch* (12), à des *Odes de Salomon* (13), à des *Evangiles* de Philippe, de Thomas, de Matthieu (ou Mathias?) (14). Le dernier rappelle un écrit de *Phosilampe* concernant le « Monogène » (15) et fait allusion aux Prophètes Marsanos et Nicothée (16).

A côté de cette littérature pseudépigraphe, appartenant à des sectes anonymes, ont paru de bonne heure des œuvres d'un

(1) Epiphane, *Haer.* XXVI, 8.

(2) Epiphane, *Haer.* XXVI, 1. Cf. Bousset *Hauptprobleme der Gnosis* p. 73, 103.

(3) Epiphane, *Haer.*, XXVI, 8.

(4) Epiphane, *Haer*, XXVI, 2, 3, 5, L'*Evangile d'Eve* semble aussi avoir été lu par les Pérates (*Philosoph.*, V, 16) et par l'auteur de la *Pistis Sophia* (ed. Schmidt, p. 206 suiv. et 231).

(5) Epiphane, *Haer.* XXVI, 13.

(6) Epiphane, *Haer.* XXVI, 8.

(7) Epiphane, *Haer.* XXVI, 12.

(8) Epiphane, *Haer.* XXVI, 13.

(9) Epiphane, *Haer.* XXVI, 8.

(10) Epiphane, *Haer.* XXVI, 8.

(11) Une très bonne traduction allemande en a été donnée par C. Schmidt, *Kopstisch-gnostiche Schriften*, t. I, Leipzig, 1905, 8°, dans *Die grieschischen Schrifsteller der ersten drei Iahrhunderte*, t. XIII.

Une traduction française plus sujette à caution a été publiée par M. Amélineau, *Notice sur le papyrus de Bruce*. Paris, 1891, et *Pistis Sophia*, Paris, 1885, 8°.

(12) *Pistis Sophia* c. 99 et 134, ed. Schmidt, p. 158 et 228.

(13) *Ibid.* c. 58, 59, 65, 69, 71, ed. Schmidt. p. 73-75, 85, 97, 101.

(14) *Ibid.* c. 42, 43 et 44, ed. Schmidt. p. 44, 45, 47.

(15) *Unbekanntes gnostiches Werk*, c. 6, ed. Schmidt, p. 341.

(16) *Ibid.* c. 7, p. 341 et 342.

caractère plus personnel. Dans le cours du second siècle, en effet, des penseurs éminent sont surgi au sein du Gnosticisme et en ont exposé les doctrines en des écrits qui portaient leur nom et qui témoignaient d'une originalité parfois très remarquable. Quatre surtout méritent d'être cités. Ce sont Basilide, Valentin, Marcion et Bardesane.

Basilide qui vivait sous les empereurs Adrien et Antonin, et qui, s'étant formé à Antioche, alla ensuite évangéliser divers nomes de la Basse-Egypte (1), put y rencontrer Valentin qui professa ses idées d'abord à Alexandrie et les apporta ensuite jusqu'à Rome (2). L'un et l'autre se rattachent étroitement aux Gnostiques antérieurs, en particulier aux adeptes de Simon le Magicien (3). Mais ils subissent plus que tous leurs devanciers l'influence de la philosophie grecque, celle surtout du Platonisme (4). Et ils élaborent de vastes systèmes, moitié théologiques, moitié métaphysiques, qui expliquent l'originale du mal par une série compliquée d'émanations où le Bien va en s'affaiblissant jusqu'à n'être plus qu'une pure apparence.

Plus radical que l'auteur de la *Grande Révélation*, Basilide rejettait nettement tout l'Ancien Testament (5). Par contre il admettait plusieurs Prophéties, celles de *Cham* (6), de *Barcabbas* (7), de *Barkoph* (ou Parchor ?) (8). Il mettait en avant un *Evangile* particulier (9), sans doute celui de *Matthias* (10). Et il

(1) Epiphane, *Haer.*, XXIV, 1. Cf. Irénée, *Haer.*, I, 24, 1 ; Clem. Alex., *Strom* VII, 17, 106.

(2) Irénée, *Haer.*, III, 3, 3 ; Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 11, 1 ; *Clem. Alex.*, *Strom.* VII, 17, 106. Voir aussi Tertullien, *Adv. Valent.* 4.

(3) Irénée, *Haer.*, XXIV, 1, (Basilide) ; Hippolyte, *Philos.*, IV, 51 ; VI, 20 (Valentin).

(4) Voir sur Basilide : Irénée, *Haer.*, I, 24, 7 ; Epiphane, *Haer.*, XXIV, 7 et Hippolyte, *Philos.* VII, 1 et 14.

sur Valentin : Irénée, *Haer.*, II, 14, 1-6 ; Hippolyte, *Philos.* VI, 3 et 21 et suiv.

(5) Irénée, *Haer.*, I, 24, 5.

(6) Clem. Alex. *Strom.*, VI, 6, 53. Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 7, 7.

(7) Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 7, 7.

(8) Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 7, 7.

(9) Origène, *Hom. in Luc.* I^a. Cf. Hieron., *Comment. in Matt.*, *Proœm.* et Ambroise, *Comment. in Luc. Proœm.* On admet assez généralement que cet « *Evangile* de Basilide » était son œuvre propre. Mais c'est sans doute pour l'expliquer qu'il composa ses *Commentaires évangéliques*. Et on ne conçoit guère qu'il se soit commenté lui-même.

(10) Hippolyte, *Philosoph.*, VII, 20 *init.* Cf. Clem. Alex., *Strom.* VII, 17, 108.

en fit l'exégèse en un grand recueil de *Commentaires évangéliques*, qui ne comprenait pas moins de 24 livres (1). Ses disciples tenaient également de lui des *Odes* (2), des *Prières* et des *Incantations* (3). Ils conservaient en outre de son fils un recueil de *Morales* (4), un traité *De l'âme adventice* (5) et des *Commentaires du Prophète Parchor* (6).

Dans la secte plus éclectique de Valentin on lisait soit l'Ancien Testament, soit le Nouveau, mais en y pratiquant de très larges coupures (7). On mettait surtout en avant un *Evangile* spécial, l'*Evangile de la vérité*, qui n'avait à peu près rien de commun avec ceux de l'Eglise orthodoxe (8). On utilisait aussi des écrits d'un certain *Théodote* (9), peut-être identique avec un *Theodas* dont se réclamait le fondateur du groupe (10). De Valentin lui-même on possédait un recueil d'*Homélies* (11), un certain nombre de *Lettres* (12) et des *Hymnes* ou *Psaumes* liturgiques (13), ainsi qu'un traité *Des Trois natures* (14), peut-être aussi des *Visions* et des *Révéla-*

(1) Clem. Alex., *Strom.* IV, 17. Le 13e de ces livres est cité par les *Acta Archelai* c. 55) et le 23e par Clément d'Alexandrie (*Strom.* IV, 12, 81).

(2) Origène, *In Job.* XXI, 11 et suiv. dans Pitra, *Anal. sacr.*, II, 368. Cf. Muratori *fragm. fin.*

(3) Irénée, *Haer.*, I, 24, 5.

(4) Clém. Alex., *Strom.* III, 1, 1. Epiphane, *Haer.*, XXXII, 3) attribue aussi à Isidore des *Parenèses* qui peuvent être identiques avec les *Morales* mentionnées par Clément.

(5) Clém. Alex., *Strom.* II, 20, 113.

(6) Clem. Alex., *Strom.* VI, 6, 53.

(7) Pseudo-Tertullien, appendice au *De Praescr.*, c. 49.

(8) Pseudo-Tertullien, *ibid.*, c. 49, à compléter par Irénée, *Haer.*, III, 11, 9.

(9) Des extraits importants en ont été conservés à la suite des *Stromates* P. G., IX, 653 et suiv.). Un Théodote est mentionné comme hérétique à côté de Cléobule (Cléobius ?) par le Pseudo Ignace, *Ad. Trall.*, 11.

(10) Clem. Alex., *Strom.* VII, 17, 108. Un Théodas est mentionné parmi les premiers hérétiques entre Dosithée et Judas, par Vigile de Tapse, *Altere. Athan., contra Ar. et Sabell.*, I, 20. Cf. *Act. Apost.*, V, 34-39 et Josèphe, *Ant. Jud.*, XX, 5, 1.

(11) Clem. Alex., *Strom.* IV, 13, 89, suiv. et VI, 6, 53.

(12) Clem. Alex., *Strom.* II, 8, 36; II, 20, 114; III, 7, 59.

(13) Tertullien, *De Carne Christi* 17, 20; Origène, *In Job.* XXI, 11 et suiv. dans Pitra, *Anal. sacr.*, II, 368; Muratori, *fragm. fin.* Un de ces Psaumes est cité par Hippolyte, *Philos.*, VI, 37.

(14) Clem. d'Alex., fragment d'un traité *De Providentia*, publié par Mercati, *Rendic. del R. Istit. Lomb.* ser. II, V, 31, p. 1034.

tions (1). On conservait en outre divers travaux de ses principaux disciples, notamment des écrits importants de Ptolémée, dont un exposait la vraie Gnose à la chrétienne Flora (2), tandis qu'un autre expliquait le *Prologue* du *IVe Evangile* (3), un commentaire d'Héracléon sur ce même *Evangile* (4), des *Syllogismes dogmatiques* d'Alexandre (5), une étude des Figures Légales de Théotime (6), enfin des textes surtout ritualistes de Marcus (7).

Marcion, qui vivait à Rome vers le milieu du IIe siècle, a dû y connaître toute cette littérature et se rencontrer avec le groupe valentinien qui s'y trouvait alors. Mais c'est sous d'autres influences qu'il a conçu et organisé son système. Né à Sinope, dans la région du Pont et formé à l'école du syrien Cerdon, il représente une tradition plus nettement orientale (8). Par là il se rapproche de Bardesane, qui naquit à Edesse en 154 et y passa la plus grande partie de sa vie (9). Tous deux professaient un Gnosticisme moins philosophique mais mieux adapté à l'âme populaire que celui de Basilide et de Valentin. Tous deux enseignaient nettement que le Bien et le Mal, ou, plus précisément, la Lumière et les Ténèbres, ont existé de toute éternité, que ces Principes contraires se sont mêlés un jour dans le monde et dans l'homme et qu'ils doivent se séparer progressivement pour revenir à leur premier état. Ils ne différaient que dans la façon dont ils concevaient les divers détails de ce drame grandiose (10).

Comme Basilide, Marcion rejetait absolument tout l'Ancien

(1) Hippolyte, *Philos.*, VI, 42. Cependant ces *Visions* pourraient désigner les écrits précédents.

(2) Epiphane, *Haer.*, XXXIII, 3-7.

(3) Irénée, *Haer.*, I, 8, 5.

(4) Origène le cite souvent dans son propre commentaire du même livre. V. Brooke, *The fragm. of Herakleon*, Cambridge, 1891, 8°.

(5) Tertullien, *De carne Christi*, 16, 17.

(6) Tertullien, *Adv. Valent.*, 4.

(7) Irénée, *Haer.*, I, 13, 2 et suiv.

(8) Tertullien, *Advers. Marc.*, I, 1. Cf. Harnack, *Dogmengeschichte*, 3e édit., t. I, p. 254-271.

(9) Voir F. Nau, *Une biographie inédite de Bardesane*. Paris, 1897, 8°. Cf. du même, art. *Bardesane* dans le *Dict. de Théol. Cath.* (1909).

(10) Voir surtout C. W. Mitchell, *S. Ephraim's Prose. Refutations of Mani, Marcion and Bardaisan*, Londres, 1912, 8°, qui suffit à réfuter péremptoirement les thèses contraires de Harnack et de Nau.

Testament (1). Il admettait l'*Evangile* et l'*Apôtre* mais par là il entendait seulement le récit évangélique de *Luc* et quelques *Epitres* pauliniennes, d'où il avait soin d'exclure tout ce qui pouvait avoir une saveur judaïque (2). Lui-même exposait les principes et les règles de son exégèse dans un traité important, les *Antithèses*, où il faisait ressortir le contraste existant entre la tradition chrétienne et celle de Moïse (3). Il expliquait par ailleurs divers aspects de sa propre doctrine dans un recueil de *Lettres* (4), sans doute aussi dans plusieurs autres ouvrages dont le titre ne nous est point connu (5). Ses disciples substituaient aux *Actes des Apôtres* un livre similaire, tout pénétré de son enseignement, où il était qualifié de « Prince des Apôtres » et où il prenait la place de Simon Pierre (6). Chez eux se conservait en outre un recueil de *Psaumes* qui se récitaient ou se chantaient dans les assemblées religieuses et qui ressemblaient fort peu à ceux de David (7). Un d'entre eux, Apelle, qui fut de tous le plus célèbre, écrivit les *Révélations* d'une prophétesse du nom de Philomène (8), ainsi qu'un traité antijuif, les *Syllogismes* (9). Un autre, l'Assyrien Prépon, est présenté comme l'auteur de *Discours sur l'hérésie* dirigés contre Bardesane (10).

Quant à Bardesane, il semble avoir adopté en matière biblique la méthode, plus éclectique de Valentin, à qui il est souvent rattaché (11). Lui-même écrivit beaucoup. Tour à tour nous lui voyons attribuer des *Dialogues* contre Marcion et

(1) Tertullien, *Adv. Marc.*, I, 19; II, 28-29; IV, 1 et suiv.

(2) Irénée, *Haer.*, I, 27, 2; III, 11, 7 et 9; 12, 12; 14, 4. Cf. Epiphane *Haer*, XLII, 9, 11-12.

(3) Tertullien, *Adv. Marc.* I, 19; IV, 1, 9, 36; Jérôme, *Adv. libr. Ruf.*, I, 5. Cf. A. Hahn, *Antitheses Marcionis Gnostici*, Regiom, 1823, 8°.

(4) Tertullien, *Adv. Marc.*, I, 1; IV, 4; *De carn. Christ.*, 2.

(5) Epiphane, *Haer.*, XLII, 9.

(6) *Préface arabe du Concile de Nicée*, chez Mansi, *Coll. Conc.*, II, 1017. Cf. Eutychius, *Ann.*, P. G., CXI, 1006.

(7) *Idem, ibid.* et Muratori, *fragm.* 81.

(8) Tertullien, *De Praescr.*, 30. Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 13; Hippolyte, *Philosoph.*, X, 12; Theodoret, *Haer. fab.*, I, 25.

(9) Tertullien, *De Praescr.*, 51; Origène, *In Gen. Hom.*, II, 2; Ambroise, *De paradiso*, V, 28 (citation).

(10) Hippolyte, *Philos.*, VII, 31.

(11) Hippolyte, *Philos.*, VI, 35; Epiphane, *Haer.*, LVI, 2, etc.

autres hérétiques (1), un livre *Du Destin* dédié à « Antonin », c'est-à-dire vraisemblablement à Caracalla ou Héliogabale (2), des *Apologies* du Christianisme provoquées par la persécution (3), une *Histoire de l'Arménie* rédigée en partie d'après des documents anciens et en partie d'après ses souvenirs (4), une étude de l'*Inde*, faite sur les rapports d'ambassadeurs hindous envoyés près d'Héliogabale (5), un recueil de 150 *Psaumes*, devenu très vite populaire à Edesse (6), plusieurs autres traités intitulés *La Lumière et les Ténèbres, L'Être immatériel de la Vérité Le Mouvement et la Stabilité* (7), enfin des travaux astrologiques dont le titre ne nous est point connu (8). Une partie au moins de ses œuvres étaient rédigées en syriaque. Ses disciples les traduisirent en grec (9). Et ils y ajoutèrent d'autres écrits qui s'inspiraient de son enseignement (10), par exemple des *Cantiques* de son fils Harmonius (11) et un *Dialogue des lois du pays* d'un certain Philippe (12). D'après Ephrem qui les

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 30, 2.

(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 30, 2. Eusèbe parle d'un « Dialogue ». Moïse de Choren mentionne le même ouvrage mais il le présente plutôt comme une « Lettre » (*Hist. Arm.*, II,63).

(3) Eusèbe, *Hst. eccl.*, IV, 30.

(4) Cette *Histoire* est citée par Moïse de Choren (*Hist. Arm.*, II, 59-60) et par deux autres écrivains arméniens, Zenob de Glag et Ouktanès d'Edesse, qui attribuent aussi à Bardesane un « dialogue entre Tiridate et Hratché », V. Langois, *Fragmenta historicorum graecorum*, Paris, 1870, t. V *b*, p. 63-67.

(5) Plusieurs fragments en ont été conservés par Porphyre et reproduits par Langlois, *op. cit.*, p. 68-72,

(6) Ephrem, *Opera*, Rome, 1740, t. II, p. 554-558. (*Hymne* 53); t. III, p. LI (*Act. s. Ephr.*).

(7) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 162.

(8) Ephrem, *Opera*, t. II, p. 498, 550. Eusèbe regarde Bardesane comme le prince des Astrologues (*Prep. Evang.*, VI, 9).

(9) Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 30.

(10) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 162.

(11) Sozomène, *Hist. eccl.*, III, 16. Sozomène affirme faussement qu'Harmonius fut le premier à écrire des Poésies syriaques et qu'il le fit à l'imitation des Maîtres grecs.

(12) Ce dernier livre a été découvert en 1845 par Cureton dans un manuscrit syriaque du British Museum et édité par lui dans le *Spicilegium syriacum*, Londres, 1855, in-8°. Il a été traduit en français par Langlois, *op. cit.*, p. 74-95 et par F. Nau, *Bardesane l'Astrologue, Le Livre des Lois du Pays*, Paris, 1899, in-8°, et en allemand par Merx, *Bardesanes von Edessa*, Halle, 1863, in-8°. Il est déjà cité par Eusèbe, qui l'attribue faussement à Bardesane lui-même (*Prep. Evang.*, VI, 10).

a vus de près, « ils observaient les mouvements des corps et supputaient les temps ; l'un étudiait un livre du *Tonnerre*, un autre un livre des *Mystères* ; ils comparaient la décroissance de la lune aux signes du zodiaque, et en place des études ecclésiastiques pendant que la brebis (fidèle) parcourait les livres des saints, ils s'appliquaient à des écrits de perdition (1) ».

Là comme ailleurs les épigones modifiaient parfois assez sensiblement l'œuvre du Maître. Peu à peu les systèmes les plus personnels perdaient leur originalité première et tendaient à se confondre avec ceux qui avaient cours dans les cercles voisins. Ce syncrétisme s'observait surtout entre les sectes anonymes. Celles ci, n'ayant pas une originalité bien accusée, se rapprochaient et se fusionnaient aisément, d'après le hasard des rencontres. D'une manière générale, les groupes gnostiques, voyant le Bien partout mêlé au Mal, pratiquaient à tout point de vue le plus large éclectisme. Ils se copiaient les uns les autres avec d'autant plus de facilité qu'ils se trouvaient déjà très ressemblants. Aussi avaient-ils souvent les mêmes idées et les mêmes livres, la même organisation et le même programme. Ils se liaient et s'anastomosaient jusqu'à s'identifier.

C'est dans ce milieu très composite que le Manichéisme est né. C'est de lui qu'il procède.

II

Mani lui-même racontait, dans un de ses livres, qu'il était né en « l'année 527 de l'ère des astronomes babyloniens ou du comput d'Alexandre, la 5e du règne d'Adharban » (215), et qu'il avait reçu une première révélation de la vérité divine dans sa 13e année, « la 3e du règne d'Ardaschir, le Roi des Rois » (228) (2). Il ajoutait que cette révélation lui avait été renouvelée dans sa 25e année (240) et qu'il avait reçu alors la mission de prêcher la vraie religion (3). D'après l'historien arabe An-Nadim, qui se réfère aux « récits des Manichéens », il entra en scène le jour de l'avènement et du couronnement de

(1) Ephrem, *Opera*, t. II, p. 439.

(2) Birouni, *Chronologie*, trad. Sachau, p. 121 et 190.

(3) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 84 et chez Kessler, *Mani*, p. 384.

Sapor, fils d'Ardaschir (240-241), « cent ans environ après Marcion et soixante-dix après Bardesane » (1). A cette époque les écrits de ces deux chefs d'école étaient fort connus. Et ils recrutaient un peu partout de nombreux adeptes. La littérature gnostique, en général, se trouvait alors en pleine efflorescence (2).

D'après An Nadim, le père de Mani, Fouttak Babak ben Abî Barzâm, de la famille des Haskanides, était originaire de la ville persane de Hamadan, d'où il s'était rendu en Babylonie pour résider habituellement à Al-Madaïn, dans la partie de la ville appelée Ctésiphon (3). Selon le propre témoignage de Mani, lui-même était né en Babylonie, dans un village du nom de Mardinou, situé dans le district de Nahar-Koutha (4). Toute la contrée située entre le Tigre et l'Euphrate offrait un terrain propice à la propagande gnostique. Tour à tour possédée par les Chaldéens et les Assyriens, les Perses et les Grecs, peuplée de Juifs et de Chrétiens, elle pratiquait le syncrétisme le plus large et ne pouvait que s'intéresser vivement à la doctrine éclectique de Basilide, de Valentin, de Marcion, de Bardesane et de leurs innombrables disciples ou émules. Les Sabéens se trouvaient établis à demeure dans la région de Dastou Meisân ou Dast Meisân, située entre Wâsit, Basra et Ahwâz (5). Les Ophites et les Pérates étaient sans doute nés dans la même contrée. Origène et Hippolyte les font venir d'un certain Euphrate le Pérate (6), qui tirait probablement son nom de la ville de Forat Meisân, voisine de Basra (7). Des Gnostiques « Babyloniens » sont mentionnés par Didyme d'Alexandrie à côté des Caïnites, des Nicolaïtes, des Marcionites, des Valentiniens et des Séthiens (8). Ils apparaissent déjà chez Hippolyte, un certain nombre d'années avant la prédication manichéenne,

(1) Flügel, *Mani*, p. 84-85 et Kessler, *Mani*, p. 385.

(2) C'est ce que montre le témoignage d'Epiphane, qui, écrivant un siècle plus tard, la trouve encore répandue dans les mêmes régions.

(3) Flügel, *Mani*, p. 83 ; Kessler, *Mani*, p. 384.

(4) Birouni, *Chronologie*, trad. *Sachau*, p. 121 et 190.

(5) Flügel, *Mani*, p. 83 et 131, not. 22.

(6) *Cont. Cels*, VI, 28 (Ophites) ; *Philosoph.*, V, 13 et X, 10 (Pérates).

(7) Brandt, *Mandäische Religion*, Leipzig, 1893, p. 192.

(8) *In epist. Jud.*, 7 chez Cranmer, *Catenae graecorum Patrum in Novum Testamentum*. Oxford, t. VIII (1844), p. 157.

comme les adeptes d'une fausse sagesse qui ont été amenés par l'alternance du jour et de la nuit à diviniser non seulement la lumière mais les ténèbres et dont les doctrines pernicieuses sont entachées d'astrologie et de magie (1).

D'après une tradition manichéenne rapportée par An Nadim, Fouttak, ayant été invité par un ange à s'abstenir de viande et de vin ainsi que de tout commerce sexuel, s'agrégea aux « Moughtasilas » ou Sabéens, établis dans la région de Dastou Meisân, qui s'inspiraient des mêmes principes, puis il fit venir son fils auprès de lui et il l'éleva dans leur religion (2). Mani connut certainement alors le *livre d'Elchasaï*, qui était le grand oracle de ses coreligionnaires. Et il ne put manquer d'en subir profondément l'influence.

Cet écrit se donnait comme révélé par un Ange qui avait apparu entre deux montagnes (3). Il montrait le Dieu « Très Haut » dominant tous les êtres (4) et au-dessous le Christ et le Diable issus également de lui et préposés par lui, sur leur propre demande, l'un aux temps futurs, l'autre au « siècle présent » (5). A côté du Christ, conçu comme le premier des Archanges, il faisait apparaître l'Esprit qu'il présentait comme sa sœur (6). Il décrivait l'un sous la forme d'un homme qui égalait en hauteur la montagne voisine, l'autre sous celle d'une femme de même taille (7). Il prétendait trouver la même opposition des sexes à travers tous les êtres, par exemple entre les légumes qui naissent de la terre et le gui qui pousse sur les arbres (8). Mais il la signalait surtout entre l'eau et le feu. Pour lui, le premier de ces éléments représentait la droite et

(1) *Philosoph.*, IV, 43. Cf. *ibid.*, I, 10 et X, 5.

(2) Flügel, *Mani*, p. 83-84; Kessler, *Mani*, p. 384.

(3) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 13; Epiphane, *Haer.*, XIX, 1; XXX, 17.

(4) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 15.

(5) Epiphane, *Haer.*, XXX, 16. Epiphane parle ici des Ebionites. Mais la suite de son exposé montre qu'en cet endroit il a uniquement en vue ceux qui se réclament d'Elchasaï (V. *ibid.*, XXX, 17).

(6) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 13; Epiphane, *Haer.*, XIX, 4.

(7) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 13; Epiphane, *Haer.*, XIX et XXX, 17.

(8) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 134. D'après les Sabéens, dit Birouni, les légumes ont poussé à l'origine sur un crâne humain; de là vient qu'ils appesantissent et corrompent l'esprit (*Chronologie*, tr. Sachau, p. 205 fin et Kessler, *Mani*, p. 311). Une idée analogue est attribuée à « Zaratas le Chaldéen » (Zoroastre), le maître de Pythagore, à propos de la fève, par Hippolyte (*Philosoph.*, I, 9).

le second la gauche. L'un était l'instrument de notre salut, l'autre celui de notre perdition (1). L'eau du baptême permettait d'échapper au feu de l'enfer. Elle effaçait les souillures de l'âme les plus hideuses, celles même qui résultaient de la pédérastie, de la sodomie, de la bestialité et de l'inceste (2). Elle guérissait aussi les maux physiques les plus graves, la possession diabolique, la phtisie, la morsure des serpents, celle des chiens enragés (3). Pour en recueillir les effets salutaires, il fallait invoquer les sept Eléments, le Sel, l'Eau, la Terre, le Pain (ou l'Huile), le Ciel, l'Ether (ou les Anges de la prière) et le Vent (4). Il était également prescrit de mener une vie sainte, de ne prendre ni nourriture animale ni boisson fermentée, de vivre loin des femmes (5). Mais il importait surtout de croire au Christ. Lui seul possédait à fond la science du salut. Or, après s'être incarné en Adam (6) et en divers autres personnages (7), il était plus récemment descendu en Jésus pendant que celui-ci était baptisé au Jourdain par Jean Baptiste (8). La doctrine rédemptrice avait été déjà consignée dans la Loi et l'Evangile. Mais de bonne heure elle avait été faussée

(1) Epiphane, *Haer.*, XIX, 3 fin (citation d'Elchasaï); LIII, 1.

(2) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 13. C'est sans doute ce qui a fait dire à Epiphane qu'Elchasaï « haïssait la virginité, condamnait la continence et poussait au mariage » (*Haer.*, XIX, 1). Une telle attitude serait étrange chez un Gnostique. En fait, l'histoire de Fouttak entrant chez les Monghtasilas parce qu'ils suivent la règle qui lui a été imposée par un Ange de se tenir « loin des femmes » montre que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, l'auteur du *Panarion* doit être dans l'erreur.

(3) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 14; Epiphane, *Haer.*, XXX, 17.

(4) Epiphane, *Haer.*, XIX, 1.

(5) D'après An Nadim (v. *supra*, p. 18, not. 2). Cf. Epiphane, *Haer.*, XXX, 15.

(6) Epiphane, *Haer.*, XXX, 3 et XXXIII, 1. Les Mandéens ont encore aujourd'hui un *Livre d'Adam* qui se rattache au même ordre d'idées. V. *supra*, p. 6, not. 7.

(7) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 14. D'après Epiphane, les disciples d'Elchasaï admettaient que le Christ avait apparu sous une forme humaine à Abraham, Isaac et Jacob (*Haer.*, XXX, 3). Peut-être le faisaient-ils apparaître en outre à Moyse, Aaron et Josué, car ils leur témoignaient le même respect qu'à ces trois Patriarches (*ibid.*, XXX, 18).

(8) Epiphane, *Haer.*, XXX, 13. Les Mandéens, descendant des anciens Sabéens, ont été appelés « Chrétiens de saint Jean Baptiste », à cause du culte qu'ils professaient pour celui-ci . Ils ont un *Livre de Jean* qui renferme, avec diverses règles liturgiques, la vie miraculeuse du Précurseur, V. *supra*, p. 6, not. 6.

par les Prophètes et les Apôtres (1). Elle apparaissait entière et sans mélange dans le livre d'Elchasaï que lui-même avait apporté du ciel sous la forme d'un Ange (2). Pour être sauvé, il suffisait donc de garder avec soin cet écrit et d'en mettre les leçons en pratique (3). Il fallait seulement bien se garder d'en livrer le secret aux profanes, incapables de le comprendre et d'en tirer profit (4). Et plutôt que de le laisser tomber entre leurs mains, il ne fallait pas craindre, en temps de persécution, d'en renier la doctrine à condition de le faire seulement de bouche et non de cœur (5).

Mani professa quelque temps les mêmes idées. Mais bientôt lui aussi prétendit avoir reçu la visite d'un ange, appelé en babylonien Eltawam, le « compagnon », qui lui avait prescrit, dès sa treizième année, au nom du « Roi du Paradis de la Lumière » ou du « Très Haut », d'abandonner la secte des Moughtasilas pour « pratiquer la continence et réprimer la concupiscence » et qui lui ordonnait, douze ans plus tard, de se faire le héraut de sa « propre doctrine » (6). Il présenta donc un nouveau dualisme étroitement apparenté à celui des Sabéens disciples d'Elchasaï, mais plus rigoureux et plus systématique. Au lieu de soutenir que le Diable lui-même vient de Dieu, il regardait le mal comme existant de toute éternité. Au lieu d'opposer l'eau et le feu, il trouvait en chacun de ces éléments une nature bonne et une autre mauvaise. Il dédoublait de la même façon l'air, la terre et le feu et ne voyait d'opposition irréductible qu'entre la Lumière et les Ténèbres. Tout en gardant les ablutions rituelles de ses premiers Maîtres, il attachait une importance bien plus grande à la possession de la vraie Gnose. Il insistait encore davantage sur la nécessité de confor-

(1) D'après Origène, cité par Eusèbe (*Hist. eccl.*, VI, 38), la secte des Elchasaïtes « rejette certaines parties du Canon scripturaire et elle en admet d'autres, soit dans l'Ancien Testament, soit dans l'Evangile, d'où elle exclut entièrement l'Apôtre Paul ». Epiphane s'exprime dans le même sens. D'après lui, les modernes Ebionites, partisans d'Elchasaï, mutilent le Pentateuque, rejettent David, Salomon et les Prophètes et n'admettent dans le Nouveau Testament que l'Evangile (*Haer.*, XXX, 18).

(2) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 13 ; Epiphane, *Haer.*, XIX, 4 ; XXXIII, 1.

(3) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 38 *fin.*

(4) Hippolyte, *Philosoph.*, IX, 17.

(5) Epiphane, *Haer.*, XIX, 1 *fin.*

(6) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 84 et chez Kessler, *Mani*, p. 384-385.

mer sa vie à la saine doctrine, de pratiquer une continence et une abstinence sévères. Il rejettait la Loi aussi bien que les Prophètes. Par contre, il admettait avec l'*Evangile*, les *Epîtres* de Paul. Il réprouvait donc l'enseignement d'Elchasaï comme entaché de Judaïsme. Et il se présentait comme le « Paraclet » promis par le Sauveur, comme le dernier « Apôtre du Christ », celui qui devait faire succéder à la science partielle et confuse d'autrefois la pleine et sereine vision des vérités divines (1).

D'autres influences que celle de l'ange Eltawam avaient présidé à la formation de la nouvelle foi. Celle-ci ressemblait trop à celle des Gnostiques antérieurs pour n'en pas provenir (2). Selon la juste remarque de divers auteurs grecs, elle se rattachait étroitement à celle des Ophites (3). Elle avait encore plus de rapports avec la doctrine de Basilide et celle de Valentin (4). Elle se rapprochait surtout des théories de Marcion et de Bardesane. Mani est souvent associé par Ephrem à ces deux derniers représentants de la Gnose (5). D'après Sharastâni, il dépend même du second sur tous les points sauf sur celui du « Médiateur » (6). Mas`oudî voit en lui l'élève de Cerdòn (7), que d'autres documents présentent comme le maître de Marcion (8). Lui-même confirme ces données. D'après les extraits ou abrégés qui nous ont été conservés de son œuvre, il citait volontiers les Ecritures qui avaient cours dans les cercles gnos-

(1) Sur l'ensemble de cet enseignement voir le chapitre suivant.

(2) Contre Kessler. Voir *supra*, Préface, p. 1.

(3) Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, VI, 20; Augustin, *De Gen. cont. Man.*, II, 39.

(4) *Act. Arch.*, 38, 55 (texte complet seulement dans l'édition Beeson *fin.*); Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, VI, 20; Serapion de Tmuis, *Adv. Man.*, 2, etc. Cf. Bousset, *Hauptprobl. der Gnos.*, 343-346.

(5) *Sancti Ephraem Opera*, Rome, 1746, t. II, 439 et surtout C. W. Mitchell, *S. Ephraims Prose (Refutations of Mani, Marcion and Bardaisan)*, Londres, 1912, 8°, *passim*.

(6) Cité par Flügel, *Mani*, p. 165.

(7) *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier du Meynard, t. II, p. 167. Certans manuscrits portent Kârdoun, d'autres Mârdoûn, d'autres Fârdoûn, mais ces derniers noms résultent sans doute d'une mauvaise lecture du premier (V. Flügel, *Mani*, p. 141). Birouni fait de Mani l'élève de Fârâdoûn (*Chronol.*, trad. Sachau, p. 189). Mais ce doit être par suite d'une confusion du même genre, comme le fait observer Kessler (*Mani*, p. 75 et p. 316, not. 4).

(8) Hippolyte, *Philosoph.*, X, 11, 19; Tertullien, *Advers. Marc.*, I, 2; Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 10.

tiques (1). A propos de la formation de l'homme, il faisait observer que beaucoup d'entre elles avaient longuement étudié ce sujet (2). Et il discutait les théories de Marcion et de Bardesane en homme qui les avait longuement étudiées (3). En somme il fut un grand liseur. Et ses lectures portèrent de bonne heure sur les travaux récents des grands représentants de la Gnose dont tout le monde parlait autour de lui. Il y trouva une doctrine plus vaste et plus compréhensive que celle qu'il avait apprise chez les Moughtasilas. C'est ainsi qu'il fut amené à quitter ces derniers pour élaborer un système nouveau qui donnait à leur enseignement une forme plus large et plus systématique.

A l'exemple de ses Maîtres, Mani ne se contenta pas de prêcher sa doctrine. Il la consigna dans de nombreux écrits qu'il présenta comme inspirés par Dieu et seuls capables de libérer les âmes. « Voici, disait-il dans l'un d'entre eux, des paroles salutaires qui coulent de la source éternelle et vivante. Quiconque les entend et commence par y croire puis en retient les suggestions échappera pour toujours à la mort et jouira de la vie éternelle et glorieuse (4) ».

Un de ces livres, le premier en date, fut rédigé en persan, parce qu'il était dédié au roi Sapor (5). Mais les autres furent plutôt écrits en syriaque (6). C'est de cette langue que les auteurs chrétiens de la région se servaient d'ordinaire. Marcion et Bardesane n'en employaient point d'autre. Sur ce point encore le nouveau Maître ne faisait que marcher sur leurs traces.

Mani poussa plus loin de l'imitation. D'après une tradition consignée par An Nadim, il inventa, pour transcrire ses

(1) Sur les 18 chapitres de son livre des *Mystères*, dont les titres sont donnés par An Nadim (Flügel, *Mani*, p. 102-103), 6 visent directement quelqu'une de ces Ecritures.

(2) Augustin, *Cont. Epist. Man. quam vocant Fundam.*, 14 *init.* (citation de Mani).

(3) D'après Masʿoudî (*Le livre de l'avert. et de la révis.*, trad. Carra de Vaux, p. 188), un chapitre du *Trésor* de Mani était consacré aux Marcionites. D'après An Nadim (Flügel, *Mani*, p. 102), trois chapitres de son livre des *Mystères* attaquaient nommément les disciples de Bardesane. Un extrait de ces dernières critiques est donné par Birouni (*India*, trad. Sachau, p. 55).

(4) Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 19 *init.* ; *Cont. Fel.*, l. 1.

(5) Birouni, *Chronol.*, trad. Sachau, p. 189-190.

(6) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 102.

œuvres, une écriture spéciale, dérivée du syriaque et du persan et plus riche en caractères que l'arabe. Mais, selon une variante du même récit, qui s'accorde bien avec les renseignements fournis sur sa doctrine, il adopta plutôt celle dont se servaient les Marcionites. Il en changea seulement quelques lettres (1).

Des dessins variés accompagnaient souvent le texte des manuscrits gnostiques, dont ils devaient faciliter l'intelligence. Certains se sont conservés chez les Mandéens, dont nous possédons une sorte de schéma du Paradis et de l'Enfer connu sous le nom de *Diwân* (2). Beaucoup ont été retrouvés sur des papyrus égyptiens découverts au cours du dernier siècle (3). Un diagramme est signalé chez les Ophites (4). Des peintures sont aussi mentionnées dans plusieurs autres sectes, chez les Simoniens (5) et les Carpocratiens (6). Mani suivit ces exemples. Selon une tradition autorisée dont Ephrem s'est fait le rapporteur, il enlumina ses livres et y figura les Vertus lumineuses et les Puissances des Ténèbres sous les traits les plus propres à faire aimer les unes et détester les autres, afin, expliquait-il, de compléter ainsi l'enseignement écrit pour les gens instruits et de le suppléer pour les autres (7).

La plupart de ces œuvres ont dû être composées hors de la Perse. En effet leur auteur fut de bonne heure exilé par Sapor. D'après des rapports d'historiens arabes qui ont dû être empruntés à quelque source manichéenne, le monarque se serait d'abord rallié à la nouvelle foi et il l'aurait même professée pendant dix ans, puis il l'aurait abanbonnée pour revenir à celle des Mages (8). Si ces faits sont exacts, et on peut

(1) Flügel, *Mani*, p. 85 et 166-168.

(2) Le *Diwân* a été apporté en 1652 de Mossoul à Rome par le Père Ignace de Jésus et mis par lui à profit dans sa *Narratio originis, rituum et errorum Christianorum Sancti Iohannis*, *supra*, p. 4, not. 2.

(3) Voir les *Livres de Jeou* chez C. Schmidt, *Koptisch-Gnostiche Schriften*, t. I, p. 257-329.

(4) Origène, *Cont. Cels.*, VI, 24-38.

(5) Irénée, *Adv. Haer.*, I, 23, 4. Cf. Epiphane, *Haer.*, XXI, 3.

(6) Irénée, *Adv. Haer.*, I, 25, 5. Cf. Epiphane, *Haer.*, XXVII, 6.

(7) C. W. Mitchell, *S. Ephraim's Prose, Refutations of Mani, Marcion and Bardaisan*, Londres, 1912, 8°, p. XCIII.

(8) Yaʿqoubi, cité par Kessler, *Mani*, p. 330 ; Masʿoudî, cité par Mirchond (Kessler, *Mani*, p. 379) et par Flügel, *Mani*, p. 145.

en douter, il n'en mit ensuite que plus de zèle à combattre l'hérésie. Conformément à la Loi portée par Zoroastre contre les faux prophètes, nous dit-on, il ordonna au novateur de quitter ses Etats (1).

Selon divers auteurs, Mani se retira d'abord dans l'Inde (2), à Kaschmir (3). De là il passa dans le Turkestan et en Chine (4). Il parcourut le Khorassan (5) ainsi que le Thibet (6). Pendant « quarante années environ », il alla à travers « les pays », prêchant partout le nouvel Evangile. Sans doute entretenait-il des rapports épistolaires avec ses prosélytes, à l'exemple de Paul, son Maître préféré. Un historien arabe mentionne, sur une liste d'écrits manichéens, plusieurs lettres « à l'Inde », « à Kashkar » et à diverses autres villes ou régions, qui ont dû être rédigées pendant cette période de son apostolat (7). Un autre parle d'un ouvrage important qu'il écrivit chez les Brahmanes, « quand il eut été banni de l'Iran (8) ». Un auteur persan raconte comment il composa une autre de ses œuvres, ornée de peintures merveilleuses, dans une grotte rencontrée « en Orient » au cours de ses voyages (9). Un controversiste catholique du IVe siècle le montre allant prêcher sa doctrine à Kashkar, « un bâton vigoureux de bois d'ébène à la main droite et un livre babylonien sous le bras gauche » (10). Sans doute veut-il désigner par là le recueil des Ecritures manichéennes dont il décrit plus loin la formation (11).

Après la mort de Sapor (272) et celle de son fils Hormuz (273) à qui venait de succéder Bahrâm I, un prince jeune et ami des

(1) Birouni, *Chronology*, trad. Sachau, p. 391 (d'après le rapport d'un certain Ispâhbadh Marzoubân, fils de Roustam).

(2) V. *supra*, p. 23, not. 8.

(3) Masʿoudî d'après Mirchond (*Kessler*, p. 379).

(4) Masʿoudi d'après Mirchond (*loc. cit.*).

(5) An Nadîm, chez Flügel, *Mani*, p. 85.

(6) Birouni, *Chronology*, trad. Sachau, p. 191.

(7) An Nadîm chez Flügel, *Mani*, p. 103-105. Le Kashkar dont il s'agit ici doit être sans doute la ville persane de ce nom qui s'élevait jadis sur l'emplacement de Wasit, dans la région du Tigre inférieur (V. Flügel, *Mani*, p. 20-25. Cf. *Journ. Asiat. Roy. Soc.*, 1913, p. 434 et suiv., 696 et suiv. et 1914, p. 421-427.

(8) Birouni, *India*, trad. Sachau, p. 54.

(9) Mîrchônd, *Hist. univ.*, chez Kessler, *Mani*, p. 380-381.

(10) *Act. Arch.*, 12.

(11) *Act. Arch.*, 53-54.

plaisirs, Mani s'enhardit à rentrer en Perse, où l'appelaient ses partisans (1). Arrêté au bout de deux ans et confronté avec des prêtres persans qui n'eurent pas de peine à le convaincre du crime d'hérésie (2), il fut écorché vif, décapité et enfin empaillé (3) dans le courant de mars 275 (4). Après quoi son corps fut exposé sur un gibet en deux endroits de la ville de Dschoundîsâpour, où l'exécution avait eu lieu (5).

Mais il laissait après lui de nombreux disciples qui allaient fêter chaque année sa Passion comme le prélude d'une Pâque nouvelle (6). Pour eux il n'était mort qu'afin de monter au ciel, dans ce « Paradis de la Lumière » qu'il avait constamment présenté comme la seule patrie des âmes justes. Il était un nouveau Christ et son œuvre méritait de prendre place à côté et au-dessus des *Evangiles* et des *Lettres* de Paul.

III

A l'exemple des Gnostiques antérieurs, Mani avait groupé ses partisans en une société hiérarchique, dont il était le chef incontesté et qui comprenait, outre 12 Apôtres ou « Maîtres », 72 Disciples ou Evêques, des Prêtres, des Diacres, des moines ou « Elus », enfin les simples fidèles ou « Auditeurs » (7).

(1) Ya'qoûbi chez Kessler, *Mani*, p. 330-331.

(2) Hamza Isfahâni chez Flügel, *Mani*, p. 330. Cf. Mîrchônd chez S. de Sacy, *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 295 et chez Kessler, p. 380-381; Al Tha'âlibi, *Histoire des rois de Perse*, trad. Zotenberg. Paris, 1900, fol. p. 501-503.

(3) Hamza Isfahâni, Eutychius, Al Makin et Mîrchônd, chez Flügel, *Mani*, p. 330-332. Cf. *Act. Arch.*, 55.

(4) Le mois est donné par Augustin, qui note que les Manichéens fêtent en mars l'anniversaire de la mort du fondateur de leur religion (*Cont. Faust.*, XVIII, 5; cf. *Cont. Epist. Man.*, 8). L'année se déduit approximativement d'un texte de Hamza Isfahani (Flügel, *Mani*, p. 330), qui note que Mani se cacha pendant deux ans avant d'être arrêté et supplicié par Bahram I.

(5) Hamza Isfahâni, Eutychius, Al Makin, Mîrchônd, Abou'l-Faradj chez Flügel, *Mani*, p. 330-332. Cf. *Act. Arch.*, 55. Dschoundîsâpour était la nouvelle capitale des rois de Perse. Elle avait été fondée par Sapor I. Déjà l'empereur Valérien y avait trouvé une mort analogue à celle de Mani.

(6) *Cont. Faust.*, XVIII, 5; *Cont. Epist. Man.*, 8.

(7) Augustin, *Haer.*, XLVI, et *Formule grecque d'abjuration*, P. G., I, 1468. Cf. An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 95 et 293-299; Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 73-74 note; 1913, p. 196-197.

Avant sa mort, il avait lui-même désigné son successeur, un certain Sis ou Sisinnius, dont les pouvoirs devaient ensuite se continuer à travers une série ininterrompue d'autres chefs religieux ou « Imams » (1). Maîtres, Evêques, Prêtres et Diacres, Elus et Auditeurs se recrutèrent de même et formèrent pendant des siècles une Eglise nombreuse et très vivante. Or tous ces gens professaient pour leurs Ecritures un véritable culte. Ils pratiquaient la religion du livre.

Les Auditeurs se réunissaient tous les dimanches pour réciter leurs prières officielles, pour chanter leurs hymnes liturgiques, mais surtout pour entendre la lecture des textes sacrés qui leur avaient été légués (2). Rentrés chez eux, ils lisaient eux-mêmes à haute voix ces écrits vénérés, avec la conviction d'accomplir ainsi une œuvre pie éminemment utile à leur salut. Sur un feuillet récemment retrouvé d'un manuscrit manichéen, deux d'entre eux ont écrit les colophons suivants : « Moi, Yapgoun, Auditeur, croyant fermement aux deux Palais lumineux, j'ai, à mon retour de la Chine récité par deux fois respectueusement ce texte salutaire. Que celui qui le récitera après moi ait soin de me nommer. — Moi, Arslan Mängü, croyant fermement aux deux Palais lumineux, j'ai récité pieusement ce livre saint des *Deux Racines*. Que ceux qui auront le bonheur de le lire après moi ne m'oublient pas dans leurs œuvres salutaires (3) ».

Les Elus témoignaient encore plus de vénération pour ces mêmes écrits. Ils en faisaient la règle de leur vie (4). Un fragment de code monastique, exhumé depuis peu, nous montre dans les bâtiments d'une de leurs communautés une « salle des livres et des images », à côté de quatre autres consacrées au « jeûne », à la « confession », à « l'enseignement » et aux « malades » (5). Et il parle tout au long de plusieurs œuvres que doivent d'abord étudier les novices (6). Un autre manuscrit,

(1) Au Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 97 et 108. Cf. *Act. Arch.*, 51 ; *Formule grecque d'abjuration*, P. G., I, 1468 ; Photius, *Cont. Man.*, I, 14 *init.* ; Pierre de Sicile, *Hist. Man.*, 16 *init.*

(2) Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 6 *init.*, 28 *circ. fin.*

(3) Von Le Coq, *Türkische Manichaica*, I, 29-30.

(4) *De mor. Man.*, 74 *circ. med.*

(5) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 109.

(6) Chavannes et Pelliot, *ibid.*, p. 114-116.

spécialement rédigé pour eux, dit qu'ils « se plaisent constamment à lire et à réciter » leurs livres saints, qu'ils ne se permettent d'y ajouter « ni une phrase ni un mot », qu'ils en donnent des explications « entièrement vraies », qu'ils ne les citent jamais « à tort » (1).

Enfin les membres du clergé manichéen faisaient un usage incessant de leurs diverses Ecritures. Ils les lisaient régulièrement aux fidèles dont ils avaient la charge (2), et ils avaient soin de leur en expliquer les passages obscurs (3). Ils s'en servaient aussi pour discuter avec les incroyants, et tel d'entre eux à qui on venait de les dérober, se trouvait aussitôt désarmé devant son adversaire (4). Un auteur chrétien du IVe siècle nous montre les premiers disciples de Mani allant prêcher sa doctrine « avec le contenu de ses livres » (5). C'est avec le même attirail que les Apôtres de la nouvelle foi continuaient plus tard leur propagande.

A cause du crédit dont elles jouissaient, les Ecritures manichéennes étaient très souvent reproduites. Tel auteur déclare en avoir vu de « nombreux » exemplaires (6). Tel autre raconte que des « masses considérables » en ont été saisies (7). Un évêque chrétien du IVe siècle, qui a été élevé chez les disciples de Mani, se souvient d'avoir transcrit chez eux à peu près tous leurs livres (8). Environ 800 ans plus tard, un lettré constate que ces mêmes ouvrages abondent encore autour de lui et qu'on essaie par tous les moyens de les multiplier (9),

Les scribes manichéens apportaient un soin extrême à la transcription de leurs textes sacrés (10). Un d'entre eux, dis-

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 577-579.

(2) Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 6 *init.*

(3) Augustin, *Conf.* V, 10, *init.*

(4) Augustin, *Cont. Fel.*, I, 1 *circ. init. et fin.*; II, 1, *circ. init.*

(5) *Act. Arch.*, 53.

(6) Augustin, *Cont. Faust.*, XIII, 6.

(7) Prosper d'Aquitaine, *Chronicon*, P. L., II, 600 et *Monum. Germ. aant.: Chron. Min.*, ed. Mommsen, t. I, p. 479.

(8) Augustin, *Conf.*, V, 21.

(9) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 340.

(10) Une enluminure manichéenne reproduite par Von Le Coq (*Ein christliches und ein manichäisches Manuskript fragment* dans les *Sitzungsberichte* de l'Acad. des sc. de Berlin, 1909, p. 1215, taf. XIII) montre plusieurs rangées de scribes en plein travail. Détail curieux, plusieurs de ces scribes tiennent une plume à chaque main.

ciple immédiat de Mani, se fit remarquer jusqu'à un âge très avancé par son talent de calligraphe, et il recruta à son tour de nombreux adeptes qui ne pouvaient manquer d'imiter son exemple (1). Augustin a vu entre les mains des Elus de nombreux manuscrits dont il a admiré la grandeur et le luxe et qui étaient écrits avec des encres très pures de diverses couleurs sur de riches membranes reliées avec de belles peaux d'agneaux (2). Quatre siècles plus tard, dans un milieu très différent, un autre auteur note que « les Manichéens s'imposent pour l'ornementation de leurs Ecritures les mêmes dépenses que les Chrétiens pour leurs Eglises ». Et il rapporte le propos suivant qui lui a été tenu par un de ses amis : « Je regrette que ces gens là s'obstinent à gaspiller un argent précieux pour se procurer du beau papier blanc et une encre noire brillante, qu'ils attachent tant de prix à la calligraphie et qu'ils stimulent tellement les copistes, car, en vérité, je n'ai encore vu aucun papier comparable à celui de leurs livres ni aucune Ecriture aussi belle (3). » Divers débris de manuscrits manichéens récemment exhumés confirment ces données. Ils constituent de vrais chefs d'œuvre de calligraphie. Ils sont écrits sur un papier de luxe avec des encres variées d'une excellente qualité, dont l'heureuse alternance fait ressortir les titres ainsi que les passages particulièrement importants. Et ils portent de riches enluminures d'un goût très délicat (4).

Ces ouvrages n'ont pu se répandre en divers pays et subsister pendant de longs siècles qu'à la condition d'être souvent traduits. Des versions en furent faites de bonne heure et en beaucoup de langues notamment en grec (5) et en latin (6),

(1) Epiphane, *Haer.*, LXVII, 1 (Hierakas).

(2) *Cont. Faust.*, XIII, 18.

(3) Al Gahiz, chez Kessler, *Mani*, p. 366.

(4) F. W. K. Müller, *Handschr. Reste*, p. 3, 5, etc. et les publications de Von le Coq avec leurs fac-similés.

(5) Sans doute dès la fin du IIIe siècle (V. Alexandre de Lycopolis, *De Plac. Man.*, 2, 24) et peut-être par Hierax, Héraclide et Aphtonius, les « trois exégètes » des traités de Mani cités plus bas.

(6) Sans doute dès la fin du IIIe siècle, d'après l'édit adressé à leur sujet par Dioclétien au Proconsul d'Afrique (*Cod. Gregor.*, l. XIV, tit. IV).

en chinois (1), en turc (2) et en arabe (3). Des fragments de plusieurs nous sont parvenus. A peu près tous témoignent d'un littéralisme assez étroit. Visiblement les traducteurs étaient liés par le respect religieux que ces textes sacrés leur inspiraient.

Les Manichéens ne se contentaient pas de reproduire les livres de leur Maître. Certains en firent des commentaires, analogues à ceux que les Catholiques consacraient à la Bible. Plusieurs textes chrétiens signalent parmi les premiers disciples de l'hérésiarque trois « exégètes de ses traités » : Hiérax, Héraclide et Aphtonius (4). L'historien arabe An Nadim mentionne aussi dans une liste d'écrits manichéens deux travaux concernant des œuvres du Maître, l'un « d'Abdial sur le livre des *Mystères* » l'autre, « de Ianou sur l'écrit du *Trésor* » (5).

De bonne heure parurent également divers essais d'un caractère plus personnel. Certains passaient pour venir des disciples immédiats de Mani, à qui plusieurs traités sont attribués par des auteurs chrétiens (6). D'autres étaient l'œuvre des Imams postérieurs dont de nombreuses encycliques sont énumérées par An Nadim (7). Beaucoup enfin étaient dûs à des prédicateurs particulièrement zélés (8), ou même à de simples fidèles (9). Et leur nombre ne pouvait que croître avec le temps.

(1) Vers la fin du VIIe siècle et sans doute par le Fou-to-tan qui de la Perse porta alors le Manichéisme à la cour des empereurs de Chine (Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 150-151).

(2) Dans la seconde partie du VIIIe siècle et sans doute par le religieux Tou-si et ses acolytes (Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 190-192).

(3) Vers la fin du VIIIe siècle, par le célèbre polygraphe 'Abdallah Ibn al-'Moqaffa' (Mas'oudî, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier du Meynard, t. VIII, p. 293).

(4) Formule grecque d'abjuration, P. G., t. 1468 ; Photius, *Cont. Man.*, I, 14 *init.* ; Pierre de Sicile, *Hist. Man.*, 16, *init.*

(5) Flügel, *Mani*, p. 104.

(6) *Formule grecque d'abjuration*, P. G., t. 1468 ; Photius, *Cont. Man.*, I, 14 ; Pierre de Sicile, *Hist. Man.*, 16. (*Heptalogue* d'Agapius et *Théosophie* d'Aristocrite.)

(7) Flügel, *Mani*, p. 103-105.

(8) Par exemple les « *Lettres* » de Fauste de Milève, critiquées par Augustin dans le *Contra Faustum*.

(9) Par exemple une *Lettre* de l'Auditeur Secundin de Rome à Augustin, critiquée par ce dernier dans le *Contra Secundinum*.

Ces écrits de Manichéens plus ou moins inconnus ont été parfois aussi lus et aussi vénérés que ceux du Maître. Tel ou tel d'entre eux est signalé par des auteurs ecclésiastiques entre deux ouvrages de l'hérésiarque (1). An Nadim énumère les « *Epîtres de Mani et celles des Imams qui lui ont succédé* » sans établir entre les unes et les autres aucune distinction. Or il ne fait sans doute que reproduire une liste officielle (2).

Comme l'Eglise catholique, celle des Dualistes dissidents avait un Catalogue de livres saints imposé aux croyants : Divers témoins constatent en effet que les Manichéens admettent tel ou tel écrit et rejettent tel ou tel autre. Augustin, par exemple, leur reproche d'avoir exclu certaines œuvres de leur « Canon » (3). Et un de leurs docteurs adresse une critique semblable au commun des Chrétiens (4). Sur ce point encore Mani lui-même avait donné l'exemple. Conformément au principe général de sa doctrine il avait expliqué que certains écrits venaient de Dieu tandis que d'autres étaient l'œuvre du Diable (5). Par là il avait amené ses disciples à distinguer avec soin les premiers des seconds.

Le nouveau Canon n'était pas immuable. Plusieurs catalogues qui doivent s'en inspirer nous ont été donnés par divers auteurs chrétiens ou Musulmans (6). Or ils se montrent d'autant plus développés qu'ils appartiennent à des époques plus tardives. D'autre part ils varient avec les pays d'où ils proviennent. Chaque région a eu ses Maîtres préférés. Ainsi l'historien arabe An Nadim, vivant dans les régions de l'Irak, met les encycliques des papes babyloniens à côté des écrits de Mani (7). Au contraire, des textes byzantins de la même période les passent

(1) Par exemple l'*Heptaiogue d'Agapius* après le livre des *Mystères* et avant celui des *Prières* et celui des *Principes* chez Timothée de Constantinople, *De recept. haer.*, P. G., LXXXVI, 21.

(2) Flügel, *Mani*, p. 103-105. Cf. Kessler, *Mani*, p. 177-180.

(3) Augustin, *Cont. Adim.*, XVII, 5 ; *De util. cred.*, 7 ; *Epist.* CCXXXVII 2 ; *De Haer*, 46.

(4) *Cont. Faust.*, XXX, 4.

(5) *Act. Arch.*, 10, 11, 13, 40 ; Augustin, *De Haer.*, 46 ; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 100 ; cf. p. 102 (livre des *Mystères*, ch. 17).

(6) Hegemonius, *Act. Arch.*, 51-52 ; Birouni, *Epître*, chez Kessler, *Mani*, p. 178-179 et *Chronol.*, trad. Sachau, p. 190, etc.

(7) Flügel, *Mani*, p. 103 : « *Titres des Epîtres rédigées par Mani et les Imams ses successeurs* ».

sous silence; en revanche, ils mentionnent d'autres œuvres d'Agapius, d'Aristocrite, d'Hiérax, d'Héraclide et d'Aphtonius, qui ne semblent pas avoir été connus de l'historien arabe (1). Ces œuvres ont dû circuler en Orient dès le IVe siècle. Or, au début d'un traité rédigé peu avant 400, un docteur africain affirme qu'après Mani le seul auteur dont l'étude s'impose est son disciple Adimante (2). Loin du centre de la croyance l'orthodoxie était volontiers archaïque.

Çà et là, d'ailleurs, des schismes se sont produits à diverses époques. Déjà au temps d'Augustin se présentaient plusieurs sectes rivales qui divergaient sur divers point de dogme ou de morale (3). Leur nombre n'a fait que croître dans la suite (4). Or elles ne pouvaient professer des doctrines contraires sans se trouver aussi en désaccord au sujet des Ecritures qui s'en portaient garantes. Ainsi l'une d'elles mettait en avant les œuvres d'un Imam dissident du nom de Iazdanbacht (5). Mais la grande Église les considérait plutôt comme hérétiques. Et un des livres saints énumérés par An Nadim en combat la doctrine (6).

Dans les communautés dualistes dont chacune entendait à sa façon la pensée du Maître, le Canon a constamment varié. On ne peut donc en donner une formule unique. Un examen attentif permet pourtant d'y découvrir plusieurs caractères durables qui en font l'unité.

(1) *Première formule grecque d'abjuration*, P. G., t. C, col. 1321 ; *Deuxième Formule*, P. G., I, 1465-1468 ; Timothée de Constantinople, *De recept. haer.*, P. G., LXXXVI, 21, etc.

(2) Augustin, *Cont. Faust.*, I, 2.

(3) Augustin, *De Haer.*, 46.

(4) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 97-100 et 105-106 ; Birouni, *Chronol.*, trad. Sachau, p. 191, etc.

(5) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 99 et 108. Cf. Ibn al-Mourtadâ chez Kessler, *Mani*, p. 354-355.

(6) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 104 (titre 59e).

CHAPITRE DEUXIÈME

Caractère généraux des Ecritures Manichéennes

Des plus anciennes aux plus récentes, les Ecritures manichéennes présentaient certains traits communs qui témoignaient d'une parenté très étroite. Toutes exposaient des idées foncièrement identiques. Et elles leur donnaient une forme à peu près invariable. A ce double point de vue elles offraient un mélange de qualités et de défauts qui devaient leur attirer des partisans enthousiastes et des adversaires très déclarés.

I

Les livres de Mani et ceux qui ont eu cours dans son Eglise se distinguaient avant tout par la nature de leur enseignement. Les uns et les autres professaient une doctrine nettement définie, à la fois très simple et multiforme (1).

Dans l'ensemble ils affichaient le dualisme le plus rigide et le plus conséquent qui eût jamais paru dans les cercles gnostiques. Tous les êtres de l'univers, disaient-ils, se ramènent à deux Principes contraires qui en sont comme les « souches » ou les « racines ». Les uns sont bons, les autres mauvais. Les uns viennent du Bien, les autres du Mal (2). Et ces deux natures s'opposent d'une façon trop absolue pour qu'aucune ait pu donner naissance à sa rivale. Elles sont donc également éternelles (3). L'une s identifie avec la Lumière, l'autre avec les

(1) Le meilleur exposé de cette doctrine a été donné par Harnack (*Dogmengeschichte*, 3e éd., 1894, t. I, p. 789-794). Mais il est très sommaire et il laisse dans l'ombre des détails importants.

(2) V. Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 16 (texte de Mani) : Sévère d'Antioche, *Homélie* CXXIII, chez Fr. Cumont, *Recherches sur le Manichéisme*, Bruxelles, 1912, p. 99-100 (texte de Mani).

(3) Augustin, *loc. cit.*, *init.* : Sévère d'Antioche, *loc. cit.*, p. 99, cf. p. 91.

Ténèbres (1). Chacune constitue un Royaume distinct dont le Monarque se présente comme le Père de ses sujets et exerce sur eux un pouvoir absolu. L'une est régie par Dieu, l'autre par le Diable (2). Et toutes les deux s'étendent à l'Infini (3). Seulement la première va vers le nord, vers l'est et vers l'ouest, la seconde simplement vers le sud (4). De plus, celle-ci est toute en profondeur, tandis que celle-là est infiniment haute en même temps qu'elle est infiniment profonde (5).

A cette ontologie se rattachait toute une cosmogonie. D'où vient ce mélange de biens et de maux que nous observons constamment ici-bas? Il ne peut résulter que d'une entreprise funeste du Démon. Un jour, au cours d'une de ces luttes intestines qui agitaient continuellement le Royaume des Ténèbres, le Prince de cet Etat maudit arriva sur les confins des régions lumineuses et, enviant leur possession, il résolut d'en faire la conquête (6). Le Père de la Grandeur, qui se tenait au centre de ses terres, avec sa Lumière, sa Force et sa Sagesse, avait auprès de lui cinq Eons supérieurs, l'Intelligence, la Raison, la Pensée, la Réflexion, la Volonté. Mais il ne pouvait leur confier sa défense parce qu'il les avait engendrés seulement pour la paix et que cette brusque invasion les avait effrayés (7). Alors il créa par sa parole la Mère de Vie qui à son tour donna naissance au Premier Homme (8). Celui-ci, établi gardien du Paradis, s'avança au-devant du Démon, mais fut terrassé et dévoré

(1) Augustin, *loc. cit.*, 16 et 22; Sévère d'Antioche, *loc. cit.*, p. 91-92.

(2) Augustin, *loc. cit.*, 16 et 31; *Cont. Faust.*, XXI, 1.

(3) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 86 (résumé de Mani). Cf. Sharastâni, *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, I, 290. Voir aussi Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 22-23 et *Cont. Faust.*, XXV, 1.

(4) Sévère d'Antioche chez Fr. Cumont, *Rech.*, p. 96 (texte de Mani). Voir aussi Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, VI, 13; Titus de Bostra, *Cont Man.*, I, 7; Simplicius, *In Enchir.*, éd. Schweigh., p. 269, etc.

(5) Sévère d'Antioche, *loc. cit.*, p. 99-102, 103-105, 111 et 165 à expliquer d'après Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 23, 24, 25.

(6) Sévère d'Antioche, *loc. cit.*, p. 123-124. Cf. Alexandre de Lycopolis, *De plac. Man.*, 3 *init.*; Titus de Bostra, *Cont. Man.*, I, 16 et 34 *circ. fin.*; Augustin, *De mor. Man.*, 17; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 87; Sharastâni, trad. Haarbrücker, I, 288, etc.

(7) Théodore bar-Khôni chez Pognon, *Inscr. Mand.*, p. 185; Sévère d'Antioche chez Fr. Cumont, *Rech.*, p. 127-128; An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 87. Cf. Augustin, *Cont. Faust.*, V, 4.

(8) Théodore bar-Khôni chez Pognon, *Inscr. Mand.*, p. 185-186 commenté par Fr. Cumont, *Rech.*, p. 14-16. Cf. An Nadim chez Flügel, p. 87-88.

par lui. Une confusion inexprimable se produisit soudain. Partout le Bien se trouva mêlé au Mal. Mais désormais, à cause de ce mélange même, l'élan de l'envahisseur était brisé (1). A l'appel du Premier Homme, qui, ayant d'abord perdu la raison, la recouvra bientôt et fit monter sept prières vers Dieu, une seconde création se produisit. Le Père de la Grandeur évoqua l'Ami des Lumières, celui-ci le grand Ban, ce dernier l'Esprit vivant (2). A son tour cette nouvelle Puissance appela le Premier Homme captif au milieu des Démons et répondit aux questions posées par lui. L'Appelant et le Répondant ainsi engendrés, furent revêtus par elle et par la Mère de Vie. Ils descendirent vers la Terre des Ténèbres comme deux bras tendus vers le divin Prisonnier et réussirent à le dégager (3). Puis les deux divinités au service desquelles ils se tenaient, s'appliquèrent à mettre de l'ordre dans ce chaos, pour achever de délivrer la substance divine (4). C'est ainsi que le monde fut fait.

Une alchimie complaisante disait de quels matériaux était composé le Cosmos. Le Démon avait entraîné dans sa lutte cinq substances mauvaises qui formaient cinq zônes concentriques de son immense empire, savoir, en allant du dedans au dehors, la fumée, le feu dévorant, le vent violent, l'eau fangeuse, l'obscurité (5). Le Premier Homme lui en avait opposé cinq autres qu'il avait lui-même engendrées pour la lutte, l'air pur, le feu vivant, le vent rafraîchissant, l'eau limpide et la lumière (6). A l'issue du combat chacune de ces natures se trouva mêlée à sa rivale (7). Ainsi apparurent les substances composites, à la

(1) Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 186 et chez Fr. Cumont, 16-19. Cf. An Nadim chez Flügel, p. 88-89.

(2) Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 187, et chez Fr. Cumont, p. 20-21, à compléter par C. W. Mitchell, *S. Ephraim's Prose*, p. XLVII.

(3) Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 188, et chez Fr. Cumont, p. 24 et 25, à compléter par Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 520-521 et 530 (traité manichéen).

(4) *Act. Arch.*, 7 ; Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 188 ; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 88 ; Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 510-514 (traité manichéen).

(5) Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 19, 28 ; *De Haer.*, 46 ; Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 184-186 ; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 87, 94-95.

(6) An Nadim, *loc. cit.*, p. 87 (résumé de Mani). Cf. Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 32 (texte de Mani).

(7) An Nadim, *loc. cit.*, p. 88 ; Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 514 (traité manichéen).

fois bonnes et mauvaises, qui s'observent maintenant ici-bas (1).

Les Ecritures manichéennes ne s'en tenaient pas à ces analyses sommaires. Elles exposaient une cosmologie très vaste qui prétendait expliquer jusqu'en ses moindres détails le système du monde. Elles présentaient le cosmos comme une immense et ingénieuse machine destinée à libérer les éléments divins tombés au pouvoir du Démon et à les faire remonter des régions ténébreuses dans celles de la Lumière (2). Aussi montraient-elles l'Esprit vivant, le Démiurge accordant aux êtres façonnés par lui une place d'autant plus élevée que chacun d'eux contenait une plus grande proportion de bons éléments et se trouvait plus digne d'approcher du Royaume de Dieu (3). Elles allaient des deux grands Luminaires, formés du feu le plus pur et de l'eau la plus limpide, placés en conséquence dans les régions supérieures de l'air (4), jusqu'aux abîmes ténébreux cachés dans les profondeurs du sol et formés de la matière la plus épaisse (5). Or dans cette revue de l'univers elles distinguaient d'abord dix cieux et ensuite huit terres (6).

L'étude des astres passait ici au premier plan, à cause du rôle salutaire qui était attribué à chacun d'eux. D'après Mani, un « Troisième Messager », venant après le Premier Homme et l'Esprit vivant, travaillait des hauteurs du ciel à libérer les fragments de substance divine restés encore au pouvoir des démons (7). Les parcelles lumineuses qui réussissaient à s'évader du monde des Ténèbres étaient recueillies par « cinq Anges » représentant sans doute les cinq planètes infé-

(1) An Nadim, *loc. cit.*, p. 88-89 (résumé de Mani).

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 515. Cf. *Act. Arch.*, 7; Augustin, *De Haer.*, 46, etc.

(3) Augustin, *Cont. Faust.*, VI, 8. Cf. Alexandre de Lycopolis, *De placitis Manichaeorum*, 19.

(4) Augustin, *De Haer.*, 46. Cf. F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste*, Berlin, 1904, p. 38-39 (fragment manichéen).

(5) Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 188 et chez Cumont, p. 27 avec la note 2.

(6) Dr Stein, *Turkish Khuastuanift* (III, 42-44) dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1911, p. 285 (texte manichéen); Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 514-515 traité manichéen). Cf. Augustin, *Cont. Faust.*, XXII, 19.

(7) Augustin, *De natura boni* 44 (texte de Mani); Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 189 et chez Cumont, p. 33-34 (citation de Mani).

rieures (1). De là elles passaient dans la barque lunaire d'où elles arrivaient ensuite dans celle du soleil pour rentrer enfin dans leur premier séjour (2). Les deux grands Luminaires apparaissaient comme de véritables divinités, éminemment secourables aux hommes (3). Par contre les étoiles fixes étaient regardées comme des démons enchaînés dans les airs, qui détenaient encore des étincelles injustement ravies (4). Et elles passaient pour exercer ici-bas une influence néfaste. Cette astronomie n'était, au fond, que de l'astrologie (5).

Elle s'accompagnait d'un comput minutieux. Les Manichéens admettaient la semaine planétaire (6). Et ils distinguaient les cinq jours consacrés aux planètes inférieures du dimanche et du lundi voués au soleil et à la lune et regardés pour ce motif comme sacrés (7). Ils accordaient une grande importance aux phases lunaires, qu'ils expliquaient par les transbordements des âmes, chargées pendant quatorze jours dans le petit Luminaire et déversées pendant les deux semaines suivantes dans le grand (8). Aussi ils célébraient la pleine lune, mais surtout la nouvelle et ils jeûnaient chaque mois pendant sept jours consécutifs qui devaient être ceux du dernier quartier (9). Ils donnaient encore plus d'attention aux deux équinoxes, aux quatre saisons et aux douze signes du zodiaque qui

(1) F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste*, p. 38-39 (fragment manichéen); Dr Stein, *Turkish Khuastuanift*, XI, 224 (texte manichéen). Cf. Augustin, *De natura boni*, 44 (texte de Mani); An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 100 (résumé de Mani).

(2) Alexandre de Lycopolis, *De plac. Man.*, 4 *init.*; Augustin, *Epist.*, LV, 6; Ephrem chez Kessler, *Mani*, p. 285-289.

(3) Dr Stein, *Turskish Khuastuanift*, II, 15 (texte manichéen); Cf. Augustin, *Cont. Faustum*, XX, 1 (texte de Fauste), *ibid.*, XIV, 11 et *Serm.*, XII, 11; L, 7, etc.; S. Leon, *Serm.* XXII, 4.

(4) Alexandre de Lycopolis, *De plac. Man.*, 7; Epiphane, *Haer.*, LXVI, 48; Simplicius, *Comment. du Manuel d'Epictète*, éd. Schweighausen, p. 279.

(5) Augustin, *De nat. bon.*, 44 (texte de Mani); *De mor. Man.*, 60, etc.

(6) Augustin, *Cont. Faust.*, XVIII, 5; *Préface arabe du Concile de Nicée* dans Mansi, t. II, c. 1057-1058. MM. Chavannes et Pelliot ont montré que ce sont eux, selon toute apparence, qui l'ont introduite en Chine vers le commencement du VIIIe siècle (*Journ. Asiat.*, 1913, p. 158-177).

(7) Augustin *Cont. Faust.*, XVIII, 5; S. Léon, *Serm.* XLII, 5; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 97 (exposé des préceptes de Mani).

(8) Voir les textes cités plus haut (note 2).

(9) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 97 (résumé des préceptes de Mani).

réglaient les mouvements solaires (1). Ils fêtaient particulièrement la nouvelle lune quand le soleil venait d'entrer dans la constellation du Sagittaire (22 novembre), dans celle du Capricorne (21 décembre) ou dans celle du Verseau (20 janvier). Ils jeûnaient dans les deux premiers cas pendant 2 jours, dans le troisième pendant 30 jours consécutifs qui précédaient la fête du Bêma et qui marquaient la fin de leur année (2).

Une arithmétique savante présidait à ces calculs des temps, Les Ecritures manichéennes attribuaient un rôle important à certains nombres. Après l'Un originel et le second Principe qui se posait en face de lui comme un rival, elles faisaient intervenir dans le monde trois Messagers divins (3). Elles connaissaient quatre attributs du Père de la Lumière (4), cinq auxiliaires du Premier Homme (5), plus les deux Veilleurs, l'Appelant et le Répondant, qui leur étaient intimement associés (6) et qui formaient avec eux les sept « Mahraspands » (7). Elles attachaient aux huit terres et aux dix cieux un nombre égal de divinités préposées à leur garde (8). Elles plaçaient autour du Monarque suprême douze Eons principaux, répartis en quatre séries ternaires (9), qu'imitaient douze Vertus placées autour du Troisième Messager (10). Et elles faisaient sou-

(1) Augustin, *Conf.*, V, 3, 6, 9; *Préface arabe du Concile de Nicée* dans Mansi, t. II, c. 1057-1058.

(2) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 97 (résumé des préceptes de Mani); Dr Stein, *Turkish Khuastuanift* XIV, 272-274 (texte manichéen). Cf. Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 9.

(3) L'Homme Primitif, L'esprit Vivant, le Troisième Messager. V. Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 185, 187, 189 et chez Cumont, p. 14, 20, 33.

(4) Dieu le Père, sa Lumière, sa Force, sa Sagesse ou sa Bonté. V. F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste*, p. 74 et Dr Stein, *Turkish Khuastuanift*, X, 208-210 (textes manichéens). Cf. An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 95 (exposé des préceptes de Mani).

(5) V. *supra*, p. 34, not. 6.

(6) V. *supra*, p. 34, not. 3.

(7) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 48 (traité manichéen) et la note.

(8) V. *supra*, p. 35-36.

(9) *Cont. Faust.*, XV, 5 *fin.* (allusion à un texte de Mani); *Cont. Epist. Man.*, 16 (texte de Mani). Cf. An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 94, *ibid.*, p. 87.

(10) Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 189 et chez Cumont, p. 35 (citation de Mani); F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste*, p. 44 et Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 568-569 (textes manichéens).

vent reparaître ces mêmes nombres à propos des parties inférieures du monde (1).

Les Manichéens possédaient une sorte de Géologie qui se reliait intimement à leur astronomie. D'après Mani, certains Archontes ténébreux avaient été tués et écorchés par le Démiurge. Tandis que leurs peaux habilement tendues avaient formé le firmament, leurs chairs constituaient la terre et leurs os les montagnes (2). De leur chevelure étaient nés les légumes (3) et de leur fiel était sorti le vin (4). D'autre part le Démiurge s'était donné cinq fils qui lui servaient d'auxiliaires et dont chacun veillait avec lui sur la terre. Le premier, l'Ornement de Splendeur, pourvu de six visages et étincelant de lumière, était établi dans la région de l'étoile polaire, au sommet de la machine ronde et il la maintenait d'une main vigoureuse. Le second, le Grand Roi d'Honneur, trônait au milieu des airs, près des deux Luminaires, veillant sur eux et dirigeant leurs rayons ici-bas, jusque dans les plus vils cloaques, pour éclairer les âmes. Un troisième, le lumineux Adamas, tenant en sa main droite un glaive, en sa gauche un bouclier, luttait sur le continent et à travers les mers contre la survivance des démons. Un quatrième, le Roi de gloire, installé dans les entrailles de la terre, entre la partie haute et les régions inférieures, mettait en mouvement les trois roues des feux, des vents et des eaux. Enfin, le cinquième, Atlas, agenouillé vers le sud, au bas de cette lourde masse, la retenait avec ses bras sur ses robustes épaules (5). Partout le Mal se trouvait ordonné par le Bien.

Les Manichéens possédaient même une géographie spéciale. Pour eux la terre se présentait comme un grand disque plat, qui s'étendait entre le royaume de la Lumière et celui de l'Obs-

(1) Voir par exemple le rapport établi entre les 12 Vertus précédentes et les 12 heures chez Chavannes et Pelliot, *loc. cit.*, p. 565, 566.

(2) Ephrem dans Kessler, *Mani*, p. 279 : Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 188, chez Cumont, p. 25-26.

(3) *Shikand goumanig Vidshar* chez C. Salemann, *Ein Bruchstük manichäischen Schriftums*, p. 18.

(4) Augustin, *De Haer.*, 46 et *De mor. Man.*, 44.

(5) Théodore bar-Khôni chez Pognon, *Inscr. mand.*, p. 186-188 et chez Fr. Cumont, *Rech.* p. 20-23. Cf. Augustin, *Cont. Faust.*, XV, 6 et XX, 9, 10 ; Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen* dans le *Journ. Asiat.*, 1911, p. 549-550.

curité et qui était encerclé par le Zodiaque (1). Plus précisément elle avait la forme d'un plan incliné, qui s'élevait vers les contrées lumineuses pour s'abaisser vers celles des Ténèbres (2). Elle se divisait en quatre grands quartiers, dont trois, le Nord, l'Est et l'Ouest, confinaient aux domaines de Dieu, et le quatrième, le Sud, touchait à ceux du Démon (3). Au Nord, dans la direction de l'étoile polaire, elle s'adossait à une haute montagne, autour de laquelle tournaient les sphères célestes et derrière laquelle s'étendaient les régions bienheureuses du Paradis, visitées la nuit par le soleil (4). Au Sud, elle se terminait par quatre enceintes qui la protégeaient contre l'incursion des Ténèbres et entre lesquelles s'ouvraient trois fosses, trois gouffres béants, destinés à recevoir la matière au fur et à mesure que la substance divine s'en détachait (5) ; sur ses côtés enfin se dressait la Colonne de gloire, la Voie lactée, par laquelle les âmes montaient jusqu'aux navires célestes chargés de les recueillir (6). Entre ces limites se succédaient collines

(1) Sur la nature plane de la terre voir Yaʿqoubî cité par Kessler, *Mani*, p. 191 et 329. Le texte vise directement le firmament mais s'applique par correspondance à la terre. Cf. W. Brandt, *Mand. Rel.*, p. 38-39.

Sur le zodiaque manichéen, voir *Act. Arch.*, 8 et Epiphane, *Haer.*, LXVI, 9.

(2) On peut le conclure du texte de Yaʿqoubî cité dans la note précédente, de la situation que la terre occupe entre le Royaume de la Lumière et celui moins élevé, des Ténèbres, de la place accordée à l'Ornement de splendeur qui la soutient et à Atlas qui la porte. Une conception analogue existait chez les Mandéens (W. Brandt, *Mand. Rel.*, p. 39).

(3) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 101-102. Cf. Sévère d'Antioche chez Fr. Cumont, *Rech.*, p. 100 et 103 ; Jean Damascène, *Joh. Orth. Disput. cum Man.*, P. G., XCVI, 1321. Les quatre « angles du monde » jouaient aussi un grand rôle dans les sectes gnostiques plus anciennes. Voir *Préface arabe du Conc. de Nicée* dans Mansi, *Coll. Conc.*, II, 1057-1058.

(4) Yaʿqoubî cité par Kessler, *Man.*, p. 191 et 329. Cf. Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 518. A compléter par Augustin, *De Haer.*, 46 et Hegemonius, *Act. Arch.*, 9 : Dicit esse alios praeter hunc quem videmus mundos, quibus huius mundi Luminaria cum hic occiderint oboriuntur. Cf. W. Brandt, *Mand. Rel.*, p. 38.

(5) F. W. K. Müller, *Handschr. Rest.*, p. 41 ; Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 517 et la note 2 ; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 102.

(6) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 90 et 100 ; Sharastâni, *Religionsparteien* trad. Haarbrücker, I, 289 et Kessler, *Mani*, p. 341-342. Cf. *Acta Arch.*, 8 ; Epiphane, *Haer.*, LXVI, 9 ; Photius, *Bibl.*, *Cod.* 179 ; Augustin, *De nat. boni*, 44.

et montagnes, fleuves et océans (1). Et le centre en était à Babylone, la cité sainte, la résidence des Imams (2).

La physique manichéenne n'était pas moins mythologique. Elle rattachait les tremblements de terre aux changements de position du géant Atlas, qui fléchissait parfois sous son fardeau ou le faisait passer d'une épaule sur l'autre (3). Elle associait la chaleur, la pluie et les courants aériens aux mouvements des trois roues du feu, de l'eau et du vent, qu'un génie bienveillant faisait tourner du centre de la terre (4). Elle présentait le flux et le reflux comme les effets de la respiration puissante d'un monstre marin dompté par Adamas, le grand lutteur (5). Elle voyait dans les rayons lumineux des émissions de la divinité qui présidait à la marche du soleil (6), dans la rosée les pleurs de celle qui tenait le sommet de la voûte céleste (7). Et elle expliquait d'une façon analogue les autres phénomènes cosmiques. Pour elle, les éclairs venaient de l'apparition subite d'une divinité androgyne, qui se montrait sans voile aux démons aériens pour tenter leur concupiscence et se dérobait ensuite à leur étreinte (8). Le tonnerre était la voix puissante des Archontes furieux de voir cette figure idéale leur échapper au moment où ils se précipitaient pour la saisir (9). Enfin l'averse, éclatant peu après, résultait d'un relâchement soudain survenu dans leurs organes génitaux (10). Elle prenait,

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 518-519 et 526-527.

(2) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 97. A rapprocher du « nombril » de la terre lumineuse dans lequel habite le Père de la Grandeur (Sharastâni, *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, I, 291).

(3) *Act Arch.*, 7.

(4) F. W. K. Müller, *Handschr. Reste*, p. 17, 19, 39, 40. Cf. Théodore bar-Khôni chez Pognon, *Inscr. mand.*, p. 189 et chez Fr. Cumont, *Rech.*, p. 31-33 ; Augustin, *Cont. Faust.*, XV, 6 et XX, 9-10.

(5) Birouni, *India*, trad. Sachau, II, p. 105.

(6) Augustin, *Cont. Faust.*, XX, 10 (simple allusion).

(7) *Cont. Faust.*, XV, 5 ; XX, 9, 10 (simple allusion).

(8) Augustin, *De natura boni*, 44 et Evode, *De fide contra Manichaeos*, 15 (citation d'un texte de Mani). Cf. Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 190 et chez Cumont, p. 38, 57 ; *Shikand goumanig Vidshar* chez Saleman, *loc. cit.*, p. 19.

(9) Augustin, *Cont. Faust.*, XXI, 19 *fin.* : Ephrem chez Kessler, *Mani*, p. 300.

(10) Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, VI, 34 (référence aux « livres manichéens »). Cf. *Acta Archelai*, 8 et *Shikand Goumanig Vidshar* chez Saleman, *loc. cit.*, p. 19.

en tombant, diverses formes, parce qu'elle venait tantôt de démons ignés, tantôt d'une race plus froide par nature (1). Du reste, tous les éléments ainsi arrachés au démon ne suivaient pas la même voie. Les plus purs s'élevaient vers le ciel, tandis que les autres descendaient sur la terre. Tous les corps, en effet tendaient à regagner leur première patrie (2).

L'étude de la vie faisait suite à celle de la nature. D'après la biologie manichéenne, les éléments impurs dégagés des démons aériens et tombés ici-bas avaient donné naissance à cinq espèces d'arbres (3). Ceux-ci, dont les prototypes existaient déjà dans les cinq régions du Royaume des Ténèbres (4), étaient donc mauvais par nature. Mais ils avaient de bonne heure absorbé une grande quantité de bons éléments. Les débris de la substance divine dispersés dans la terre montaient par leurs racines, à travers leur tronc jusqu'à l'extrémité de leurs branches, où ils s'épanouissaient dans leurs fleurs et dans leurs fruits pour reprendre bientôt leur liberté première. Et ils y abondaient d'autant plus que ces fleurs se montraient plus brillantes et ces fruits plus pulpeux (5). Quant aux plantes chétives qui poussaient sur la terre, elles étaient un pur produit du sol et elles participaient à sa nature composite (6).

La zoologie manichéenne expliquait également que les animaux les moins développés venaient d'une génération spontanée (7). Elle classait les autres en bipèdes, quadrupèdes, oiseaux, poissons et reptiles (8). Et à ces cinq espèces animales elle attribuait la même origine qu'à celles du monde végétal. Lorsque les sphères célestes se mirent à tourner, les

(1) Augustin, *De natura boni*, 44; Evode, *De fide cont. Manich.*, 16 (citation de Mani). Cf. An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 89-90 et Sharastâni, *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, I, 989.

(2) Augustin, *De natura boni* 44; Evode, *De fide cont. Manich.* (citation de Mani).

(3) Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 191 et chez Fr. Cumont, p. 4[illegible]. Cf. Augustin, *Cont. Faust.*, XXIV, 2; *Shikand gumanig Vidshar* chez Saleman, *loc. cit.*, p. 19 et surtout Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 528-529, 559-563 et Von Le Coq, *Turkish Khuastuanift*, III, 61.

(4) Augustin, *De mor. Manich.*, 49 *fin.*; *Cont. Faust.*, XXI, 19.

(5) Augustin, *De mor. Manich.*, 36.

(6) Augustin, *De mor. Man.*, 63 et *Cont. Faust.*, VI, 8.

(7) Augustin, *De mor. Manich.*, 63. Cf. *Cont. Faust.*, VI, 8.

(8) Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 32 (texte de Mani); cf. *De Haer.*, 46, Hegemonius, *Act. Arch.*, 10; Von Le Coq, *Turkish Khuastuanift*.

Filles des Ténèbres qui y étaient attachées, se trouvant enceintes accouchèrent avant terme et donnèrent le jour à des Avortons. Ceux-ci tombèrent ici-bas, y grandirent et s'y accouplèrent pour s'y perpétuer (1). Nés de la concupiscence, ils étaient plus mauvais que tous les végétaux. Mais ils se nourrirent de ces derniers et ils s'en assimilèrent ainsi quelques bons éléments (2). C'est ce que font encore aujourd'hui leurs nombreux descendants sous le regard propice des démons aériens qui se reconnaissent en eux et qui exercent de terribles représailles sur les gens assez osés pour leur faire la chasse (3).

L'anthropologie de Mani faisait venir l'humanité des espèces animales engendrées par les Archontes ténébreux. D'après ses enseignements, le Premier Homme était né de Dieu avant que le monde ne fût (4). Terrassé par le Diable et délivré par l'Esprit vivant, il avait été placé ensuite dans les grands Luminaires, d'où il voyait le triste sort fait ici-bas à ses fils captifs de la matière, et parfois, ne pouvant soutenir ce spectacle douloureux, il se mettait un voile devant la face, provoquant ainsi les éclipses (5). Or les Avortons furent séduits par sa radieuse figure et ils projetèrent d'en faire une copie. Après avoir engendré leurs premiers nés, en qui était passé le meilleur d'eux mêmes, ils les donnèrent à leur premier chef, nommé Saclas (6). Celui-ci s'en nourrit et s'en appropria la substance, ensuite il s'unit par deux fois à sa compagne Nebroel, qui lui donna d'abord un fils, puis une fille. Ainsi naquirent Adam et Eve (7).

Un rudiment d'embryologie perce déjà à travers ce récit : « En Nebroel, y lisons nous, s'ébauchaient et s'organisaient les images de toutes les Vertus célestes et terrestres, afin que l'être

(1) Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 191 et chez Cumont, p. 40-41. Cf. Augustin, *De mor. Manich.*, 61 ; *Cont. Faust.*, VI, 8 ; XXI, 12.

(2) Théodore bar-Khôni (*loc. cit.*) ; Augustin, *De mor. manich.*, 18.

(3) Augustin, *De mor. Manich.*, 60. Cf. Fr. Cumont, *Rech. sur le Man.*, p. 36, not. 2.

(4) Augustin, *Cont. Faust.*, XI, 3. Le « Premier Homme » est un Eon divin, qu'il faut bien se garder de confondre avec Adam, le « fils du Diable ».

(5) Augustin, *Cont. Faust.*, XVIII, 7 ; XXII, 12 ; *Conf.* V, 6 *fin.* ; 9 *fin.* ; Cf. Simplicius, *Commentaire du Manuel d'Epictète*, éd. Schweighausen, p. 271-272.

(6) Augustin, *De natura boni*, 46 (texte de Mani).

(7) Augustin, *loc. cit.* (texte de Mani) ; Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 191 et chez Cumont, p. 42-43.

qu'elle formait arrivât à reproduire tout l'univers (1). Les Manichéens attachaient à ce sujet beaucoup d'importance. Selon le témoignage d'un auteur très versé dans la connaissance de leurs Ecritures, ils ont longuement discuté sur « la manière dont le foetus se forme dans le sein de la mère, son origine, sa substance, la façon dont il se transforme d'une goutte de sperme en grumeau de sang, puis en masse de chair, jusqu'à ce qu'il arrive à son entier développement » (2).

L'anatomie humaine tenait aussi dans leurs œuvres une grande place. Elle tendait à établir que notre corps est une sorte de microcosme fait à l'image du macrocosme. (3) Tour à tour elle y voyait en petit, selon un texte manichéen récemment découvert, « la roue des révolutions, les constellations, les trois fossés et les quatre enceintes, les grandes mers et les fleuves, les deux terres du sec et de l'humide, les plantes et les animaux, les montagnes et les cours d'eaux, ainsi que les buttes de terre et les tertres, le printemps, l'été, l'automne, et l'hiver, les années, les mois, les heures et les jours et même le limité et l'illimité » (4). Dans la dualité des sexes elle apercevait une image lointaine de celle des grands Luminaires (5). Partout elle retrouvait le mélange de confusion et d'harmonie qui s'était déjà montré dans le cosmos.

Sur ces études anatomiques se greffaient une pathologie et une thérapeutique d'un nouveau genre où la magie jouait le plus grand rôle. Pour Mani, les maladies étaient l'œuvre de Démons envieux, qui se vengeaient sur les hommes de leurs multiples déboires. La peste, par exemple, venait d'un Archonte aérien qui coupait les sources de la vie (6). Toute guérison résultait de l'assistance céleste et non de l'art humain. Elle s'obtenait au moyen de formules appropriées, qu'il suffisait de prononcer pour chasser les esprits malfaisants (7). Le

(1) Augustin, *loc. cit.* (texte de Mani) ; Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 523-527 (traité manichéen). Cf. Hegemonius, *Act. Arch.*, 8 et *Shikand goumanig Vidshar* chez Saleman, *loc. cit.*, p. 19.

(2) Masoudî, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier de Meynard, t. III p. 433-436.

(3) V. *supra*, not. 1.

(4) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 526-527.

(5) Chavannes et Pelliot, *ibid.*, p. 533.

(6) *Acta Archelai*, 10.

(7) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 355, texte (résumé du livre des *Deux Principes*) et note 1.

Chef de la nouvelle religion s'était révélé comme un Médecin idéal. Il avait guéri toutes sortes d'infirmes par la seule vertu de sa parole (1). Ainsi continuaient de faire ses Apôtres authentiques, ceux qui possédaient le secret de la vraie Gnose (2).

La littérature manichéenne s'attachait surtout à l'étude de « l'homme intérieur ». Elle distinguait en chacun de nous deux âmes contraires, l'une bonne, l'autre mauvaise (3). Au dedans des os, des nerfs, des veines, de la chair et de la peau, où sont emprisonnés l'air pur, le vent léger, la lumière, l'eau limpide et le feu bienfaisant, elle montrait d'une part la pensée obscure, le sentiment obscur, la réflexion obscure, l'intellect obscur et le raisonnement obscur, d'où naissent la haine, l'irritation, la luxure, la colère et la sottise. Elle leur opposait la pensée lumineuse, le sentiment lumineux, la réflexion lumineuse, l'intellect lumineux et le raisonnement lumineux qui engendrent la pitié, la bonne foi, le contentement, la patience et la sagesse (4). Elle décrivait longuement la lutte de ces forces rivales dont l'une constituait « le vieil homme », l'autre « l'homme nouveau » (5). Elle insistait surtout sur « l'essence de l'amour » pour en dénoncer les multiples dangers, pour mettre les esprits en garde contre l'entraînement de la concupiscence (6).

Cette psychologie dualiste aboutissait à une morale inspirée par le plus rigoureux ascétisme. Aux Elus, qui aspiraient à une vie parfaite, les écrits de Mani et ceux de ses disciples recommandaient instamment de ne prendre ni nourriture animale ni boisson fermentée (7), de n'attenter à la vie d'aucun

(1) Voir *Acta Arch.*, 55. Mani est qualifié de « grand médecin » dans le traité manichéen de Touen houang (*Journ. Asiat.*, 1911, p. 586) et dans un écrit taoïsme (*Ibid.*, 1913, p. 131). Cf. W. K. Müller, *Handschr. Reste* p. 86.

(2) Voir Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 355, not. 1 *fin.*

(3) Xe siècle chez Kessler, *Mani*, p. 204 (résumé de Mani). Cf. Augustin, *De duobus animabus*, *init.*; *De ver. relig.*, 16; *Conf.*, VIII, 10; *De Haer.*, 46, *fin.*, etc.

(4) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 537-538, 541-542 (traité manichéen).

(5) Chavannes et Pelliot, *ibid.*, p. 546-551 (traité manichéen); Cf. Augustin, *Cont. Faust.*, XXIV, 1 (texte de Fauste).

(6) Masoudi, *Les Prairies d'Or*, trad. Barier de Meynard, t. VI, p. 385.

(7) Augustin, *De Haer.*, 46; *Cont. Faust.*, VI, 1; *De mor. Man.*, 30 suiv.; Von Le Coq, *Turkish Khuastuanift*, III, 53-63; Chavannes et Pelliot, *Journ.* 1913, p. 111, 390, 361; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 95, etc.

homme, d'aucune bête, même sauvage, d'aucune plante, si nuisible fût-elle (1), enfin de vivre loin des femmes (2). Aux Auditeurs, qui ne pouvaient s'astreindre à une discipline si sévère, ils se contentaient d'imposer un nouveau décalogue interdisant l'idolâtrie, le mensonge, l'avarice, l'homicide, l'adultère, le vol, l'hétérodoxie, le doute en matière religieuse, la paresse, l'oubli des prières liturgiques (3). Mais ils avaient bien soin de faire remarquer que cette tolérance était simplement provisoire (4).

Une histoire toute tissue de légendes racontait comment la science du salut avait été révélée à diverses époques par le Christ, le Fils du Premier Homme (5), qui avait pris les apparences de la chair pour nous en dénoncer la malice (6). Elle montrait l'humanité divisée dès l'origine en deux partis rivaux, dont l'un, marchant sur les traces d'Adam et sur celles de Seth, se conformait aux prescriptions divines, tandis que l'autre, suivant les pernicieux exemples donnés par Eve et par Caïn, se laissait conduire par le Diable (7). Elle expliquait comment ce dernier avait tour à tour imaginé trois fausses religions, celle des Païens, celle des Juifs et celle des Chrétiens vulgaires ou Catholiques, qui s'accordaient à n'admettre qu'un seul Principe, à confondre Dieu avec l'auteur du Mal (8). Et elle enseignait comment la foi dualiste, la seule véritable, prêchée dans l'Inde par le Bouddha, en Perse par Zoroastre, en Palestine par le Christ, avatt été exposée enfin dans toute sa pureté

(1) Augustin, *De mor. Manich.*, 54-55, 62 ; Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 361 ; Von Le Coq, *Turkish Khuastuanift*, V, 61, 79-94, etc.

(2) Augustin, *De mor. Man.*, 65 ; *Cont. Faust.*, XIX, 3, 26, 29 ; *De contin.*, 23 *fin.* ; *De Haer.*, 46 ; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 95 ; Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 354 ; Von Le Coq, *Turkische Manichaica*, I, p. 15.

(3) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 95 ; Sharastâni, *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, t. I, p. 290.

(4) Augustin, *De Haer.*, 46 ; *Cont. Faust.*, V, 10, etc.

(5) Augustin, *Cont. Faust.*, II, 4.

(6) Augustin, *De Gen. cont. Man.*, II, 39 ; *Cont. Faust.*, I, *fin.* ; XXII, 49 ; *De Haer.*, 46 ; Titus de Bostra, III *init.* (citation d'une Ecriture manichéenne) ; Théodore bar-Khôni chez Pognon, p. 191-193 et chez Cumont, p. 46-49 ; An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 91.

(7) Augustin, *Cont. Faust.*, XX, 4 *fin.*, (exposé manichéen de Fauste).

(8) Augustin, *Cont. Faust.*, XX, 4 *fin.*

en Babylonie et de là dans l'univers entier par Mani, ses douze Apôtres et leurs nombreux disciples (1).

Des livres prophétiques et apocalyptiques annonçaient quel sort serait fait aux Elus qui suivaient fidèlement les préceptes divins, aux Auditeurs qui ne les observaient qu'à moitié, aux Pécheurs qui ne cessaient de les violer (2). Ils prédisaient que les premiers, une fois débarrassés de leurs liens charnels, prendraient le chemin du ciel pour rentrer dans leur bienheureuse patrie, que les seconds resteraient sur la terre pour y passer en d'autres corps, enfin que les troisièmes, esclaves de la matière, la suivraient dans l'enfer (3). Du jour, ajoutaient-ils, où tous les esprits qui doivent être libérés auront regagné leur premier séjour, le monde sera abandonné à lui-même par l'Ornement de splendeur qui le soutient au nord et par Atlas qui au sud le porte sur les épaules (4). Alors les étoiles tomberont, les montagnes s'effondreront, tous les éléments matériels iront se rejoindre dans les abîmes ténébreux de l'enfer où ils s'embraseront comme en une immense chaudière (5). Et ils seront aussitôt recouverts par une pierre aussi grande que la terre à laquelle se trouveront attachées les âmes pécheresses (6). Désormais le Bien et le Mal, revenus à leur premier état demeureront séparés par une barrière infranchissable et pour toujours (7).

Ainsi les Ecritures manichéennes répondaient à toutes les

(1) Birouni, *Chronology*, trad. Sachau, p. 190 (début du *Shâpourakân* de Mani). Cf. Kessler, *Mani*, p. 317.

(2) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 103 (table des matières du *Shâpourakân* de Mani). Cf. *ibid.*, p. 101.

(3) Pour les détails de cet enseignement, voir P. Alfaric, *L'évolution intellectuelle de Saint Augustin*, 1re Partie, 1re sect., ch. 3e.

(4) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 90 et Sharastâni, *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, I, 289-290. Cf. Augustin, *Cont. Faust.*, II, 5 ; Epiphane, *Haer.*, LXVI, 31, 58 et *Act. Arch.*, 11.

(5) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 90 et Sharastâni, trad. Haarbrücker, I, 289-290. Cf. Augustin, *De nat. bon.*, 42 (texte de Mani) et *De Haer.*, 46 *fin.*; Alexandre de Lycopolis, *De plac. Man.*, 12, 26 ; *Act. Arch.*, 11 (discours de Turbo) et Epiphane, *Haer.*, LXVI, 31, 58 ; F. W. K. Müller, *Handschr. Reste*, p. 17-19.

(6) An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 90 ; Augustin, *De Haer.*, 46 *fin.*; *De nat. bon.*, 42 ; Titus de Bostra, *Cont. Man.*, I, 31 *init.*

(7) Augustin, *Cont. Fortun.*, 33, 35. Cf. Hegemonius, *Act. Arch.*, 11 ; Epiphane, *Haer.*, 31, 58.

questions soulevées par la curiosité humaine. Elles se présentaient comme la réalisation de l'oracle du Christ d'après lequel le Paraclet devait enseigner « toutes choses » (*Joan.* XIV (26) (1). Par là elles plaisaient aux esprits inquiets que tourmentait le besoin de savoir. D'autre part, leur ascétisme rigoureux était de nature à séduire les âmes éprises d'idéal, qui estimaient qu'on ne pouvait payer trop cher le bonheur de mener un jour l'existence des dieux (2). Mais les gens plus positifs devaient trouver cette morale trop peu humaine (3). Et ceux qui avaient quelque culture scientifique relevaient de multiples erreurs dans les enseignements de la nouvelle Bible (4),

II

Les écrits de Mani et en général tous ceux qui avaient cours dans son Eglise offraient une forme littéraire bien appropriée à leur contenu.

Comme ils traitaient de la doctrine du salut, qui devait se montrer éminemment « humaine », ils ne s'adressaient pas seulement à une élite de gens instruits mais encore à la foule ignorante à laquelle on les lisait dans les assemblées religieuses (5). Aussi étaient-ils écrits en un style très simple qui visait surtout à la clarté. Et ils le faisaient volontiers remarquer. Avant eux, disaient-ils, la vérité se montrait « dans un miroir et en image », eux au contraire permettaient de la voir en quelque sorte « face à face ». (I *Cor.* XIII,9-10 et 12) (6).

D'autre part, comme ils voulaient faire œuvre de science, ils ne se contentaient pas de simples affirmations, ils préten-

(1) Augustin, *Cont. Faust.*, XXXII, 6 (paroles de Fauste); *Cont. Felic.*, II, 6 (paroles de Felix) et *ibid.*, I, 2; *Cont. Epist. Man.*, 7, 9; *De Haer.*, 46. Cf. Hegemonius, *Act. Arch.*, 13 et 37; Epiphane, *Haer.*, LXVI, 12 *fin.* et 61 : Titus de Bostra, *Cont. Man.*, III, *Prol.* Voir aussi An Nadim chez Flügel, *Mani*, p. 85; Birouni, *Chronology*, trad. Sachau, p. 190 et Kessler, *Mani*, p. 318.

(2) Augustin, *De mor. Eccl. cath.*, 2 *init.*

(3) Plebs ad se confugit, a me refugit, avoue Fauste de Milève au Catholique (*Cont. Faust.*, XXI, 10). Cf. Jérôme (?), *Epist.*, P. L., XXX, 185.

(4) Augustin, *Conf.*, V, 4-12. Cf. *ibid.*, III, 21.

(6) *Cont. Epist. Man.*, 6 *init.*, 7, 28; *De nat. bon.*, 44.

(6) *Cont. Epist. Man.*, 25; *Cont. Faust.*, XV, 6.

daient donner des preuves. Ils reprochaient avec beaucoup de verve aux Catholiques de croire sans comprendre. Et ils demandaient que l'intelligence passât toujours avant la foi: « Si je ne vois pas, je ne croirai pas », tel était le mot d'ordre donné à leurs lecteurs (*Joan.* XX, 25) (1).

Ces écrits, affectant une grande logique, se donnaient comme la conclusion suprême du long travail accompli par les Penseurs Hellènes. Ils louaient volontiers Pythagore et Platon (2). Ils s'appliquaient surtout à parler leur langage, identifiant le Bien avec l'Esprit, le Mal avec la Matière et le Héraut divin terrassé par le Diable avec l'âme humaine emprisonnée en un corps mortel (3). Aussi séduisaient-ils parfois des esprits cultivés, partisans du Néoplatonisme (4).

Cependant certains critiques leur reprochaient avec raison de ne garder de la philosophie qu'une vaine apparence. Un d'entre eux disait en parlant de quelques prosélytes qui portaient avec eux ces ouvrages, et qui en prêchaient la doctrine : « Leurs théories ne s'établissent point par des arguments rigoureux qui supportent l'examen. Leurs démonstrations n'ont pas de principes dont on puisse voir les conséquences. C'est vraiment par un heureux hasard qu'il y a de la philosophie dans leurs discours naïfs. Ils invoquent des Ecritures nouvelles et anciennes, qu'ils considèrent comme inspirées, et ils en déduisent leurs opinions. Ils ne se montrent accessibles à la discussion et à la critique qu'autant qu'ils peuvent être convaincus de s'en être écartés dans leurs paroles ou dans leurs actes. Ce que sont pour les gens qui philosophent à la manière des Hellènes les prémisses d'où partent

(1) *Cont. Faust.*, XVI, 9 (paroles de Faustes). Cf. *De util. cred.*, 9.

(2) Voir Agapius chez Photius, *Bibl.*, *Cod.* 179 ; l'auteur de la *Théosophie* chez Buresch, *Klaros*, Leipzig, 1889, 8° (*Oracles des dieux helléniques*, n°s 60 e 63). Cf. *Act. Arch.*, 51, *circ. fin.* et Flügel, *Mani*, p. 179-180, 191, 210.

(3) Voir sur l'identification du Bien et de l'Esprit : Augustin, *Conf.*, III, 12 ; VII, 1 ; *De Gen. cont. Man.*, I, 27, 28 ; *Cont. Epist. Man.*, 29 *fin.* Hegemonius, *Act. Arch.*, 14, etc. ; sur celle du Mal et de la Matière : Augustin, *Cont. Faust.*, XXI, 1, et XX, 3 ; Titus de Bostra, *Cont. Man.*, I, 5, 10 ; Photius, *Biblioth.*, *Cod.* 185 (Agapius), etc. ; sur celle du Héraut divin et de l'Ame humaine : Alexandre de Lycopolis, *De Plac. Man.*, 3 ; Epiphane, *Haer.*, LXVI, 24 et 44 ; Augustin, *De ver. rel.*, 16 ; *Cont. Fortun.*, 22 (paroles de Fortunat), etc.

(4) Alexandre de Lycopolis, *De Plac. Man.*, 5, *circ. med.*

leurs raisonnements, la parole ou l'oracle des Prophètes l'est pour eux (1) ».

Mani s'appuyait de préférence sur les écrits du Nouveau Testament, du moins sur eux d'entre ceux qu'il admettait dans son Canon. D'après un polémiste du IVe siècle, après avoir vainement essayé de répandre sa doctrine parmi les orthodoxes, il se serait procuré les « livres des Chrétiens » ,les aurait étudiés avec soin et en aurait inséré de nombreux fragments à travers son œuvre pour mieux la faire accepter parmi les Catholiques (2). Si discutable que soit ce récit, il montre tout au moins que les publications de l'hérésiarque abondaient en citations bibliques. Le nouvel Evangile était composé avec des débris de l'ancien. Aussi ses partisans ne se lassaient pas d'alléguer certains passages de Matthieu et de Jean (3). Ils invoquaient plus fréquemment encore le témoignage de Paul, dont ils prétendaient être les fidèles disciples (4).

Souvent encore les Manichéens faisaient appel aux traditions païennes : « Par leurs fables, dit Alexandre de Lycopolis, ils laissent loin derrière eux les mythologues qui ont parlé des membres génitaux d'Ouranos, qui ont imaginé une conspiration ourdie contre Saturne par son fils désireux d'obtenir le pouvoir souverain, qui ont montré ce même Saturne décidé à manger ses enfants et trompé dans l'exécution de son dessein par un simulacre de pierre qui lui était présenté. Ne soutiennent-ils pas des idées analogues ? Ils parlent ouvertement d'une guerre engagée contre Dieu par la Matière, Et ils n'entendent point cela dans un sens spirituel et figuré, ainsi qu'Homère dans l'*Iliade*..... Dès que les preuves et les raisons leur font défaut, ils accumulent en tout sens des témoignages de poètes et ils cherchent à abriter leurs opinions sous le couvert de ces autorités (5). » Un autre Egyptien, Sérapion de Tmuis, passant en revue les doctrines professées par eux, rappelle

(1) Alexandre de Lycopolis, *De Plac. Man.*, 5.

(2) Hegemonius, *Act. Arch.*, 51-52.

(3) Ils citaient surtout *Matt*, VII, 18 (Hegemonius, *Act. Arch.*, 13 ; Epiphane, *Haer.*, LXVI, 62, 63 ; Titus de Bostra, *Cont. Man.*, I, 33 ; Augustin, *Cont. Adim.*, XXVI ; *Cont. Fortum*, 22 ; *Cont. Faust.*, XII, 1 ; *Cont. Fel.*, II, 2 *init.*) et *Joan.*, XX, 25 (v. *supra*, p. 48, not. 1).

(4) Ils citaient surtout I *Cor.* XIII, 9, 10, 12 (v. *supra*, p. 47, not. 6).

(5) *De Plac. Man.*, 10.

aussi « leurs armures, les combats, les gigantomachies et autres fictions du même genre » qu'ils ont empruntées à la cosmogonie antique (1). Ces textes doivent viser surtout les écrits de Mani. Ici encore le Maître avait frayé les voies. Il avait composé un traité *Des Géants* où il racontait tout au long les exploits de Sam, de Nariman et d'autres personnages également mythiques (2). Et à travers toute son œuvre il s'était appliqué à mettre en valeur les vieilles traditions, dans lesquelles il voyait comme une survivance plus ou moins affaiblie de la révélation primitive apportée par le Christ (3).

Les Ecritures manichéennes se présentaient ainsi comme un tissu de légendes habilement tressé sur un fond dualiste. Selon un rapport ironique d'un auteur chrétien du IVe siècle, Mani n'avait fait qu'insérer quelques « contes de vieille femme », narrés en un style diffus, avec une « grande abondance de mots inutiles », dans les livres d'un de ses devanciers en tête desquels il avait ensuite mis son nom. A cette époque il était un vieillard. Dans sa jeunesse, d'ailleurs, il avait été élevé par une veuve d'un âge avancé, qui s'était attachée à lui et l'avait fait son héritier (4). D'après une réflexion analogue d'un certain nombre de polémistes grecs, il méritait parfaitement d'être appelé Manès, c'est-à-dire le « fou » (5). « Dans ses livres, ajoute un historien arabe, il n'y a aucune des matières contenues dans les autres, aucun récit captivant, aucun art littéraire, aucune sagesse qui s'impose, aucune philosophie, aucun art spéculatif, aucune préparation à une industrie, à l'exercice d'un métier, aucun enseignement agricole, aucune instruction militaire. Il y est seulement question de la Lumière et des Ténèbres, de l'accouplement de Satan (?), du mélange des Démons, du Tout Puissant (?). Le lecteur y est effrayé par la «Colonne de l'Aurore », par les histoires de Sakloun, Hoummâmat et Ouadrouâï (?). Il n'y a là que bavardage, chimère et mensonge, sans aucune belle

(1) Chez Titus de Bostra, *Cont. Man.*, I, 36 *fin.*

(2) Al-Ghadanfar de Tibûz dans un supplément à une lettre de Biroumi, cité par Kessler, *Mani*, p. 199.

(3) V. *supra*, p. 45, not. 5 et 6.

(4) *Act. Arch.*, 52-53.

(5) Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, VI, 20 ; Serapion de Tmuis, *Adv. Man.*, 2 ; Sévère d'Antioche chez Fr. Cumont, *Rech.*, p. 99 (voir note 1).

exhortation, sans indications pour la conduite de la vie, sans direction pour la grande masse, sans enseignement pour l'élite (1). Un auteur chinois confirme ces remarques : « J'ai obtenu, dit-il, les livres saints de la Religion de la Lumière et j'y ai jeté les yeux. Ce sont des divagations où il n'y a rien à prendre (2) ».

Parmi ces légendes naïves, qu'il regardait comme des vestiges d'une antique révélation et où ses adversaires ne voyaient qu'un amas de niaiseries, Mani semble avoir particulièrement goûté les plus scabreuses. Par une anomalie étrange, dont la littérature ascétique offre d'autres exemples, il traitait d'autant plus volontiers des « œuvres de la chair » qu'il en réprouvait la pratique. Ce sujet l'obsédait. Et il en parlait avec une liberté qui contractait avec l'austérité de ses principes et qui, parfois, confinait presque à la licence (3).

Cependant, à travers toute son œuvre, il gardait constamment le ton du moraliste. Il visait à transformer ses lecteurs, à les rendre meilleurs, bien plus encore qu'à les instruire. Aussi multipliait-il les conseils et les exhortations (4). Tour à tour sévère et consolant, il faisait alterner les terribles menaces de l'enfer réservé aux pécheurs et l'attrayante perspective du paradis ouvert à tous les justes (5). Il discourait avec onction sur Dieu et les choses divines. Ce mythologue si réaliste était doublé d'un mystique et maintes pages de ses écrits rappelaient l'Evangile (6).

Enfin, il parlait une langue imagée et vivante qui s'adaptait sans effort aux sujets de ses livres et qui changeait plus ou moins avec eux. Epique quand il décrivait la situation primitive des deux Royaumes opposés (7), ou quand il

(1) Al Gahiz chez Kessler, *Mani*, p. 367-368. Cf. sur Saklan ou Sakloun, Théodore bar-Khôni chez Pognon, *Inscr. mand.*, p. 191 et chez Fr. Cumont, *Rech.* p. 40-44 et 73-74 ; sur Hoummâmah, An Nadîm chez Flügel, *Mani*, p. 90 ; sur Ouadrouaï (l'Esprit Puissant ?), Augustin, *Cont. Faust.*, XX, 9.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 342.

(3) V. Augustin, *De nat. bon.*, 42, 44 (citations de Mani) ; Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, VI, 34 (d'après la lecture des ouvrages de Mani).

(4) Voir le traité manichéen de Touen houang édité par Chavannes et Pelliot, dans le *Journal Asiatique*, 1911, p. 569-585. Je montrerai plus tard que ce traité est fait sans doute avec divers fragments d'ouvrages de Mani.

(5) Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 12-13 et Evode, *De Fid. cont. Man.*, 5.

(6) Birouni, *India*, trad. Sachau, t. I, p. 48, 54-55.

(7) Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 16, 19, 37.

racontait la guerre engagée entre Dieu et le Diable (1), lyrique quand il invoquait le Père de la Grandeur ou les Anges préposés à la garde du monde (2), simple et familier quand il exposait l'histoire d'Adam et de ses descendants (3), terrible ou souriant selon qu'il décrivait le sort final des justes ou celui des pécheurs (4), il prenait successivement les tons les plus variés. Son œuvre était comme un drame aux cent actes divers. Et chacun des acteurs y venait expliquer sa conduite et son rôle en des formules stéréotypées où perçait le mystère. Car là comme en tout système gnostique le verbe jouait un très grand rôle. Il possédait une valeur magique et décidait la destinée des dieux et des démons aussi bien que celle des humains (5).

Malheureusement le discours abondait en redites stériles. Il tournait souvent au bavardage. Chacune de ses phrases était encombrée d'épithètes, surchargée d'incidentes (6). Aussi, malgré le relief des images et l'attrait du sujet, rebutait-il fréquemment le lecteur (7). Ces défauts ne pouvaient que s'aggraver dans une traduction. Ils y devenaient d'autant plus sensibles et choquants que l'original y était ordinairement reproduit d'une façon servile et maladroite (8).

Par ailleurs, les illustrations qui accompagnaient d'ordinaire le texte sacré contribuaient à le faire mieux accepter. Selon l'heureuse formule de Mani, elles complétaient l'enseignement

(1) Théodore bar-Khôni chez Pognon, *Inscr. Mand.*, p. 184-192.

(2) Augustin, *Cont. Faust.*, XV, 5, *circ. med.*; 6, *circ. med. et fin.*

(3) Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 14 et *De nat. bon.*, 46 ; Theodore bar-Khôni, *op. cit.*, p. 191-192.

(4) Evode, *De fid. cont. Man.*, 5.

(5) Théodore bar-Khôni, *Inscr. Mand.*, p. 185, 186, 188 et les commentaires de Fr. Cumont, *Rech.*, p. 14, not. 4 et p. 24, not. 2.

(6) Voir quelques spécimens de verbiage chez Augustin, *De nat. bon.*, 44 ; Evode, *De fid. cont. Man.*, 5 ; Sévère d'Antioche, *Hom.* CXXIII chez Fr. Cumont, *Rech.*, p. 100-102, 117 et suiv.

(7) *Act. Arch.*, 55 *fin.*; Titus de Bostra : *Cont. Man.*, I, 14 ; Epiphane, *Haer.*, LXVI, 14 *init.*, etc.

(8) Quelques spécimens de ces versions ont été conservés en latin (voir Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 12-15, 31 ; *De nat. bon.*, 44-46 et Evode, *De fid. cont. Man.*, 5, 11, 14-16, 19), en grec (*Act. Arch.*, 7-11 ? ; Titus de Bostra, *Cont. Man.*, I, 5, *circ. init.*, 12 *circ. init.*, III, *circ. init.*) ; en turc ouïgour (A. Von Le Coq, *Türskische Manichaica* et autres publications analogues), en chinois (Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 508-589).

de Mani pour les gens instruits et pour les autres elles le suppléaient (1). Elles plaisaient au peuple, parce qu'elles parlaient aux yeux sans fatiguer l'esprit, et elles avaient un égal succès près des lettrés, parce qu'elles se montraient toujours pleines de sens et chargées de symboles. Seulement elles ne supportaient pas la médiocrité. Or toutes ne pouvaient être des chefs-d'œuvre. Mani s'était acquis la réputation d'un peintre éminent (2). Et certains de ses disciples l'imitaient sur ce point (3). Mais d'autres maniaient mieux la plume que le pinceau. Et les figures dont ils ornaient leurs livres étaient parfois grotesques et inintelligibles (4).

Par leur forme comme par la nature de leur contenu, les Ecritures manichéennes étaient donc un « signe de contradiction ». La simplicité, la naïveté, la grossièreté même de leurs récits et de leurs figures plaisaient à la foule, mais choquaient vivement les esprits délicats. D'autre part, l'usage fréquent qu'elles faisaient de divers livres saints leur permettait de se faire accepter par les adeptes des religions anciennes. Seulement les gardiens de l'orthodoxie n'en mettaient que plus d'ardeur à les combattre. Aussi devaient-elles obtenir quelque temps une très large diffusion et disparaître ensuite devant les critiques dont elles étaient l'objet.

(1) C. W. Mitchell, *S. Ephraim's Prose. Refutations of Mani...* p. XCIII. V. *supra*, p. 23.

(2) Voir la note précédente. Cf. Aboul'l-Maʿ âlî, Firdousi et Mîrchond, chez Kessler, *Mani*, p. 371, 375, 379.

(3) Voir un beau spécimen d'illustrations manichéennes chez A. Von Le Coq, *Ein christliches und manichaïsches Manuskriptfragment*, dans les *Sitzunsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin, 1909, planche XIII, après la page 1215, et *Chotscho*, planche VI (en couleur).

(4) Voir un autre échantillon chez A. Von Le Coq, *Dr. Stein's Turkish Khuastuanift from Tun-huang*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1911, appendice, planche II, fin du rouleau.

DEUXIÈME SECTION

HISTOIRE DES ÉCRITURES MANICHÉENNES

CHAPITRE PREMIER

Propagation des Ecritures Manichéennes

Presque aussitôt après leur rédaction les écrits de Mani et ceux de ses premiers disciples ont fait leur apparition dans les pays chrétiens de l'Orient et ceux de l'Occident. Très vite également ils se sont répandus hors de la Chrétienté, depuis la Perse où ils ont pris naissance jusqu'aux confins de l'empire chinois. Ainsi, par un rayonnement progressif et rapide, ils sont allés à travers tous les pays connus.

I

D'après les *Acta Archelai*, œuvre de polémique antimanichéenne qui se donne comme écrite par un certain Hégémonius et qui a dû être rédigée en grec dans la première partie du IVe siècle (1), Mani aurait fait apporter ses écrits en Egypte par Thomas et en Scythie par Addas, tandis que lui-même les répandait avec Hermas dans les « parties hautes de sa province » (2). Puis, au retour de ses messagers, qui se plaignaient de l'opposition suscitée contre eux par son enseignement, il leur aurait donné une édition nouvelle de ses œuvres où il cherchait à se mettre à couvert derrière les « livres des

(1) Voir plus loin le début du dernier chapitre.
(2) *Act. Arch.*, 53.

Chrétiens ». Et il les aurait envoyés de nouveau en mission (1). Addas serait alors passé en Orient, Thomas en Syrie et Hermas en Egypte (2). Comme des personnages de même nom apparaissent fréquemment dans la tradition chrétienne, où ils jouent un rôle analogue, tout ce récit est sans doute légendaire. Mais il montre qu'au moment où il fut rédigé les écrits de la nouvelle secte s'étaient propagés à travers les régions dont il parle.

Les Ecritures manichéennes se sont, naturellement, répandues d'abord dans leur pays d'origine, en Mésopotamie. C'est là que les *Actes d'Archelaus* montrent Mani allant discuter avec l'évêque de Kashkar « un livre babylonien sous le bras gauche » (3). Les œuvres de l'hérésiarque devaient y être d'autant mieux accueillies qu'elles se rattachaient étroitement à celles de Marcion et de Bardesane, déjà très populaires, et que, d'ailleurs, leur langage s'y parlait couramment. Aphraate qui vivait dans la première moitié du IVe siècle et, semble-t-il, dans la région de Mossoul, les a certainement rencontrées au cours de son apostolat. Dans une de ses *Homélies*, il y fait nettement allusion, car, à propos des jeûnes, il rappelle la doctrine de « l'insensé Mani », qu'il assimile à celle de Marcion et à celle de Valentin, ou, en remontant plus haut encore, à celle de Zoroastre (4). Peu après lui, Ephrem, qui a vécu d'abord à Nisibe et ensuite à Edesse, s'exprime en termes plus formels sur le même sujet. Il parle fréquemment des Ecritures manichéennes et en homme qui les connaît à fond. Il les met sur le même plan que celles de Marcion et de Bardesane, qu'il combat avec une grande âpreté. Il ne se lasse pas de les prendre à partie et d'en signaler le danger (5). C'est évidemment parce qu'il a constaté qu'autour de lui beaucoup de gens les lisent et les propagent, Dans la première moitié du Ve siècle, l'évêque d'Edesse Rabboulas les trouve encore très répandues, car il leur fait une guerre acharnée. Son panégyriste le loue d'avoir

(1) *Act. Arch.*, 54 *circ. med.*

(2) *Act. Arch.*, 11 *fin.*

(3) *Act. Arch.*, 13 *circ. init.*

(4) *Homil.*, III, 9, dans la *Patrologia Syriaca* de Mgr Graffin. Paris, 1894, t. I, p. 115. Cf. Kessler, *Mani*, p. 303-304.

(5) Voir Kessler, *Mani*, p. 262-302 et surtout C. W. Mitchell, *S. Epraim's Prose (Refutations of Mani, Marcion and Bardaisan)*. Londres, 1912, 8°.

ramené à la vraie foi les « insensés Manichéens » en même temps que les Marcionites (1).

Des régions voisines de l'Euphrate les nouvelles Ecritures se sont propagées de bonne heure à travers la Syrie, la Palestine et le nord de l'Arabie. D'après un récit sûrement légendaire des *Actes d'Archélaus*, Scythien, leur premier rédacteur, appartenant à la race des « Sarrasins », serait allé finir ses jours en Judée (2). C'est sans doute parce que les livres saints qui lui sont gratuitement attribués étaient très répandus dans les contrées limitrophes du Jourdain. Ils ont dû y être apportés, dès la quatrième année du règne d'Aurélien, en 274, par « un vétéran », un certain Akouas, descendu de la Mésopotamie à Eleuthéropolis, où les Manichéens, très nombreux encore du vivant d'Epiphane, portaient communément son nom (3) et sans doute identique avec un des douze Apôtres de Mani, un Zakouas ou Zarouas, qui se trouve mentionné dans quelques textes plus tardifs (4). Vers le milieu du IVe siècle, dans une de ses *Catéchèses*, Cyrille de Jérusalem déclare les avoir lus pour s'assurer que les renseignements qu'on lui a donnés sur eux sont bien exacts (5). Son voisin Eusèbe d'Emèse en fait aussi une critique détaillée (6). Un peu plus tard Titus de Bostra leur consacre un traité volumineux qui témoigne de leur vogue inquiétante (7). Peu après lui, vers 375, Epiphane, évêque de Salamine, qui a pu en rencontrer des exemplaires et des lecteurs nombreux, leur consacre un chapitre très long de son traité *Des Hérésies*, où il atteste leur grande diffusion par le soin même qu'il met à les combattre (8). Au milieu du siècle suivant, un polémiste du nord de la Syrie, Théodoret de Cyr, leur accorde encore une assez grande place dans son *Abrégé*

(1) Overbeck, 8. *Ephraemi Syri, Rabulae episcopi Edesseni Balaei aliorumque operd selecta*, Oronii, 1865, 8°, p. 193.

(2) *Act. Arch.*, 52, *init.* et *circ. med.*

(3) Epiphane, *Haer.*, LXVI, 1.

(4) P. G., C, 1321 (*Première formule grecque d'abjuration*); I, 1468 (*Deuxième formule grecque d'abjuration*); CII, 41 (Photius, *Cont. Man.*); CIV, 1265 (Pierre de Sicile, *Hist. Man.*).

(5) *Catech.*, VI, 34.

(6) Mentionné par Théooret, *Haeret. fabul. comp.*, I, 26, *fin.*

(7) P. G., XVIII, 1069-1264.

(8) *Haer.*, LXVI, 1-87.

des fables hérétiques (1). Tour à tour, à 120 ans environ d'intervalle, Jean Chrysostome et Sévère en signalent de même le danger à Antioche (2). En 404 une femme de cette ville, nommée Julie, propage dans Gaza les dogmes de Mani (3). Vers la même époque un certain Philon les prêche dans son Eglise située sur les confins de l'Arabie (4). Dans la solitude du Sinaï, le moine Nil, à qui nous devons ce dernier renseignement, mentionne « les *Mystères* et les *Trésors* de Mani », pour en souligner « l'ineptie et l'impiété » (5). Beaucoup plus tard, dans la première moitié du VIIe siècle, un religieux de la même région, Théodore de Raïthou, combat encore les erreurs christologiques de l'hérésiarque, qu'il assimile à celles d'Apollinaire et d'Eutychès (6). Jusque vers l'an 800, Anastate le Sinaïte continue d'en faire la critique. Il fait plusieurs fois allusion aux « livres des Manichéens » et rappelle même des détails précis de leur enseignement, dont il croit que les grands représentants du Monophysisme se sont fréquemment inspirés (7).

C'est par le Sud de l'Arabie que les écrits de Mani ont dû pénétrer en Egypte, comme Scythien, leur auteur présumé que les *Acta Archelai* font descendre du pays des « Sarrasins » dans la Thébaïde (8). Profitant de la vogue dont le Gnosticisme jouissait depuis longtemps sur les rives du Nil, ils y obtinrent très vite un vif succès. Un de leurs « commentateurs », Aphtonius, se rendit si célèbre à Alexandrie, au temps d'Aetius, que ce dernier alla d'Antioche engager avec lui

(1) *Haer. fabul. comp.*, I, 26.

(2) Jean Chrysostome, *In Genes. Serm.*, VII, 4. Cf. *In Epist.*, I^am *ad Cor. Hom.*, XXVIII, 2; *In Epist.*, II^am *ad Cor. Hom.*, VIII, 2 et XXI, 4; *In Matt. Hom.*, LVIII, 3 et LXXXVII, 2; *De Prophet. obscur.*, II, 7.

Sévère d'Antioche, *Hom.*, CXXIII, version syriaque et traduction française chez Fr. Cumont, *Rech. sur le Manich.*, fasc. 2e, p. 83-172.

(3) Marc le Diacre, *Vie de Porphyre, évêque de Gaza*, 86-91, trad. lat. dans P. G., LXV, 1248-1249, texte grec dans édit. de Bonn. Leipzig, 1895, p. 69 et suiv.

(4) Nil, *Epist.*, II, 321.

(5) Id. *Epist.*, I, 117.

(6) P. G., XCI, 1485.

(7) P. G., LXXXIX, 102, 106, 120, 192, 218, 253, 290.

(8) *Act. Arch.*, 52, *init.*

une conférence contradictoire sur les questions de foi (1). Un autre, Hiérakas, de Léontopolis, recruta, vers la même époque, de très nombreux disciples (2), dont certains se livraient, après sa mort, à une propagande assez active dans la région d'Arsinoë (3), Il écrivait en copte aussi bien qu'en grec (4). Et il transcrivit de nombreux manuscrits parmi lesquels ceux du Maître devaient venir au premier rang (5). Un autre personnage, qui apparait à côté des précédents parmi les « Apôtres » de Mani, Paapis ou Pa Apis, porte un nom bien égyptien (6). Sans doute travailla-t-il aussi activement à propager les nouveaux livres saints et à les commenter. Dès la fin du IIIe siècle dans un traité sur les *Dogmes de Manichée*, un philosophe alexandrin, Alexandre de Lycopolis, fait une critique vigoureuse des doctrines dualistes qui viennent d'être apportées par certains disciples du novateur persan, « Papus, Thomas, et plusieurs autres » (7). Il commence par en donner un aperçu général qui semble bien emprunté à quelque œuvre de Mani (8). Il attribue d'ailleurs à celui-ci une étude de la Passion du Christ dont il parait avoir une connaissance directe et qu'il n'a pu connaitre que par une version (9). Enfin il constate que les gens qu'il combat appuient leurs doctrines sur des « Ecritures nouvelles et anciennes » (10). Par là il vise sans doute les livres saints qui appartiennent en propre à la secte et ceux qui lui viennent des Gnostiques antérieurs. Environ un demi siècle plus tard, dans un traité *Contre les Manichéens*, qui nous est arrivé en très mauvais état, Sérapion de Tmuis revient sur le même sujet. Il reproche aux nouveaux hérétiques de rejeter la Loi et les Prophètes,

(1) Philostorge, *Hist. Eccl.*, III, 15. Cf. 1e form. gr. d'abjur. P. G., C, 1321); 2e form. gr. (*ibid.*, I, 1468), Photius, *Cont. Man.*, I, 14 (*ibid.*, CII, 41); Pierre de Sicile, *Hist. Man.*, 16 (*ibid.*, CIV, 1265).

(2) Epiphane, *Haer.*, LXVII, 1.

(3) *Vie de Saint Macaire* dans P. G., XXXIV, 209-212.

(4) Epiphane, *Haer.*, LXVII, 3 *circ. med.*

(5) *Op. cit.*, 3 *fin.*

(6) P. G., I, 1468.

(7) *De Placit. Man.*, 2.

(8) *Op. cit.*, 2-5.

(9) *Op. cit.*, 24 *circ. fin.*

(10) *Op. cit.*, 5, *circ. med.*

de circoncire les Evangiles véritables, d'admettre un autre « corps d'Ecritures » (1). Et il montre clairement qu'il a lu ces dernières par l'aisance avec laquelle il en expose les doctrines (2). Un travail analogue de Didyme d'Alexandrie, († 395) dont nous n'avons aussi qu'un texte mutilé, témoigne également de leur diffusion inquiétante (3).

En Egypte et sans doute en bien d'autres régions, les moines ont été les principaux agents de cette propagande des livres dualistes. Beaucoup étaient déjà manichéens à l'époque d'Antoine (4). Encore au temps d'Epiphane un grand nombre professaient les idées d'Hiérakas (5). A Alexandrie, sous le patriarchat de Timothée (380-385), on distinguait parmi eux les *Saddikini*, qui ne prenaient aucune nourriture animale, et les *Sammakini*, qui croyaient pouvoir se permettre l'usage du poisson. Les uns et les autres étaient partisans de Mani, seulement les premiers suivaient toutes les prescriptions du Maître, les seconds n'en observaient qu'une partie (6). Or tous ces gens menaient une propagande très active en faveur de leurs doctrines et par conséquent de leurs livres. Tel d'entre eux groupait autour de lui, par sa prédication, une foule nombreuse (7). Tel autre exerçait une action individuelle et discrète (8). Leur influence se faisait sentir jusqu'en Asie Mineure, où Eustathe de Sébaste, élevé chez les ascètes égyptiens, organisa des communautés assez semblables à celles de Mani (9). Elle dut se faire sentir de même en Occident.

Peut-être est-ce des rives du Delta que la littérature manichéenne fut importée en Afrique. En tout cas, dès la fin du IIIe siècle elle avait pénétré à Carthage et dans les environs.

(1) Fragment égaré dans le traité de Titus de Bostra. P. G., XVIII, 1213.

(2) Voir un autre fragment dans le même traité de Titus de Bostra, I, 31, *circ. med.* et suiv.

(3) Voir P. G., XXXIX, 1085-1100. Le texte est reproduit dans les *Dix syllogismes contre les Manichéens*. P. G., XLVI, 541 et suiv.

(4) Athanase, *Vit. Antoni.*, 68. Cf. Eutychius, *Ann.*, P. G., CXI, 1015, 1023.

(5) Epiphane, *Haer.*, LXVII, 1 *circ. med.*

(6) Eutychius, *Ann.*, P. G., CXI, 1015.

(7) Rufin, *Hist. Mon.* (d'après le récit du solitaire Coprès) dans P. L., XXI, 426-427.

(8) *Vit. Patr.*, lib. VI, CXIII, 11 dans P. L. LXXIII, 945.

(9) Mansi, *Coll. Con.*, II, 1095-1100 et suiv.

Vers le début de l'an 296, dans un rapport adressé à Dioclétien, le proconsul de cette province dénonçait « les Magiciens et les Manichéens », ainsi que les « Ecritures » dont ces gens là se servaient pour séduire le peuple (1). Sans doute visait-il surtout les livres de Mani. Ceux-ci avaient donc été traduits de bonne heure en latin. Vers le milieu du IVe siècle, l'Africain Victorin mentionnait l'un d'entre eux, le *Trésor*, avec un ouvrage gnostique, les *Actes d'André*, qui leur est fréquemment associé (2). Et il les jugeait assez connus pour leur consacrer un traité spécial adressé à un certain « Justin le Manichéen » (3). De fait ces écrits ont été particulièrement répandus dans l'Afrique proconsulaire et dans la Numidie. Augustin en a vu entre les mains des Elus de Carthage des exemplaires nombreux et luxueux qui étaient lus publiquement dans les assemblées religieuses et expliqués ensuite aux Auditeurs curieux (4). A Hippone il a rencontré tour à tour cinq grandes « Ecritures de Manichée » qui comprenaient notamment l'*Epître du Fondement* et le *Trésor* (5), des traités fort répandus d'un disciple de l'hérésiarque nommé Adimante, qu'il identifie avec Addas (6), et divers livres apocryphes, notamment les *Actes des Apôtres* de Leucius, souvent associés aux précédents (7). Ces divers ouvrages n'ont été connus dans le monde africain que par des versions très imparfaites d'un style lourd et incorrect (8). Cependant, de l'aveu d'Augustin, certains « volumes de la secte » étaient écrits « en latin, dans un style élégant » (9). Une œuvre de ce genre, dûe à la plume d'un docteur éminent, Fauste de Milève, a vu le jour dans les dernières années du IVe siècle et elle a tout de suite obtenu

(1) *Cod. Gregor.*, I. XIV, tit. IV (éd. Gust. Haenel, Leipzig, 1842. 4°).

(2) P. L., VIII, 999.

(3) P. L., VIII, 999-1010..

(4) *Cont. Faust.*, XIII, 18; *Cont. Epist. Man.*, 6.

(5) *Cont. Fel.*, I, 14.

(6) *Cont. Adv. Leg. et Proph.*, II, 42.

(7) *Cont. Fel.*, II, 6; *De fid. cont. Man.* (Evode) 5 et 38.

(8) Quelques échantillons en ont été donnés par Augustin, *Cont. Epist. Man.*, 12 *init.*, 13 *init.*, 14 *init.*, 15 *init.*, 16 *init.*, 19 *fin.*, 31 *circ. init.*; *De nat bon.*, 44, 46.

(9) *Conf.*, V, 10 (à propos de Fauste: suae sectae si qua volumina latine atque composite conscripta erant).

une assez grande vogue pour que Augustin ait cru devoir en faire une critique détaillée (1). La littérature manichéenne a donc été bien représentée en Afrique, et pendant des siècles elle y a trouvé des lecteurs. Ceux-ci étaient nombreux sous le règne de Genséric et de son fils Hunnéric (2) et jusqu'à la fin du VIe siècle sous le pontificat de Grégoire le Grand (3). Sans doute même en restait-il encore quelques uns pendant les premiers temps de la domination arabe, car sous le califat de Mansour (754-775) un Imam de la secte, Abou Hilâl ad-Deihourî, venait de ces régions (4).

Entre la côte de l'Afrique et celle de l'Espagne les communications ont de tout temps été fréquentes. Les livres de Mani ont pu aisément passer de l'une à l'autre. Priscillien, évêque d'Avila, les a certainement connus, avec divers ouvrages apocryphes de la même famille, et il semble avoir été profondément influencé par eux, bien qu'après le concile de Saragosse (380) il se soit défendu de professer leurs doctrines, comme Hydace d'Emerita et Ithace d'Ossonaba l'en avaient accusé (5). A la fin du IVe siècle, beaucoup de ses compatriotes réglaient leur foi sur ces mêmes écrits. D'après un auteur du temps, les Manichéens étaient nombreux « en Espagne et dans les cinq provinces » (6), c'est-à-dire dans la Tarraconaise, la Carthaginoise, la Lusitanie, la Gallécie et la Bétique (7). Quelques années plus tard Jérôme savait qu'au delà des Pyrénées et surtout en Lusitanie beaucoup de femmes lisaient le « *Trésor* de Manichée », avec des œuvres de Basilide et d'autres produits du Gnosticisme, dont Marc de Memphis s'était fait l'apôtre en ces pays lointains (8) En 445 l'évêque

(1) *Contra Faustum* en 33 livres (texte de Fauste et critique d'Augustin). P. L., XLII, 207-518.

(2) Victor de Vit., *Hist. persec. vandal.*, II, 1 dans P. L., LVIII, 201.

(3) Gregor., *Epist.*, II, 37.

(4) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 98.

(5) Babut, *Priscillien*, Paris, 1909, 8°, p. 143-146 et suivantes.

(6) Philastrius, *De Haer.*, 61 *fin.*

(7) Sext. Ruf., *Breviar.*, c. 7.

(8) *Adv. Vigilant.*, 6. Cf. *In Isaiam*, LXIV, 4. Justement Ithace reprochait à Priscillien de s'être mis à l'école du même Marc de Memphis et il regardait ce dernier comme « un magicien et un Manichéen » (Isidore de Séville, *De Viris ill.* 15).

Turibius, rentrant, après un long voyage, dans son diocèse d'Astorga, en Gallécie, se plaint d'y trouver de nombreux hérétiques qui professent de vieilles erreurs, tantôt inchangées, tantôt plus ou moins modifiées, et qui empruntent leurs doctrines à des *Actes des Apôtres* de provenance manichéenne, peut-être aussi à d'autres livres mystérieux dont le secret ne serait révélé qu'aux « Parfaits » (1). Il vise sans nul doute les disciples de Priscillien. Mais il pense certainement aussi à ceux de Mani. En fait d'après un chroniqueur contemporain, il a découvert dans sa ville épiscopale, au cours de la même année, plusieurs de ces derniers, qui s'y cachaient depuis quelque temps, et notamment un certain Pascentius, venu de Rome, qui s'est ensuite enfui dans la Lusitanie, sans doute dans l'espoir d'y trouver des coreligionnaires hospitaliers (2).

Le Priscillianisme est très vite passé du nord de l'Espagne dans le sud de la Gaule. Le Manichéisme, avec qui on le confondait souvent, a dû suivre le même chemin. Déjà Hilaire de Poitiers l'a peut-trouvé en Aquitaine, car dans un de ses écrits, rédigé avant son exil, en 355, il signale Mani avec Marcion comme un détracteur de la Loi (3). Vers la fin du IVe siècle, Augustin a entendu dire que les Gaulois pratiquaient à la lettre certaines théories de l'hésiarque exposées dans le livre du *Trésor* (4). Vers 430, Cassien dénonçait, après « l'opinion des Marcionites », « l'erreur de Manichée », plus grave, expliquait-il, que celle des Ebionites (5) et il mettait en garde ses moines de Marseille contre les « blasphèmes » de la nouvelle secte (6). Peu après Vincens de Lerins signalait le danger de ces mêmes doctrines (7) et, dans la seconde moitié du Ve siècle, le Marseillais Gennade (8) et Pomérius d'Arles (9) s'en

(1) *Epist. ad Hyd. et Cepon.*, 2, 4, *fin.*, 5. P. L., LIV, 693.

(2) *Chron.* d'Hydace dans *Monum. Germ. ant.*, *Chron. Min.*, éd. Mommsen, t. II, p. 24-25.

(3) *Ad Constantium*, II, 9.

(4) *De nat. bon.*, 47.

(5) *De Incarn.*, V, 6 et 10.

(6) *Coll.* VIII, 6 et 24.

(7) *Commonit.*, I, 14 (P. L., L, 657).

(8) *De eccl. dogm.*, 4, 52, 67.

(9) *De vit. cont.*, II, 242, (P. L., LIX, 470).

occupaient aussi. Encore en 526, un certain Prosper les abjurait dans un long formulaire. A cette occasion, il anathématisait les partisans de Mani et d'Adimante, qui croyaient que l'un et l'autre avaient reçu le Paraclet, et il réprouvait aussi « toutes leurs Ecritures étrangères au Canon de l'Eglise et exclues par la vraie foi » (1).

La nouvelle Bible a pénétré en Italie plus vite encore qu'en Espagne et en Gaule. D'après le *Liber Pontificalis*, les Manichéens existaient déjà à Rome au temps du pape Miltiade (2). Environ soixante ans plus tard, en 372, ils s'y trouvaient assez nombreux pour que Valentinien adressât à leur sujet un édit important au Préfet de Ville (3). Vers 382, un d'entre eux du nom de Constance, réunissait dans sa maison les Elus de la région, qu'il avait décidés à observer en commun la règle de Mani, et il leur faisait lire une *Epître* du Maître qui devait servir de programme au nouveau Monastère (4). Presque aussitôt après, Augustin, arrivant à Rome, y vivait au milieu des représentants de la secte, et il logeait chez l'un d'entre eux avec qui il discutait souvent sur la mythologie des « livres de Manichée » (5). A Milan, où leur recommandation le faisait bientôt nommer rhéteur par le Préfet Symmaque (6), il les trouvait encore assez nombreux pour inquiéter Ambroise qui les prenait souvent à partie (7). L'Ambrosiaster, vivant sans doute dans le même milieu, sait que les Manichéens ont « des œuvres aux titres prétentieux et au contenu frivole et extravagant » (8), dont des femmes accueillent et colportent étourdiment la doctrine (9). Un autre contemporain d'Augustin, Philastrius de Brescia, note également que leurs erreurs séduisent « beaucoup d'âmes » (10). Vers 405, un Auditeur de Rome,

(1) P. L., LXV, 23 *anath.* 10, 20 et 21. Cf. Mansi, VIII, 701-704.
(2) *Lib. Pont.*, éd. Duchesne, t. I, p. 169, not. 3.
(3) *Cod. Theod.*, XVI, 5, 3.
(4) *De mor. Man.*, 74. Cf. *Cont. Faust.*, V, 5.
(5) *Conf.*, V, 19.
(6) *Conf.*, V, 23, *init.*
(7) Voir par exemple *Epist.*, XXIII, 11 et XLII, 1213.
(8) *In Epist. ad Tim.* 2am, IV, 4.
(9) *In Epist. ad Tim.* 2am, III, 6.
(10) *Haer.*, 33.

nommé Secundin, écrit à l'évêque d'Hippone, pour essayer de le ramener à l'orthodoxie dualiste et il invoque le témoignage de Mani avec celui de Paul (1). En 443, saint Léon constate que la secte garde dans sa Ville de nombreux adhérents, qui y ont été amenés en partie par les « bouleversements survenus dans les autres régions » (2). Il fait rechercher leurs manuscrits et il en saisit des « masses considérables » (3). Assez longtemps plus tard, les papes Gélase (492-496), Symmaque (498-514) et Hormisdas (514-523) retrouvent devant eux les mêmes hérétiques avec les mêmes livres (4). Encore à la fin du VIe siècle, Grégoire le Grand en débusque certains dans ses possessions de Sicile (5) et dans un diocèse du fond de la Calabre (6), Selon sa remarque, ces hérétiques sont venus de l'Afrique. Beaucoup de ceux qu'a connus saint Léon étaient originaires de la même région, d'où ils avaient été chassés par les Vandales (7). Déjà au temps d'Augustin les Manichéens de Rome entretenaient des relations étroites avec ceux de Carthage (8). Sans doute leurs devanciers étaient-ils venus du rivage africain plutôt que du continent oriental.

Le Manichéisme parait avoir été moins répandu dans les contrées situées à l'est de l'Adriatique qu'à travers les autres parties du littoral méditerranéen. Cependant, là encore il a réussi de bonne heure à se faire connaître. Près de Salone, en Dalmatie, a été trouvée récemment une inscription grecque mutilée, qui a dû être rédigée soit à la fin du IIIe siècle, soit au commencement du IVe. et où il est fait mention d'une « Bassa, Vierge Lydienne Manichéenne », c'est-à-dire d'une Elue, originaire de Lydie, venue peut-être en mission sur la côte dalmate (9). Dans la première partie du VIe siècle, au cours d'un commen-

(1) *Epist. ad August.*, I *fin.* P. L., XLII, 573.

(2) *Serm.*, XVI, 5.

(3) Prosper, *Chronicon*, P. L., LI, 600 et *Monum. Germ. ant.*, *Chron. Min.*, éd. Mommsen, t. I, p. 479.

(4) *Lib. Pontif.*, éd. Duchesne, t. I, p. 255, 261, 270-271.

(5) *Epist.*, VI, 8.

(6) *Epist.*, II, 37.

(7) V. *supra*, p. 62, not. 7.

(8) *Conf.*, V, 3, 14.

(9) Fr. Cumont, *Recherches sur le Manichéisme*, p. 175-177, *L'inscription de Salone.*

taire du *Manuel* d'Epictète, un des derniers représentants de l'école d'Athènes, le philosophe Simplicius, résume en termes très précis les idées professées par les disciples de Mani et notamment par « un de leurs auteurs », puis il les critique longuement, sans doute parce qu'il sait que les œuvres dont il parle jouissent autour de lui d'une assez grande vogue (1).

Mais c'est surtout en Asie Mineure que les Ecritures manichéennes ont trouvé des lecteurs. Elles ont pu y pénétrer aisément par la Mésopotamie et la Syrie et elles y ont été d'autant mieux accueillies que la littérature gnostique y comptait depuis longtemps de nombreux partisans. Basile de Césarée (2) et Grégoire de Nysse (3) ont cru devoir consacrer à leur enseignement une étude spéciale, peut-être motivée par la propagande d'Eustathe de Sébaste (4). Peu après eux, Diodore de Tarse a écrit sur le même sujet jusqu'à 25 livres, où la discussion des textes tenait une très grande place (5). A la fin du IVe siècle, en dépit de toutes ces attaques, la nouvelle hérésie était connue non seulement en Lydie mais en Paphlagonie (6).

Plus de cent ans après nous voyons le Manichéisme recruter de nombreux adhérents parmi les hautes classes de la société byzantine (7). Tour à tour Anastase I (8) et Justinien (9) s'effraient de ses progrès. Sous le premier de ces empereurs, Héraclien de Chalcédoine consacre vingt livres à l'examen de l'*Evangile*, des *Géants* et du *Trésor* de Mani (10). Sous le règne suivant, Paul le Perse, dans une *Controverse avec le Manichéen Photin* (11), et Zacharie le Rhéteur, dans sept libelles (12),

(1) Simplicii, *Comment. in Epict. Enchir.*, éd. Schweighaeuser. Leipzig, 1800, in-8°, p. 264-306.

(2) Augustin lui attribue une réfutation du Manichéisme (*Cont. Julian.*, I, 16).

(3) P. G., XLVI, 542. Cf. *ibid.*, XLV, 29 et 208.

(4) V. *supra*, p. 60.

(5) Photius, *Biblioth.*, *Cod.* 85.

(6) Augustin, *De nat. boni*, 47.

(7) V. Nau, *Analyse de parties inédites de la chronique de Jean de Tellmaré*. Paris, 1898, in-8°, p. 59.

(8) Cod. *Justin.*, I, 5, 11.

(9) *Cod. Justin.*, I, 5, 12. Cf. Malalas, *Chronogr.*, p. 423 et Jean de Tellmaré, chez Nau, *op. cit.*, p. 59.

(10) Photius, *Biblioth.*, *Cod.*, 85.

(11) P. G., LXXXVIII, 528-552.

(12) V. *infra*, p. 67, not. 2.

discutent longuement les théories exposées au cours de ces ouvrages. L'un et l'autre croient devoir soumettre à une critique minutieuse un manifeste consacré à la démonstration de la doctrine des deux Principes (1) que des Manichéens ont jeté furtivement dans la boutique d'un libraire (2). Ce dernier incident montre que les écrits continuent de jouer un grand rôle dans la propagande hérétique.

Dans le traité *Des Sectes*, composé dans la moitié du VIe siècle, Léonce de Byzance constate que les partisans de Mani rejettent certains écrits de l'Ancien Testament et qu'en revanche ils en admettent d'autres qui n'appartiennent pas au canon orthodoxe, par exemple l'*Evangile* de Thomas et celui de Philippe (3), D'après un livre *De la réception des hérétiques*, rédigé un peu plus tard par Timothée de Constantinople, « les Manichéens haïs de Dieu introduisent des livres démoniaques, qui sont 1) *l'Evangile vivant*, 2) le *Trésor de vie* 3) le recueil des *Lettres* 4) celui des *Mystères*, 5) *l'Heptalogue* d'Agapius, 6) le livre des *Prières*, 7) celui des Principes *(Kephalaia)*, 8) celui des *Géants*, 9) *l'Evangile* de Thomas, 10) *l'Evangile* de Philippe, 11) les *Actes* de l'Apôtre André, 12) la 15eme lettre aux Laodiciens, 13) les prétendues *Enfances* du Seigneur, qu'ils ont composées pour avoir l'air d'affirmer son Incarnation, ce qui n'est point vrai » (4). A la même époque et au même milieu se rattache sans doute une formule grecque d'abjuration où un Manichéen converti dit anathème « à Manès ou à Manichée, à ses idées et à tout ce qu'il a enseigné et écrit, à tout ce qu'il rappelle et a mis en avant, savoir à *l'Evangile* qu'il appelle *vivant* et qui donne la mort, à son *Trésor de vie* qui est un Trésor mortel, au livre des *Epitres*, à celui des *Mystères* qui a été composé dans le but de détruire la Loi et les Prophètes, au traité des *Géants*, à *l'Heptalogue* d'Agapius et à Agapius lui-même, à tout livre de ces gens là et à toutes leurs prétendues *Prières*, qui ne sont que des superstitions,... à Zarades, à Bouddas et à Scythien, ancêtres

(1) P. G., LXXXV, 1143-1144 et Pitra, *Anal. sacr. et class.* Paris, 1888, pars 1a, p. 67-70.

(2) Introduction à l'œuvre de Zacharie, rédigée par un contemporain et publiée par Mercati, *Per la vita e gli scritti di Paolo il Persiano*, p. 8.

(3) P. G., LXXXVI, 1213.

(4) P. G., LXXXVI, 21.

des Manichéens,... à Sisinnius, successeur de Manès, à Addas et Adimante, que ce dernier envoya en diverses contrées du monde,... à Hierax, Héraclide et Aphtonius, exégètes et commentateurs de cet homme profane et impie, à Thomas, Zarouas et Gabriabius,... à Marcion, Valentin, Basilide et quiconque ose blasphémer l'Ancien et le Nouveau Testament, à quiconque rejette Moïse, les Prophètes et leurs écrits (1) ».

Toute cette littérature a joué un rôle assez important dans les controverses théologiques qui ont longtemps agité le monde byzantin. Orthodoxes et hérétiques se reprochaient tour à tour d'en subir l'influence. Déjà vers 425, dans une critique d'un livre d'Augustin, Julien d'Eclane dit avoir reçu de Constantinople une *Epître de Manichée à la Vierge Ménoch* qui expose une théorie de la concupiscence étroitement apparentée à celle de l'évêque d'Hippone (2). Un siècle plus tard, dans un traité *Des deux Natures* adressé à Timothée le scolastique, Eustathe le moine cite un passage d'une « *Lettre à Addas* » et d'une autre « *à Seythien* », où le même hérésiarque professe déjà la thèse monophysite (3). Vers la fin du VIe siècle, dans une œuvre analogue, Euloge d'Alexandrie allègue encore ces deux textes en attribuant le premier, sans doute par erreur, au Gnostique Valentin (4). Un recueil anonyme de témoignages ecclésiastiques intitulé *Doctrine des Pères sur l'Incarnation du Verbe*, qui a dû être rédigé entre 662 et 679 invoque à son tour un passage d'une *Epitre de Manes le maudit à Kondaros le Sarrasin* et deux autres d'une *Epitre de Manes le Persan à* Zebenas (5). Environ 150 ans après, dans ses traités *Contre Eusèbe* (6), *Contre Epiphanide* (7), *Contre le grand Concile Iconoclaste* (8), Nicéphore de Constantinople exploite aussi ces

(1) J. Goar, *Euchologion*. Paris, 1647, in-fol., p. 885-886 et P. G., C, 1321-1325.

(2) *Cont. Julian. op. imperf.*, III, 166, 172 et suiv.

(3) A. Maï, *Script. vet. nov. coll.*, t. VII, p. 277.

(4) Photius, *Bibl.*, *Cod.*, 230.

(5) A. Maï, *Script. vet. nov. coll.*, t. VII, p. 17 et 69-70 : Fr. Diekamp, *Doctrina Patrum de Incarnatione Verbi*. Münster, 1907, 8°, p. 58, 175, 306.

(6) Pitra, *Spicileg. Solesm.*, t. I, p. 405-406 et 433-434.

(7) Pitra, *Spicileg. Solesm.*, t. IV, p. 360 et 378.

(8) Manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale, Fonds Coislin, 93, fol. 215.

derniers documents et celui de la *Lettre à Addas*. Sans doute en utilisait-il un certain nombre d'autres dans un traité depuis longtemps perdu, *Contre les Juifs, les Cataphryges et les Manichéens*, qu'il a dû composer vers 845 (1).

Un demi siècle plus tard, les écrits de Mani et ceux de ses disciples étaient encore assez lus pour que les théologiens de Byzance y vissent un danger pour leur foi. Entre 867 et 871 un compilateur anonyme faisait un recueil des principales réfutations qui en avaient été données par les apologistes antérieurs et il le dédiait en vers pompeux à l'empereur Basile, qui menait alors une guerre acharnée contre les partisans de la foi dualiste (2). Vers le même temps a dû paraître une *Histoire des Manichéens* qui accorde une grande attention aux livres de la secte et dont nous possédons quatre éditions légèrement différentes attribuées à Photius (3), à Pierre de Sicile (4), à Georges le Moine (5) et à Pierre Hégoumène (6). Les deux premiers auteurs l'ont fait suivre d'une longue critique des doctrines exposées dans les nouvelles Ecritures (7). Enfin une nouvelle formule d'abjuration, qui semble calquée sur l'œuvre de Photius et qui peut venir du célèbre Patriarche, passe en revue les principaux textes sacrés dont font usage les hérétiques. Elle anathématise « tous les enseignements et écrits de Manès, son livre des *Epîtres* et tous les autres livres des Manichéens, leur *Evangile* mortel, qu'ils appellent *vivant*, leur *Trésor* de mort, qu'ils intitulent le *Trésor de vie*, leur livre dit des *Mystères*, où ils s'efforcent de détruire la Loi et les Prophètes, celui des *Choses cachées* (Apokrupha), celui des *Mémoires*, les écrits d'Addas et Adimante contre Moïse et les autres Prophètes, *l'Heptalogue* d'Agapius et le livre d'Aristocrite intitulé *Théosophie*... ». Après avoir formulé un nouvel anathème contre « le père de Manès, Patekios... et sa mère Karossa », elle réprouve aussi

(1) *Nicephori vita*, 26. P. G., C, 69 et note 2.

(2) A. Brinkmann, *Alexandri Lycopol. cont. Manich. opin. disput.* Leipzig, 1895, p. XVI-XXV.

(3) P. G., CII, 16-84.

(4) P. G., CIV, 1240-1304.

(5) P. G., CX, 553-557 et 884-892.

(6) Publié par Gieseler en appendice à l'*Histoire des Manichéens* de Pierre de Sicile, Göttingen, 1846, 4°.

(7) P. G., CII, 85-264 et CIV, 1305-1349.

« Hiérakas, Héraclide et Aphtonius, commentateurs et exégètes de ses œuvres, Sisinnius, le régent de sa folie et Thomas, l'auteur de *l'Evangile* du même nom » ainsi que « tous ses autres disciples... Boudas, Hermas, Zarouas (Zakouas?), Gabriabius,... Hilaire, Olympius,... Zalmaius, Iannée, Paapis, Baraias », sous les noms desquels d'autres œuvres ont sans doute circulé (1).

Ces derniers documents de l'orthodoxie byzantine visent directement une secte particulière, celle des Pauliciens, qui est née et qui s'est développée surtout en Arménie. Les livres saints du Manichéisme ont dû pénétrer de bonne heure dans la même région, où Bardesane leur avait déjà frayé la voie (2). Peut-être y ont-ils été lus du vivant de Mani ou de ses premiers disciples, car une des *Epîtres* dualistes énumérées par An Nadim était adressée « aux Arméniens » (3). En tout cas, ils y étaient connus dès le ve siècle. Un auteur de ce temps, Esnig de Golp, évêque de Pakrévant, parle, dans son traité *Des Sectes*, de la doctrine des « deux Racines », exposée par les « Zandiques » disciples de l'hérésiarque persan, et il la rapproche de celle des « Mages », qui font venir de Zervan les deux Principes contraires Ormuzd et Ahriman (4). Vers 590, des missionnaires travaillèrent activement à la propagation des mêmes Ecritures: « A cette époque vinrent en Arménie, dit l'historien Samuel d'Ani, des Syriens à la parole de miel, qui voulaient y semer les doctrines de Nestorius. Ils furent anathématisés et chassés, Mais certaines gens les accueillirent et traduisirent leurs livres mensongers, savoir le *Kaurdosag*, le *Kurnakosag*, la *Vision de Paul*, la *Pénitence d'Adam*, la *Diathéké*, l'*Enfance du Seigneur*, le *Sébios*, la *Grappe de bénédiction*, le *Livre ouvert*, l'*Explication de l'Evangile de Mani* (5) ». C'est à la fin du VIIe siècle que parut l'hérésie paulicienne. Fondée par Paul fils de Callinice et par son frère Jean, tour à tour représentée par Constantin et Siméon, par un autre Paul, ses deux fils Gégnésius et Théodore et son petit-fils Zacharie, par un certain Joseph

(1) P. G., I, 1465-1468.

(2) V. *supra*, p. 15, not. 4.

(3) Flügel, *Mani*, p. 103.

(4) V. Langlois, *Collect. des histor. anc. et mod. de l'Arm.* Paris, 1869, in-4°, t. II, p. 376.

(5) *Journ. Asiat.*, 1853, t. II, p. 430 et P. G., XIX, 685-686.

et son disciple Baanes, enfin par Sergius et Théodote, elle recruta de très nombreux adeptes, qui eurent beaucoup de peine à s'accorder entre eux, mais qui s'entendirent toujours à merveille contre les Catholiques (1). Or ces gens là avaient aussi leurs livres sacrés. Ennemis déclarés de l'ancien Testament, ils admettaient, moyennant certaines retouches, les quatre *Evangiles* et les *Epîtres* de Paul dont ils faisaient le plus grand cas (2). Ils lisaient aussi des textes plus récents, par exemple plusieurs lettres de Sergius citées par Photius (3). Et ces derniers écrits reproduisaient la substance du dogme de Mani ,tout en s'appliquant à lui donner une forme orthodoxe, pour mieux le faire accepter dans les milieux chrétiens (4).

Dans le courant du IXe siècle, beaucoup de Pauliciens passèrent de l'Arménie chrétienne, où ils étaient pourchassés par le pouvoir civil, dans la province musulmane de Mélitine, dont l'émir leur fit bon accueil (5). Déjà plusieurs siècles auparavant, un grand nombre de leurs devanciers, fuyant la persécution de Justinien, s'étaient réfugiés dans les Etats du roi de Perse Chosroès (6). C'est que par delà les limites de la Chrétienté la religion de Mani restait toujours extrêmement vivace. Ses livres saints devaient y circuler jusqu'à une époque très tardive depuis les rives du Tigre et de l'Euphrate jusqu'à celles de l'Indus et du Fleuve Jaune.

II

Nulle part, sans doute, la littérature manichéenne n'a été plus lue que dans le pays de l'Irak, où elle a pris naissance, et dans les contrées voisines, où elle s'est d'abord répandue. De bonne heure, elle y a inspiré plusieurs sectes dans lesquelles la foi dualiste survivait sous des formes nouvelles.

D'après un auteur chrétien du VIIIe siècle (7), sous le règne du roi sassanide Firouz (458-484), un certain Battaï, élevé dans

(1) Photius, *Cont. Man.*, I, 2-4, 16-27.
(2) Photius, *op. cit.*, I, 3, 16.
(3) Photius, *op. cit.*, I, 22.
(4) Photius, *op. cit.*, I, 4-10.
(5) Photius, *op. cit.*, I, 24.
(6) Chabot, *Synodicon Orientale*, Paris, 1904, 4°, p. 585.
(7) Théodore bar-Khôni chez H. Pognon, *Inscr. mand.*, p. 221-224.

le groupe gnostique des Kantéens (1), par son maître Papa, de la famille des Klilayès, natif de Gaoukaï (2) », passa chez les disciples de Manès, où il « recueillit et mit en ordre quelques-uns de leurs discours et quelques bribes de leurs mystères magiques ». Puis il enseigna une nouvelle religion, dans laquelle il expliquait, à son tour, comment les Puissances des Ténèbres, soulevées contre le Royaume lumineux et contre son représentant, « le Seigneur Dieu », avaient formé le monde, ainsi que le premier homme, et comment le « Fils de la Lumière » s'était appliqué à dégager les âmes emprisonnées par eux au sein de la matière (3). De même, un « mendiant » de l'Adiabène, nommé Ado, s'étant établi dans la Mésène, près du fleuve Karoun, y prêcha une doctrine empruntée aux Manichéens comme aux Kantéens et aux Marcionites et conservée dans la même contrée par les Mandéens et dans l'Irak par des « Nazaréens partisans de Dostaï » (4). Si ces renseignements ont quelque valeur, les initiateurs de cette double réforme avaient certainement lu les livres de Mani. Et ils ont dû en composer eux-mêmes plusieurs autres, car le résumé qui nous est donné de leur enseignement paraît emprunté à des textes officiels

Sous le règne de Kobad (488-531) et de Khosrau Anôchè-Rèwân ou Chosroes I (531-570), un autre novateur, nommé Mazdak, exposa à la cour et au peuple de Perse, dans ses prédications et dans un nouvel ouvrage dont le titre ne nous est point connu (5), un dualisme étroitement apparenté à celui du *Trésor* ou du traité des *Principes* (6). Lui aussi dut faire un grand usage de la littérature manichéenne. Or il laissa

(1) Ces kantéens prétendaient tenir leurs doctrines d'Abel (Pognon, *op. cit.*, p. 220). Sans doute se rattachaient-ils aux Séthites qui vouaient un culte spécial à ce même Patriarche.

(2) Ce nom désignait anciennement la région comprise entre le Tigre et la frontière persane, au sud de Khanikin et à l'est de Ctésiphon (V. Pognon, *op. cit.*, p. 9, not. 2).

(3) Pognon, *op. cit.*, p. 221-224.

(4) Pognon, *op. cit.*, p. 224-227.

(5) Le « livre de Mazdak » est mentionné par An Nadim, dans le *Fihrist*, à propos de 'Abdallah ibn al-Moqaffa'. Voir Sacy, *Notices et extraits*, t. X, (1818), p. 266.

(6) V. Sharastâni, *Religionsparteien und Philosophenschulen*, trad. Haarbrücker, Halle, 1850, t. I, p. 291.

après sa mort de très nombreux disciples qui portèrent son nom et ne purent manquer de suivre son exemple (1).

Après la conquête musulmane, sous le califat de Walid fils d'Abdalmalik (705-715), ou celui de son père Hischam (724-743) (2), un Elu, nommé Zadhourmouz, fonda à Madaïn, en compagnie d'un secrétaire de l'ancien émir de l'Irak Haddschâsch ben Yousouf, une nouvelle secte qui se piquait d'observer la règle de Mani plus strictement que l'Eglise officielle (3). Le groupe lui survécut et fut successivement dirigé après lui par Miklas, par Bouzourmihr, par Iazdanbacht, par Abou-'Alî Saïd, par le secrétaire de ce dernier Nasr ben Hourmouz, de Samarkand et par Abou'l-Hasan de Damas (4). Dans ce milieu très traditionnaliste, la littérature manichéenne était sans doute lue plus encore qu'ailleurs. A leur tour les nouveaux dissidents dûrent beaucoup écrire, car plusieurs des œuvres dualistes énumérées par An Nadim semblent consacrées à leur réfutation (5). D'après un historien arabe, « Iazdanbacht affirme dans son livre que le premier des Prophètes a été Adam, puis Seth, ensuite Noë; il ajoute que Bouddha a été envoyé dans l'Inde, Zaradouscht en Perse, Jésus en Occident et qu'enfin est venu Mani, le Paraclet, comme le sceau des Prophètes et le guide des Justes (6) ». Ce texte ne montre pas seulement que l'Imam schismatique a exposé par écrit les doctrines de sa secte, mais encore qu'il suivait de près le *Shâpourakân*, où la même idée était exposée en termes analogues ; peut-être aussi qu'il a connu lui-même des *Oracles* d'Adam, de Seth, de Noë, de Bouddha et de Zoroastre, avec les *Evangiles* chrétiens.

Malgré les vides faits dans ses rangs, le Manichéisme officiel restait toujours très florissant. Les Imams orthodoxes de Babylone jouissaient d'une telle autorité qu'entre 724 et 738 l'un d'entre eux, nommé Mihr, reçut les distinctions les plus flatteuses de l'émir de l'Irak Châlid ben Abdallah al-Kasrî. C'est

(1) *Ibidem*, p. 293.

(2) Flügel, *Mani*, p. 97-98 et p. 319-322.

(3) Flügel, *Mani*, p. 99 et 328.

(4) Flügel, *Mani*, p. 98-99 et 327-329.

(5) V. *supra*, p. 30, n° 2 et p. 31, n° 5 et 6.

(6) Ibn al-Mourtadâ, chez Kessler, *Mani*, p. 354-355.

même spécialement pour ce motif que les « Miklasites » se séparèrent (1). Les « Mihrites » eurent ensuite d'autres chefs éminents, par exemple Abou Hilâl ad-Deihourî, qui sous le califat de Mansour (754-775), s'appliqua à réparer le schisme de Miklas, et Abou-Sa'ïd Rahâ, qui combattit un peu plus tard celui de Bouzourmihr (2). Or plusieurs de ces papes manichéens prirent la plume contre les dissidents et leurs œuvres entrèrent dans le canon officiel de l'Eglise. La liste des Ecritures dualistes donnée par An-Nadim mentionne un certain nombre d'encycliques d'Imams, qui doivent dater de cette époque, notamment une « *Lettre aux Auditeurs sur l'Explication des songes de Iazdanbacht* », dont le titre indique approximativement la date (3). Chez les Orthodoxes aussi bien que chez les Schismatiques, les textes sacrés jouaient donc un grand rôle.

A la base de cette littérature se trouvaient d'anciens travaux gnostiques. Un évêque melchite de Harran, Théodore abou Karra, ou évêque de Carrhes, qui écrivait dans la seconde moitié du VIIIe siècle, fait dire aux « Zandiques » : « Le véritable Evangile est celui que nous possédons, celui que les douze Apôtres ont rédigé..... et personne n'en comprend le sens en dehors de Mani, notre Maître (4) ». Or une œuvre du même genre avait déjà cours parmi les disciples d'Elchasaï, chez qui l'hérésiarque s'était d'abord formé (5). Dans ses *Dialogues*, Jean Damacène donne aussi à entendre que les Manichéens de Damas et des régions voisines font usage de la Bible chrétienne (6).

Cependant, au sein de l'Islamisme comme à travers la Chrétienté, c'étaient surtout les écrits de Mani qui réglaient la foi de ses fidèles. On continuait, dans certains milieux, de les lire en leur texte original. Un certain Théodore, qui rédigeait en 791 un « *Livre de scholies* », a dû les connaître en syriaque, car il écrit en cette même langue et il en donne

(1) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 99.

(2) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 98-99.

(3) Flügel, *Mani*, p. 104 (n° 59).

(4) *Traktat über den Schöpfer und die wahre Religion* trad. Georg. Graf, Münster, 1913, 8°, p. 27.

(5) V. *supra*, p. 5, not. 8.

(6) *Dial. cont. Man.*, 70 init. P. G., XCIV, 1568.

d'assez nombreux extraits au cours de son ouvrage (1). Or il appartenait au « pays de Kashkar » (2), c'est-à-dire à un district de l'empire islamique situé sur les bords du Tigre, autour de la ville de W'âsit, sur l'emplacement de laquelle s'élevait jadis la cité persane de Kashkar (3). Ce Théodore était chrétien. Il s'identifie sans doute avec un personnage du même nom, surnommé bar Khôni, dont d'autres textes font un évêque de Mésopotamie (4).

Les Musulmans parlaient plutôt l'arabe. Les livres de Mani devaient donc être traduits dans cette langue pour pouvoir librement se répandre chez eux. Sous le califat des Ommyades, une telle traduction n'était guère possible. Les livres étrangers à l'Islam étaient alors rigoureusement prohibés. Mais, sous la domination moins strictement nationaliste des Abbassides, un certain nombre parvinrent à s'imposer. Leur pénétration s'opéra surtout au temps de Mehdi (775-785) : « Sous son règne, dit Mas'oudî en parlant de ce souverain, les hérésies religieuses parurent et s'affirmèrent après la publicalion des ouvrages de Mani, de Bardesane et de Marcion, traduits du parsi et du pehlvi en arabe par Abdallah Ibn al Moqaffa, et par d'autres savants. A la même époque parurent les livres de Ibn Abi'l-Ardjà, de Hammad Adjied, de Yahya ben Ziad et de Monti ben Yiâs, continuateurs des sectes manichéennes, deïsanites et marcionites. L'athéisme fit son apparition et se propagea rapidement (5) ».

An Nadim connaît aussi une abondante floraison d'ouvrages dualistes qui ont paru vers la même période. Parlant du temps des Abbassides, il écrit en effet : « Parmi les chefs Manichéens, adonnés à la Scolastique, qui se convertirent extérieurement à l'Islam, mais adhérèrent intérieurement à l'incroyance,

(1) Ces extraits se lisent dans une « énumération des sectes » insérée dans cet ouvrage et traduite pat Pognon, *Inscr. mand.*, Paris, 1898, p. 104 et suiv., Ils ont été spécialement étudiés par Franz Cumont, *Recherches sur le Manichéisme*, I *La Cosmogonie manichéenne d'après Théodore bar Khôni*, Bruxelles, 1908, 8°.

(2) Pognon, *op. cit.*, p. 106.

(3) Flügel, *Mani*, p. 20-25.

(4) V. Lewin, *Die Scholien des Theodor bar-Khôni zur Patriarchen-Geschichte*, Heidelberg, 1895, p. XV-XVII. Cf. Duval, *Litt. syr.* 3e édition, p. 369, et Fr. Cumont, *Rech. sur le Man.*, p. 1, n. 2.

(5) *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier du Meynard, t. VIII, p. 293.

les principaux sont : Ibn Tâlout, Abou-Schâkir, Ibn Achî Abî Schâkir, Ibn al A'dâ al Harizî, Nou'mân Ibn Abi'l-Ardjâ, Calih Ibn Abou'l-Qaddous. Tous ces gens là écrivirent des livres pour la défense des deux Principes. Parmi les poètes on nomme les suivants : Baschschâr ben Bourd, Ishak ben Chalaf, Ibn Sinâna, Salim al-Châsir, Ali ben al-Chalîl, Ali ben Tâbit, qui connurent aussi 'Abou Isâ al-Warrâk, Abou'l-Abbâs an Nâschi, al-Dschoubhânî, Mohammed ben Ahmad (1) ». Le nombre de ces auteurs Manichéens dont certains s'acquirent un assez grand renom montre assez quelle influence exercèrent les versions arabes des ouvrages du Maître.

Le traducteur Abdallah Ibn al-Moqaffa était né dans la ville d'Houz, capitale de la province de Fars. Il possédait à fond le persan et l'arabe et il traduisit de la première langue dans la seconde divers autres ouvrages, notamment le « livre de Mazdak », celui de *Kalila et Dimna*, celui de *La Couronne*, qui racontait la vie de Chosroès, le *Khodai-nameh*, recueil de biographies des rois de Perse, deux traités de belles-lettres et un autre ouvrage intitulé *La perle non pareille*. Ces versions étaient renommées pour leur élégance (2). Mais elles glosaient assez librement les textes. Celle du livre de *Kalila et Dimna* contenait même tout un chapitre additionnel, destiné à répandre la foi manichéenne (3). D'après le témoignage d'historiens arabes, Ibn al Moqaffa avait abjuré sa première foi et professé l'islamisme entre les mains d'Isâ ben 'Ali, oncle paternel des deux premiers califes abbassides, dont il était le secrétaire. Mais il était aussi attaché de cœur à la « doctrine des Zandiques » et accusé comme eux d'athéisme. Mehdi disait de lui : « Je n'ai point trouvé de livre athée dont l'origine en remonte à Ibn al-Moqaffa » (4). Une légende rapportée par Tabari nous le montre préoccupé d'opposer au *Coran* des Ecritures nouvelles et plus parfaites : « On rapporte, dit le célèbre historien, que les chefs de la secte des Zandiques s'étant réunis dirent

(1) Flügel, *Mani*, p. 107.

(2) An Nadim, cité par Silvestre de Sacy dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. X (1818), p. 266. Voir les autres auteurs cités sur le même sujet dans la suite du texte.

(3) Birouni, *India*, trad. Sachau, I, 159.

(4) Ibn Khilcan et Nikki ben Masoud, cités par Silvestre de Sacy, *Notices et extraits*... IX, 155, 160.

entre eux : « De toutes les institutions musulmanes établies par Mahomet il n'y en a point de plus solide ni de plus importante que le *Coran*. Les Musulmans vantent le beau langage, la parfaite disposition et les nombreuses sentences de ce livre et prétendent que ni avant ni après la révélation aucun orateur, poète, traditionniste, aucun des célèbres auteurs arabes n'a pu produire une sourate aussi belle que celles du *Coran*... Il faudrait faire un livre pareil et montrer au monde que nous avons été aussi habiles en beau langage que Mahomet. » En conséquence quatre personnages, à savoir Abdallah fils de Moqaffa, Calih, fils d'Abou'l-Qaddous, Abdallah fils d'Obeïdallah et Abdallah fils de Dâoud fils d'Alî fils d'Abbâs, se concertèrent pour composer un livre comme le Coran. Tous les quatre savaient parfaitement manier la langue arabe. Mais le plus distingué d'entre eux était le fils de Moqaffa qui, de l'aveu unanime des auteurs de son temps surpassait tous les autres par l'élégance de sa prose. Aussi fut-il choisi par les trois autres pour s'occuper de la rédaction et du style du livre qu'ils voulaient composer ». D'après la suite du texte de Tabari, toutes sortes de facilités lui furent données pour mener son entreprise à bonne fin. Il s'enferma chez lui et se mit résolument à l'œuvre. Or, au bout de six mois il n'avait pas réussi à mettre sur pied une seule sourate qui pût être comparée à la moins parfaite de celles du *Coran* (1). Quoique légendaire, ce récit doit renfermer une certaine part de vérité. Il a sans doute été inspiré par le travail de traducteur auquel Abdallah s'était livré sur les livres saints du Dualisme qu'il voulait opposer à l'Islamisme.

Dans leur version arabe, les écrits de Mani ont été très lus. Plusieurs écrivains musulmans en parlent avec connaissance de cause. Dès la première moitié du IXe siècle, le savant Motazélite Al Gahiz montre qu'il les a parcourus et il atteste que les Zandiques en font des copies nombreuses et soignées (2). Environ cent ans plus tard l'historien Mas'oudî, de Bagdad, en mentionne plusieurs, savoir le traité des *Géants*, le *Shâpourakân*, le *Trésor* et le *Livre des livres* (*safr el safar*), sans doute

(1) Tabari, *Chronique*, trad. Zotenberg, Paris, 1867-1874, 8°, t. IV, p. 450-453.

(2) Kessler, *Mani*, p. 365-369.

identique avec celui des *Mystères*. Il signale même deux chapîtres des deux derniers ouvrages (1). Vers la même époque, son compatriote An Nadim donne les « noms des livres composés par Mani ». Il en compte sept, « un en persan et six en syriaque » qui sont 1) les *Mystères*, 2) les *Géants*, 3) les *Préceptes pour les Auditeurs* avec un chapitre de *Préceptes pour les Elus*, 4) le *Shâpourakân*, 5) le livre de *La Vivification*, 6) le *Farakmâtijâ* (Pragmateia ?)...» Chemin faisant il reproduit la table de matières du premier et du quatrième. Il annonce aussi celle de tous les autres, mais sans la donner réellement, au moins dans les exemplaires de son œuvre qui nous sont parvenus. Il signale ensuite 52 « titres des *Epitres* composées par Mani et par les Imams qui lui ont succédé » et il y ajoute ceux de 24 « autres *Epitres* encore mentionnées » (2). Sans doute a-t-il trouvé tous ces écrits, sauf peut-être les derniers, connus par de simples « mentions », dans la riche bibliothèque de Bagdad, fondée par El-Mamoun.

Un autre écrivain du xe siècle, Mahboud (Agapius), évêque de Menbidj, semble avoir lu les œuvres de Mani, car il en résume la doctrine avec une précision remarquable et il en cite même quelques phrases (3). On peut en dire autant de Michel le Syrien, qui, de 1166 à 1199, gouverna l'Eglise jacobite d'Antioche (4), et d'Abou'l-Faradj Bar-Hebraeus, qui administra cent ans plus tard celle de Mossoul (5). Sous la domination des Seldjoucides, comme sous celle des Abbassides, la littérature manichéenne fleurissait donc au centre même de l'empire islamique.

Sa fortune fut aussi durable et plus brillante encore au-delà de la Mésopotamie, depuis les rives du Tigre jusqu'à celles de l'Oxus ou Balch et de l'Indus. Déjà à la mort de Mani, beaucoup d'adeptes du novateur, pourchassés par Bahram, s'étaient

(1) Mas'oudî, *Le Livre de l'avertissement et de la révision*, trad. B. Carra de Vaux, Paris, 1897, 8°, p. 188.

(2) Flügel, *Mani*, p. 102-105 et Kessler, *Mani*, p. 179-239.

(3) *Patrol. orient.*, t. V (1909), p. 534-535.

(4) J. B. Chabot, *Chronique* de Michel le Syrien, Paris, 1900, 4°, p. 199-201.

(5) Greg. Bar-Hebraei, *Chronicon ecclesiasticum*, éd. et trad. J. B. Abbeloos et Th. Jos. Lamy, Louvain, 1872, 8°, t. I, p. 59-62; *Historia compendiosa dynastiarum*, éd. et trad. Pococke, Oxford, 1663, 4°, p. 82-83.

réfugiés vers la frontière orientale du royaume persan (1). Ils s'étaient établis en grand nombre dans les contrées relativement paisibles du Khorassan et ils y avaient formé un groupe très actif. Ces émigrés, qui avaient tout quitté pour conserver leur foi, tenaient à la garder en sa forme et sa vigueur premières. Bientôt ils reprochèrent à leurs coreligionnaires qui étaient restés sous la domination hostile des Sassanides et qui avaient dû recourir à certains compromis de ne plus pratiquer la vraie doctrine du Maître. Ils refusèrent de reconnaître l'Imam de Babylone et ils constituèrent une secte nouvelle, celle des « Dênâvârs », qui eut son propre chef (2). C'est d'une ville du Khorassan, de Nischâbour, que vint Mazdak (3), dont la doctrine n'était guère qu'une interprétation particulièrement étroite et rigoureuse de quelques théories esquissées par Mani (4). C'est de là aussi que semble être parti le mouvement de renaissance dualiste qui se produisit dans le monde islamique au temps des premiers Abbassides (5). Les Manichéens établis sur les bords de l'Oxus reprenaient volontiers le chemin de la mère-patrie. A mesure que le pouvoir des Sassanides s'était affaibli, beaucoup avaient regagné les régions de l'Irak. Ils y étaient revenus en nombre croissant au temps des Ommyades, surtout sous le gouvernement de l'émir Al-Kasrî, qui leur avait fait le meilleur accueil, en leur demandant seulement de reconnaître l'Imam de Babylone (6). A l'avènement des Abbassides, qui n'avaient détrôné leurs devanciers que grâce à l'appui des Persans orientaux, certains d'entre eux furent appelés à jouer un grand rôle. Ainsi, les fils de Barmak, ou Barmékides, originaires de Balkh, qui passaient pour professer la religion des Zandiques, restèrent longtemps les hommes de confiance des nouveaux califes (7). Sans doute favorisèrent-ils de tout leur pouvoir la diffusion des livres de Mani.

(1) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 105.

(2) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 97-98 et 105.

(3) Tabari, *Chronique*, trad. Zotenberg, t. II, p. 148.

(4) Sharastâni, *Religionsparteien und Philosophenschulen*, trad. Haarbrücker, t. I, p. 293.

(5) Mas'oudî, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier de Meynard, t. VIII, p. 293. Cf. *supra*, p. 75.

(6) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 105.

(7) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 107.

C'est du pehlvi et par un Persan que ces écrits furent traduits en arabe. Ils étaient donc très répandus à travers les contrées de l'Iran. Aussi voyons-nous leur doctrine vivement critiquée dans un traité mazdéen de la deuxième moitié du IXe siècle, le *Shikand goumanig Vidshar*, dont l'auteur, un certain Martan-faroukh, répond aux doutes qui lui ont été soumis par un habitant d'Ispahan, en prenant successivement à partie les fausses religions (1). Ces mêmes livres étaient particulièrement lus dans la région du Khorassan. Dans une histoire universelle écrite vers 872, le chiite Yaqoûbi, élevé en ce dernier pays, les signale en termes très précis. Il raconte que Mani a rédigé, outre de nombreuses *Epîtres*, le *Trésor de la vivification*, le *Schâpourakân*, le *Livre de la direction et de la conduite* avec « les 12 (22) *Evangiles* », le livre des *Mystères* et celui des *Géants* et il résume en quelques mots chacun de ces ouvrages (2).

Sous le califat de Mouktadir (908-932), les Manichéens, pourchassés de l'Irak, affluèrent plus que jamais sur les frontières orientales de l'empire islamique. Ils s'établirent surtout à Samarkand, dans la région du Sogd et à Noukat, au pays d'Ilak (3). Le siège de l'Imam orthodoxe, trop menacé à Babylone, fut même transporté dans la première de ces villes (4). Un peu plus tard 500 habitants y furent arrêtés sous l'inculpation de Manichéisme (5). Vers l'an 1.000 la masse de la population y professait encore les dogmes dualistes (6). Les écrits de Mani devaient donc y être gardés avec un soin jaloux. Vers la même date, l'historien Birouni les trouvait à Khwarizim ou Khiva, sa ville natale. Dans une lettre adressée à un de ses amis, il raconte comment, en cherchant l'un d'entre eux, le « livre des livres », dont le médecin Rhazi faisait un vif éloge, il a mis la main sur une collection contenant outre cet écrit, le *Farakmâtijâ (Pragmateia ?)*, le livre des *Géants*, le *Trésor de*

(1) L'ouvrage a été édité et traduit par E. W. West dans le t. XXV des *sacred Books of the East*, Oxford, 1885, 8°. Il en sera parlé avec plus de détails dans le dernier chapitre.

(2) Kessler, *Mani*, p. 328-329.

(3) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 105-106. Cf. *ibid.*, p. 399-400.

(4) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p.

(5) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 108.

(6) Birouni, *Chronologie*, trad. Sachau, p. 191.

la vivification, la *Lumière de la Certitude et du Fondement*, l'*Evangile* et le *Shâpourakân*, de même qu'un certain nombre d'*Epîtres* de Mani. Puis il ajoute qu'il a traduit en arabe l'ouvrage désiré, dont il lisait sans doute une version persane (1). Près de cent ans plus tard, dans un *Exposé des Religions*, rédigé à Ghazna, le Persan Abou' l-Ma'âlî donne à entendre que le fameux *Ertenk* de Mani se trouve dans cette ville (2). Encore dans la seconde moitié du XIIe siècle, un autre écrivain de la même région, Abou' l Fath Mohammed ech Sharastâni, né à Sharistan, petite ville du Khorassan, cite plusieurs écrits de Mani, notamment le livre des *Géants* et le *Shâpourakân* (3), ainsi qu'un texte de l'Imam Abou-Sa'ïd (4) et un exposé des doctrines de la secte fait par Abou Isâ al-Warrâk, de son vrai nom Mohammed Ibn Haroun (5), un des « scolastiques » mahométans secrètement attachés à la foi dualiste (6). Il connaît sans doute aussi le livre de Mazdak, car il donne un résumé très substantiel des doctrines de l'hérésiarque (7). Il ajoute que les Mazdakites se sont établis, sous le nom de Koudsakidjas, dans les régions d'Ahwâz (ancienne Susiane) puis plus à l'est dans celles de Fârs et de Schahrozoûr, et, sous le nom de Abou-Moslimidjas, de Mahanidjas et d'Asbiddschâmikidjas, dans le Sogd de Samarkand, le Schâsch (Tachkent) et l'Ilâq, c'est-à-dire dans les régions de la Transoxiane (8). En ces divers pays les Ecritures dualistes ont été lues jusqu'à une date très tardive.

Dès le temps des Sassanides, les Turcs occidentaux s'étaient établis dans ces mêmes contrées. Entre 563 et 567, d'accord avec Khosrou Anoûschirwân, ils avaient pris sur les Huns

(1) *Chronologie* éd. Sachau, Leipzig, 1878, in-8°, *Introd.* p. XXXVIII. Ce texte a été traduit en partie par Kessler, *Mani*, p. 178-179.

(2) Kessler, *Mani*, p. 371.

(3) *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, t. I, p. 290.

(4) *Ibid.*, p. 290-291.

(5) *Ibid.*, p. 285.

(6) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 107.

(7) *Religionsparteien*, t. I, p. 291-293.

(8) *Ibid.*, p. 293. On trouvera dans la *Géographie* d'Aboulfeda, trad. Reinaud, Paris, 1848-1873, in-8°, des renseignements précis sur l'Ahwâz ou Khoûzistân (t. II, 2e partie, p. 83), sur le Fârs (p. 91), sur Schahrozoûr (p. 162), sur le Soghd de Samarkand (p. 213), sur le Schâsch (p. 221), et sur l'Ilâq (p. 222).

Hephtalites les fertiles régions du Schasch, du Fergahnah, de Samarkand, de Bokhara, de Kesch et de Nasaf, qui s'étendaient au-delà de l'Oxus (1). A la fin du VIe siècle, se retournant contre les rois de Perse, ils établirent leur suprématie au sud et à l'ouest de ce fleuve sur le Tokharestan, Balkh, Badhaghir, Hérat et Talekan (2). Sans doute y adoptèrent-ils d'assez bonne heure la foi de Mani. Un de leurs chefs Ti-cho ou Tès le Borgne devait dans la suite travailler à la propager jusque chez les Chinois (3).

Ceux-ci avaient été appelés vers l'Occident par les derniers monarques Sassanides, qui pensaient se servir d'eux pour repousser leurs nouveaux ennemis. De 657 à 659 et encore vingt ans plus tard, en 679, ils pénétrèrent dans les pays situés à l'est de la Perse et y firent reconnaître leur autorité (4). Turcs et Persans devinrent leurs vassaux. Grâce aux relations nouvelles qui s'en suivirent, les Ecritures manichéennes furent bientôt introduites dans l'Empire du Milieu.

Selon le témoignage d'un compilateur chinois du XIIIe siècle, c'est en 694 que le premier ouvrage de Mani apparut en Chine. Cette année-là, nous est-il dit, « un homme du royaume de Posseu (Perse), nommé Fou-to-tan (c'était un homme du pays de Tats'in de la mer occidentale), vint rendre hommage à la cour en apportant la fausse religion du livre des *Deux Principes* » (5). D'après son titre, que le chroniqueur a pris à tort pour un nom propre, ce Fou-to-tan était un haut dignitaire de la hiérarchie manichéenne (6). Sans doute apportait-il avec lui tous les livres saints de sa secte et non pas seulement celui des *Deux Principes*. Si l'auteur médiéval n'a mentionné que ce dernier ce doit être simplement parce qu'il n'en connaissait point d'autre ou parce qu'il le regardait comme le principal.

Vingt-cinq ans plus tard, en 719, un autre Manichéen de

(1) E. Chavannes. *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, Saint-Petersbourg, 1903, 4°, p. 222-229.

(2) E. Chavannes, *op. cit.*, p. 246-252.

(3) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 153-155.

(4) E. Chavannes, *op. cit.*, p. 257-258. et

(5) E. Chavannes et P. Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 150-151.

(6) E. Chavannes et P. Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 151.

marque, un grand « mou-chö ». était député auprès du souverain de la Chine par le vice-roi du Tokharestan Ti-cho ou Tes le Borgne (1) : « Cet homme est d'une sagesse profonde, disait le monarque tokharien. Il n'est aucune question à laquelle il ne sache répondre. J'espère humblement que l'Empereur, dans sa bonté, fera appeler auprès de lui le mou-chö et l'interrogera en personne sur l'état des choses chez votre sujet ainsi que sur nos doctrines religieuses. L'empereur reconnaîtra que cet homme a bien de telles capacités. Je souhaite et je demande que, par ordre de l'Empereur, il soit subvenu à son entretien et en même temps qu'on établisse une église pour qu'il s'y acquitte du culte prescrit par sa religion (2) ». Assurément ce nouveau missionnaire n'allait pas en Chine les mains vides. Comme son devancier, il devait emporter avec lui le recueil de ses Ecritures. Et il en possédait d'autant mieux le texte intégral qu'il était d'une « sagesse très profonde » et qu'il se rendait à la Cour pour y instruire l'Empereur de ses « doctrines religieuses ».

A cette époque les questions astronomiques soulevaient en Chine d'ardentes controverses. Divers systèmes se trouvaient en présence et se combattaient violemment sans qu'aucun d'eux parvint à s'imposer. Or c'est dans le courant du VIIIe siècle, vraisemblablement déjà un peu avant 727, que celui de la semaine planétaire fit son apparition. Et il semble avoir été introduit sous des noms sogdiens par des Manichéens dans les Ecritures desquels il tenait une très grande place. On peut donc conjecturer avec beaucoup de vraisemblance que c'est le « grand mou-chö » qui le fit connaître (3). En tout cas, treize ans après la venue du délégué de Ti-chö, en 732, un édit impérial autorisait la pratique du Manichéisme, tout en réprouvant ses doctrines (4). Les livres saints de la nouvelle religion, qui déjà sans doute avaient été traduits en chinois, purenl dès lors circuler librement. Trente ans plus tard ils

(1) Sur ce roi voir Marquart, *Historische Glossen zu den altürkischen Inschriften*, dans le W. Z. K. M. t. XII, p. 172.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 152-153.

(3) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 182-201.

(4) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 178-179.

étaient lus à Lo-yang, ou Ho-nan-fou, capitale orientale des T'ang (1).

De là ces écrits furent apportés jusque chez les Turcs septentrionaux. Certains de ces derniers, les Ouïgours, venaient de fonder en Mongolie un grand empire qui s'étendait de l'Ili au Fleuve Jaune et des rives de l'Orkhon aux montagnes du Thibet. Le 20 novembre 762, leur souverain, ou *qaghan*, mettant à profit des intrigues de palais auxquelles venait de donner lieu la brusque disparition de l'empereur Hiuan-tsong et de son fils Sou-tsong, traversa le Hoang-ho, s'empara de Lo-yang et s'y installa durant plusieurs mois. Or il rencontra dans cette ville des missionnaires manichéens qui l'initièrent à leur foi et qui lui firent connaître leurs livres saints. C'est ce que raconte une inscription rédigée sous le règne d'un de ses successeurs et récemment découverte en Mongolie, à Karabalgasoun. D'après ce document, « (le *qaghan*) emmena quatre religieux, dont Iouei-si, et les introduisit dans son royaume. Ils développaient et exaltaient les *Deux Sacrifices (Principes ?)* et pénétraient profondément les *Trois Moments*. D'ailleurs le Maître de la Loi était merveilleusement instruit dans la doctrine de la Lumière et comprenait parfaitement les sept ouvrages. Ses capacités étaient plus hautes que le pic maritime ; son éloquence était comme une cascade. C'est pourquoi il put initier les Ouïgours à la vraie religion (2) ». Ce « Maître de la Loi », qui désigne sans doute Iouei-si, devait être, comme le grand « mou-chö », un haut dignitaire du Manichéisme. Et les « sept ouvrages » dont il avait l'intelligence comptaient apparemment parmi les livres saints de sa secte (3). Quant aux religieux qui l'accompagnaient, ils avaient sûrement entre les mains deux de ces Ecritures. C'est là qu'ils avaient appris la doctrine des *Deux Principes* et celle des *Trois Moments* (4).

La prédication des missionnaires manichéens obtint un grand succès auprès des Ouïgours. D'après le même document, « un édit (du souverain) publia la proclamation suivante :

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 190 suiv. et 239, not. 2.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 190-192.

(3) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 191, not. 3.

(4) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 190 not. 2 et 191 not. 1.

« Cette religion est subtile et merveilleuse. Il est difficile de la recevoir et de l'observer. Par deux fois et par trois fois avec sincérité (je l'ai étudiée. Autrefois j'étais ignorant et j'appelais Bouddha des démons ; maintenant j'ai compris le vrai et je ne peux plus servir (ces faux dieux)..... Que toutes les images du démon sculptées ou peintes soient entièrement détruites par le feu..... et qn'on reçoive la religion de la Lumière..... ». A cette nouvelle le « Roi de la religion », c'est-à-dire le chef suprême du Manichéisme, établi à Babylone ou peut-être déjà à Samarkand (1), loua la conduite du monarque. Un haut dignitaire, un « mou-cho », se rendit chez les Ouïgours avec un certain nombre de moines et de moniales. Et ses disciples parcoururent le pays en tout sens, prêchant partout la foi nouvelle (2).

Les livres de Mani durent jouer un très grand rôle dans cette propagande. Ils commencèrent sans doute par circuler en chinois et en persan. L'inscription de Karabalgasoun est écrite dans la première de ces langues et dans un dialecte iranien appelé le soghdien en même temps qu'en turc (3). Des débris d'un recueil pehlvi d'hymnes manichéennes, commencé en 762 « sur l'ordre des chefs spirituels » et achevé longtemps plus tard à la cour du monarque qui fit ériger cette même stèle, ont été récemment retrouvés (4). Mais ces textes sacrés ne purent manquer d'être traduits de très bonne heure dans l'idiome du pays. Des fragments de versions ouïgoures qui remontent peut-être à cette époque ont été exhumés depuis peu (5).

(1) V. *supra*, p. 40, not. 2 et 80, not. 4.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 193-196. Cf. Gustave Schegel, *Die Chinesissche Inschrift auf dem Uigurischen Denkmal in Kara Balgassun*, dans les *Mémoires de la société finno-ongrienne*, Helsingfors, 1896, in-8°.

(3) Le texte chinois, le seul qui soit assez bien conservé, a été traduit intégralement par Gustave Schlegel (*op. cit.*), puis, dans la partie qui concerne le Manichéisme, par MM. Chavannes et Pelliot (*op. cit.*). Le texte soghdien, fort détérioré, a été étudié par F. W. K. Müller, *Ein iranisches Sprachdenkmal aus der nördlichen Mongolei*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin, 1909, p. 726-730.

(4) Ils ont été édités et traduits par F. W. K. Müller, *Ein Doppelblatt aus einem Manichäischen Hymnenbuch* (Mahrnâmag) dans les *Abhandlungen* de l'Académie des sciences de Berlin, 1913, 40 pp.

(5) Ils ont été surtout édités et traduits par MM. Radloff et Von Le Coq. Voir plus loin la fin du dernier chapitre.

Le royaume manichéen de l'Orkhon n'eut qu'une durée éphémère. En 840, les Kirghiz en détruisirent la capitale et ils en prirent le *qaghan*. Les tribus turques qui le constituaient se dispersèrent les unes au sud-est, vers le Chan-si et le Kan-sou, d'autres au sud et au sud-ouest, vers Tourfan et Qarashar, d'autre à l'ouest vers Koutch'ar (1). Mais en plusieurs endroits, à Kan-tcheou dans le Kan-sou, à Kao-tchang (Khotcho ou Idiqout-Chahri) à l'est de Tourfan et jusqu'à Khotan dans le nord du Thibet, elles fondèrent des Etats indépendants dont plusieurs devaient avoir une assez longue durée (2). Or un peu partout, elles gardèrent leurs anciennes croyances. Vers la fin du xe siècle, selon le témoignage de Birouni, « la plupart des Turcs orientaux » restaient attachés à la foi dualiste (3). En 951, ceux de Kan-tcheou envoyaient en ambassade auprès du gouvernement chinois un groupe d'Elus chargés de divers présents (4). Dix ans plus tard, ils faisaient également parvenir à l'empereur tout un stock d'objets précieux dont plusieurs avaient été offerts par des « Maîtres manichéens » (5). Vers le même temps, ceux de Kao-tchang, les Toqouz-Oghouz ou Toghouzgouz, qui étaient de tous les plus puissants et les mieux organisés, gardaient, dans l'ensemble la doctrine de Mani (6). Un peu auparavant, sous le califat de Mouktadir (908-932), leur *qaghan* avait sommé le chef du Khorassan d'en autoriser chez lui la libre profession (7). Entre 981 et 984, un envoyé chinois, visitant leur royaume, y signalait la présence de « temples manichéens » (8). Plus tard encore, un voyageur arabe faisait observer que les disciples de Mani y subsistaient toujours et que dans la capitale ils formaient même la majorité (9). Dans un pareil milieu les Ecritures

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 285 et suiv.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 303 et suiv., 306 et suiv., 310 et suiv.

(3) *Chronologie*, trad. Sachau, p. 191, cité par Kessler *Mani*, p. 322-323.

(4) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 303-306.

(5) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 311-312.

(6) *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier du Meynard, t. I, p. 288. Cf. *ibidem*, p. 299-301.

(7) An Nadim, chez Flügel, *Mani*, p. 105-106. Cf. *ibid.*, p. 395-396.

(8) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 308-309.

(9) Temin cité par Yaqoubî, chez Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 308, not. 5.

manichéennes étaient évidemment très lues. Gardîzî le constate en propres termes au sujet des Toghouzghouz de Kaotchang : « Chaque jour, dit-il, trois ou quatre cents des Dènâvârs se rassemblent dans la maison du Préfet et ils récitent à haute voix les livres de Mani. Puis ils passent devant le Préfet, le saluent et s'en retournent chez eux (1) »,

De nombreux fragments de manuscrits manichéens ont été découverts dans diverses ruines de la même région près de Tourfan (2). Ils confirment les renseignements fournis par les auteurs arabes ou chinois. Ils sont rédigés tantôt en quelqu'un des dialectes iraniens (pehlvi ou soghdien) que parlaient les anciens habitants du pays, tantôt en celui des nouveaux maîtres, c'est-à-dire en turc ouïgour. Mais quelle que soit leur langue ou leur provenance, tous sont confectionnés avec le plus grand soin. Ils témoignent du culte que les croyants de cette contrée professaient pour l'œuvre de leur Maître (3).

En 1900, des rouleaux manichéens beaucoup mieux conservés ont été découverts au Kan-sou, dans une grotte sacrée des environs de Touen-houang, où ils avaient dû être cachés dès la première moitié du XIe siècle (4). L'un d'entre eux, écrit en turc, contient un manuel de confession publique fait pour des Auditeurs (5). Un autre, rédigé en chinois, mais très incomplet, nous donne un fragment important d'une sorte de code destiné aux Elus (6). Or tous deux font allusion au livre

(1) Cité par F. W. K. Müller, *Handschr. Rest.*, p. 109 et par Chavannes et Pelliot, *Journal Asiatique* 1911, p. 554, not. 1. Le « Préfet » mentionné ici doit être un haut dignitaire ecclésiastique. Le même nom était donné, dans la secte manichéenne des Mazdakites, au premier des sept fonctionnaires religieux qui formaient leur Eglise. V. Sharastâni, *Religionsparteien* trad. Haarbrücker, t. I, p. 292.

(2) Voir A. Von Le Coq, *Exploration archéologique de Tourfan*, dans le *Journal Asiatique*, 1909, p. 316-334.

(3) Voir quelques spécimens chez F. W. K. Müller, *Ein Doppelblatt aus einem Manichäischen Hymnenbuch*, appendice dans les *Abhandlungen de* l'Académie des sciences de Berlin de 1913 et dans les facsimilés des publications manichéennes.

(4) Voir plus loin la dernière section du dernier chapitre.

(5) V. W. Radloff, *Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer*, Saint-Petersbourg, 1909, in-8°, et surtout A. Von Le Coq, *Dr Stein's Turkish Khuastuanift from Tun-huang*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1911, p. 277-314.

(6) V. Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 105-116.

des *Deux Principes* et à celui des *Trois Moments*, dont ils recommandent la lecture aux simples fidèles ou aux futurs religieux (1). Un troisième manuscrit, de même langue, reproduit le texte à peu près complet d'un long traité dogmatique et moral (2), qui a dû être traduit, au moins en partie, du persan (4), dès le VIIe siècle (4). Et il fait remarquer que les moines Dênâvârs aiment à lire et à réciter leurs « livres saints » (5). Dans la région de Touen houang, comme dans celle de Tourfan, les Ecritures manichéennes ont donc obtenu un grand succès. Elles ont réglé la pensée et la vie de lecteurs nombreux et fervents.

Vers le temps où plusieurs d'entre elles entraient dans la grotte sacrée d'où on les a récemment exhumées, des « livres saints de Mani, l'envoyé de la Lumière », tout au moins celui des *Deux Principes* et celui des *Trois Moments*, étaient introduits dans un Canon taoïste très syncrétiste, entrepris sur l'ordre de l'empereur Tchen-tsong et achevé en 1019 par Tchang Kiun-fang, qui a raconté lui-même dans un de ses ouvrages l'histoire de cette collection depuis longtemps perdue (6). Ils avaient été recueillis dans la province du Fou-Kien, où d'ailleurs, un chroniqueur chinois, Siu Hiuan, les montre circulant en cachette dès le xe siècle (7). Et ils furent déposés, avec la collection dont ils faisaient partie, dans le grand temple de Lou-yi, patrie présumée de Lao-tseu, dans le Ho-nan (8). Mais le nouveau Canon n'eut qu'une existence éphémère. Il fut rejeté par la plupart des Taoïstes, comme par les Bouddhistes (9).

(1) V. Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 114-116 et A. Von Le Coq, *Dr Stein's Turkish Khuastuanift*, VIII, 156-176, dans le *Journ. of the Royal Asiat. Soc.*, 1911, p. 290-291.

(2) V. Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, dans le *Journ. Asiat.*, 1911, p. 499-617. Cf. *ibid.* 1913, p. 99-104 et 378-381.

(3) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 27, 42, 47 etc. (notes de M. Gauthiot). Cf. P. Pelliot, *Les Influences iraniennes en Asie Centrale*, dans la *Rev. d'hist et de litt. rel.*, 1912, p. 113.

(4) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 503 ; 1913, p. 125-135, et 380-381.

(5) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 578.

(6) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 325-328. Cf. *ibid.*, p. 335-336.

(7) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 324-325.

(8) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 335-336.

(9) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 327-330.

Les livres de Mani n'en continuèrent pas moins de se répandre. Un lettré du XIIe siècle, Hong Mai, en fait mention à propos d'hérétiques établis particulièrement sur les « Trois Montagnes », c'est-à-dire, sans doute, à Fou-Tcheou, dans le Fou-Kien (1). D'après ses propres termes, ces gens là « s'intitulent *Association de la religion de la Lumière* ». Ils présentent leur Maître Mo-mo-ni (Mar Mani) comme « le cinquième Bouddha ». Et ils tiennent de lui deux livres saints révélés par lui-même, celui des *Deux Principes* et celui des *Trois Moments*, qu'un certain Lin Che-tch'ang réussit à prix d'argent à faire insérer dans le Canon taoïque (2). Un autre lettré de la même époque, Lou Yeou, mentionne ces mêmes hérétiques du Fou-Kien. Et il donne au sujet de leurs Ecritures quelques détails nouveaux : « Il y a aussi, dit un de ses ouvrages, des livres saints de la religion de la Lumière en très grand nombre. (Les partisans de cette religion) en ont gravé les planches et les impriment. Mensongèrement ils ont pris dans le Canon taoïque les noms et les titres des fonctionnaires qui en ont fixé et révisé le texte et ils les ont ajoutés à la fin (3) ». Ces détails sont précis. Lou Yeou a eu entre les mains les livres dont il parle. Il les a parcourus : « J'ai obtenu, lisons-nous un peu plus loin, ce qu'ils appellent les livres saints de la religion de la Lumière et j'y ai jeté les yeux. Ce sont des divagations où il n'y a rien à prendre. Tous sont très vulgaires et n'ont pu être faits que par des adeptes de pratiques de magiciens et d'imposteurs (4) ». Dans un *Mémoire* adressé à l'empereur, sans doute en 1166, au sujet des réformes qui s'imposent, le même écrivain insiste sur ce dernier point. Il dénonce les « gens dévoyés, adonnés aux doctrines de la sorcellerie, qui, en temps de paix, abusent le bon peuple » Et il ajoute : « Des gens de cette sorte il y en a en tout lieu : dans la région au sud de la rivière Houai, on les appelle les seconds Kouei » (ou « les deux arbres » ?) ; dans la région des deux Tchö, on les appelle (sectateurs de) la « Religion de Meou-ni » ; à l'est du

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 331, not. 3.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 330-339. Cf. *ibid.*, p 362-363.

(3) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 340.

(4) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 342.

Kiang, on les appelle (adeptes de la doctrine) des « Quatre fruits » ; à l'ouest du Kiang, on les appelle (adeptes du « *dhyâna* de diamant » ; dans le Fou-Kien, on les appelle de noms tels que (sectateurs de) la « religion de la Lumière » ou adeptes du « jeûne qui manifeste la vérité ». Quoique ces dénominations soient nombreuses c'est la Religion de la Lumière qui l'emporte ; il y a même des bacheliers, des magistrats et des soldats qui s'y affilient. Le nom de la divinité (de cette religion) est l'Envoyé de la Lumière ; on y trouve aussi les noms de Bouddha de chair, Bouddha d'os, Bouddha de sang, etc. (Les sectateurs de cette religion) ont des vêtements blancs et des bonnet noirs. Dans toutes les villes et bourgades où ils résident, ils ont leurs livres apocryphes et leurs idoles de sorciers. Ils vont même jusqu'à graver des planches pour répandre (ces ouvrages). Ils ont faussement emprunté les noms du magistrat provincial Tch'eng Io-ts'ing et d'autres fonctionnaires de la période tcheng-houo (1110-1117) comme ceux de réviseurs (de leurs textes) et celui du préfet de Fou-tcheou (de la même période), Houang Chang, comme ayant surveillé la gravure (des planches) (1) ».

Un juriste de la première partie du XIIIe siècle, le bonze Tsong-Kien, de Leang-tchou, donne sur ces mêmes Ecritures certains renseignements qui supposent qu'elles lui ont été communiquées, par conséquent qu'elles circulent encore autour de lui. Il fait remarquer que la dynastie régnante a porté des lois contre les gens « qui trompent le peuple par la transmission du livre saint des *Deux Principes* et du texte des livres saints sans fondement que les Canons ne contiennent pas (2) ». Et, pour que personne ne se méprenne au sujet de ces ouvrages, il donne une analyse sommaire du premier et une liste rapide des suivants (3).

Ainsi les Ecritures manichéennes ont été lues pendant une dizaine de siècles. Elles se sont répandues depuis les provinces les plus reculées de l'Espagne jusqu'au fond de la Chine. Partout elles ont exercé une influence profonde sur les masses.

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 306-310 et les notes.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 353-354.

(3) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 354-357.

Elles semblaient devoir durer aussi longtemps que l'humanité serait en marche vers le Royaume de la Lumière. Et cependant elles ont disparu.

A première vue, le fait semble étrange. A la réflexion, il s'explique fort bieu. Si une lecture superficielle des textes manichéens pouvait en favoriser la diflusion, une étude approfondie de leur contenu devait soulever contre eux une opposition grandissante. Et la réaction allait être d'autant plus plus rapide et plus vive que le succès s'était affirmé plus prompt et plus durable.

CHAPITRE DEUXIEME

Disparition des Ecritures manichéennes

Les livres de Mani et de ses disciples, qui ont apparu très vite dans les pays chrétiens, s'en sont aussi retirés de bonne heure. Venus plus tard au sein du paganisme, ils s'y sont maintenus plus longtemps. Mais ici et là ils ont rencontré les mêmes difficultés et ce sont des motifs à peu près identiques qui expliquent leur perte.

I

En un temps où les fonctionnaires de l'Empire romain faisaient la chasse à l'Evangile, ils ne pouvaient manquer de s'attaquer à la nouvelle Bible qui s'en inspirait constamment. Ils devaient d'autant plus la combattre qu'ils y voyaient formuler, au sujet du mariage, de la guerre, de l'agriculture, des services publics, maintes théories subversives dont l'acceptation intégrale eût amené la ruine de tout l'ordre social. Aussi, dès l'an 287, le proconsul d'Afrique, Julien, en dénonçait le danger à Dioclétien (1). Justement celui-ci s'appliquait, depuis le début de son règne, à maintenir la religion nationale contre le flot montant des cultes étrangers. De plus il guerroyait alors, comme ses devanciers, contre la Perse. Dans la nouvelle foi venue du pays des « Magiciens », il vit un artifice pernicieux imaginé par l'ennemi héréditaire pour désorganiser l'Empire (2). Il répondit à Julien par une loi promulguée « au sujet des auteurs de maléfices et des Manichéens », où il portait contre les seconds les mêmes peines que contre les

(1) *Cod Gregor.*, éd. Gust Haenel, Leipzig, 1842, 4° l. XIV, tit. IV, n. 4 et 5.

(2) *Loc. cit.*, n. 4.

premiers et où il s'attaquait non seulement à leurs personnes mais à leurs livres : « Au sujet des Manichéens dont Vôtre Sagacité a parlé à Nôtre Sérénité, expliquait-il, Nous avons appris que la nation persane, nôtre rivale, les a envoyés ou fait germer tout récemment en ce pays, comme des monstres nouveaux et inattendus, et qu'ils commettent chez nous de nombreux méfaits. Ils troublent les populations paisibles. Ils causent de grands dommages aux cités. Et on peut craindre que, selon leur habitude, ils ne travaillent dans la suite, avec leurs coutumes exécrables et les lois sauvages de la Perse, à infecter en quelque sorte de leur poison pernicieux le peuple romain, modeste et tranquille, l'ensemble de notre pays. Comme vous établissez tous les genres de maléfices flagrants exposés par Votre Prudence dans le rapport que Vous Nous avez présenté sur leur religion, leurs fictions laborieuses et vaines, Nous portons contre eux les peines et sanctions qui leur sont dûes. Nous ordonnons que leurs organisateurs et leurs chefs soient soumis aux dernières rigueurs et condamnés au feu avec leurs abominables Ecritures. Nous prescrivons que leurs adeptes opiniâtres jusqu'au bout soient décapités. Et Nous décrétons que les biens de ces gens seront revendiqués par le fisc. Si des Honorables et d'autres dignitaires, même plus haut placés, sont passés à cette secte,... vous ferez également saisir leur patrimoine par le fisc et vous les enverrez eux-mêmes aux mines (1) ».

En même temps que les pouvoirs publics s'efforçaient de conjurer le péril social de la nouvelle foi, les écoles philosophiques s'appliquaient à en dénoncer les erreurs doctrinales. Suivant les traces de Plotin, qui avait écrit tout un traité contre les Gnostiques (2), et de Porphyre qui avait aussi rédigé 15 livres contre les Chrétiens (3), un philosophe égyptien de la même école, Alexandre de Lycopolis, publiait dès la fin du IIIe siècle un opuscule très dense et très mordant *Sur les opinions des Manichéens* (4). Il s'y attachait à montrer que les Ecritures de la nouvelle secte exposaient une foi purement

(1) *Loc. cit.*, 4-7.

(2) *Ennéades*, II, 9.

(3) Fragments réunis par Combefis, dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. III, p. 803 et suiv.

(4) P. G., XVIII, 409-448.

arbitraire et allaient contre les principes les plus élémentaires de la raison. Quelques siècles plus tard, un autre philosophe néoplatonicien, Simplicius, commentant l'*Enchiridion* d'Epictète, allait reprendre la même thèse et faire une critique pénétrante des dogmes dualistes (1).

Mais dès le début ce furent surtout les Catholiques qui s'attaquèrent à la doctrine de Mani. A peine l'eurent-ils connue qu'ils se hâtèrent de la dénoncer comme l'œuvre du diable. Au cours du IVe siècle l'auteur des *Actes d'Archélaus* et Cyrille de Jérusalem, Serapion de Tmuis et Didyme d'Alexandrie, Titus de Bostra et Epiphane, Aphraate et Ephrem, Basile de Césarée, Georges de Laodicée, l'Africain Victorin, Philastre de Brescia, Augustin et bien d'autres encore en firent tour à tour la critique (2). Selon un jeu de mots qui fit fortune, ils s'appliquèrent à montrer que Mani était un « maniaque » et que son enseignement offrait les caractères d'une véritable folie. Mais, tout en s'efforçant de le combattre au nom de la raison, ils invoquèrent surtout contre lui des textes scripturaires. Ils montrèrent que les deux Testaments s'accordaient à lui donner tort. Pour mieux discréditer ses livres, ils leur reprochèrent de ruiner la morale, d'autoriser, de recommander même certaines pratiques tout-à-fait monstrueuses (3). Généralement, d'ailleurs, ils eurent soin de ne pas les désigner d'une façon précise, pour ne pas inspirer à des esprits trop curieux le désir de les lire (4).

Comme, en dépit de ces précautions et de ces critiques, la littérature manichéenne continuait toujours à se répandre, ses adversaires prirent contre elle des mesures plus énergiques. Revenant aux traditions de Dioclétien, ils mobilisèrent peu à peu au service de l'orthodoxie les fonctionnaires impériaux. Déjà Constantin s'était personnellement occupé de la religion de Mani et il avait demandé à un certain Musonien, dont on lui

(1) *Simplicii comment. in Epicteti Enchirid.*, éd. Schweighaeuser. Leipzig. 1800, 8°, p. 274-306.

(2) Voir plus loin le début du dernier chapitre.

(3) Voir par exemple Cyrille de Jerusalem. *Catech.*, VI, 33-34 ; Augustin. *De nat. bon.*, 46-47, *De Haer.*, 46, etc.

(4) Voir par exemple Titus de Bostra. *Cont. Man.*, 5, 12, 13, 14, etc. ; Sévère d'Antioche, *Hom.*, CXXIIIe éd. et trad. par Fr. Cumont, *Rech. sur le Man.*, fasc. 2, p. 99.

avait vanté la compétence, de lui présenter un rapport sur cette nouvelle « superstition » et sur celles qui pouvaient s'y rattacher (1). Toutes avaient pour lui le tort très grave de s'écarter du symbole de Nicée. Par là elles tombaient sous une loi portée en 326 qui ordonnait que tous les hérétiques fussent privés des bénéfices dont jouissaient les Catholiques et soumis d'autre part à des charges spéciales (2). Sous le règne de Constance, les Manichéens étaient si maltraités par le pouvoir civil que beaucoup faisaient semblant de se convertir au christianisme officiel, afin d'échapper aux vexations dont ils étaient l'objet (3), et que tel d'entre eux, exploitant les tendances ariennes de l'empereur, terrorisait les Catholiques d'Alexandrie « pour les empêcher de poursuivre les évêques de sa propre secte » (4). Un peu plus tard, en 372, Valentinien I leur refusa tout droit de réunion. Il ordonna de frapper d'une lourde amende les Docteurs qui présideraient leurs assemblées, d'en bannir tous les assistants et de confisquer le local (5). Gratien, pourtant, plus tolérant que ses prédécesseurs, ordonna que les disciples de Mani, comme ceux d'Eunomius et de Photin, fûssent chassés de toutes les Eglises (6). Plusieurs lois de Théodose aggravèrent encore leur situation. L'une, de 381, leur enlevait le droit de tester ou de recevoir un héritage (7). Une autre, de 382, spécialement consacrée à ceux de leurs Elus qui vivaient en commun, prononçait contre eux la peine capitale (8). D'autres, de 383, ordonnaient le bannissement général des membres de la secte (9). Trois ans plus tard, en application de ces mesures, les Manichéens d'Afrique étaient traduits devant le procousul Messianus (10). Leur chef, Fauste de Milève faillit être mis à

(1) Ammien Marcellin, *Hist.*, XV, 13, 2.

(2) *Cod. Theodos.*, XVI, 5, 1.

(3) Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, VI, 36.

(4) Athanase, *Historia Arianorum ad Monachos*, 59.

(5) *Cod. Theod.*, XV, 5, 3.

(6) Socrate, *Hist. eccl.*, V, 2; Sozomène, *Hist. eccl.*, VIII, 1. Cf. *Cod. Theod.*, XVI, 5, 4-5-6.

(7) *Cod Theod.*, XVI, 5, 7.

(8) *Cod. Theod.*, XVI, 5, 9.

(9) *Cod. Theod.*, XVI, 5, 11-12.

(10) Augustin, *Cont. litt. Petil.*, III, 25.

mort et n'échappa au dernier supplice que grâce à l'intervention des Catholiques qui demandèrent qu'on se contentât de le reléguer dans une île (1). A Rome, Auditeurs et Elus étaient contraints de se cacher (2). En 389, un édit impérial décréta qu'ils en seraient chassés, comme de tout l'empire, et que, là comme ailleurs, leurs biens passeraient entre les mains du fisc (3). En 405, Honorius ratifia toutes ces ordonnances (4). Et deux ans plus tard il porta de fortes amendes contre les fonctionnaires qui ne les feraient pas strictement observer (5). Aussi voyons-nous à quelque temps de là le tribun Ursus, Préfet de la maison impériale, arrêter à Carthage un certain nombre de Manichéens et les soumettre à une enquête sévère (6).

Sous un tel régime les livres de la secte ne pouvaient circuler qu'en cachette. Aussitôt découverts ils étaient mis au feu et leurs propriétaires se trouvaient convaincus du crime d'hérésie. A Hippone, en 405, le prêtre Félix, chez qui on avait saisi cinq grands écrits de Mani, écrivait au « curateur » de la ville qu'il acceptait d'être brûlé avec eux si on pouvait y relever un seul détail choquant (7). Mais bientôt après son assurance diminuait et il se montrait fort inquiet du sort qui l'attendait (8). Sans doute l'aventure eût-elle mal fini, s'il n'avait eu la sagesse d'anathématiser, comme on le lui demandait, le dogme des deux Principes (9) Quelques années auparavant, son prédécesseur Fortunat n'avait échappé que par la fuite à un danger semblable (10).

C'était généralement l'autorité ecclésiastique qui provoquait ces sortes de poursuites. Bientôt, dans les pays latins, elle en prit elle même la direction. D'après la *Chronique* de Prosper, en 443, « (le pape) Léon apprit, en son zèle attentif, que de

(1) Augustin, *Cont. Faust.*, V, 8.
(2) Augustin, *Conf.* V, 19.
(3) *Cod. Theod.*, XVI, 5, 18.
(4) *Cod. Theod.*, XVI, 5, 38.
(5) *Cod. Theod.*, XVI, 5, 40.
(6) Augustin, *De Haeresibus*, 46, *circ. med.*
(7) *Cont. Felic*, I, 12 *fin.*
(8) *Cont. Fel.*, I, 12 *init.*
(9) *Cont. Fel.*, II, 22.
(10) Possidius, *Vit. Aug.*, 6. Cf. Aug. *Retr.*, I, 16, 1 et *Epst.*, LXXIX.

nombreux Manichéens se cachaient dans la ville (de Rome) ; il les arracha de leurs retraites, les montra aux regards de la cité entière et leur fit condamner et révéler les turpitudes de leur doctrine ; il brûla aussi leurs manuscrits dont de grandes masses avaient été saisies ». Les hérétiques arrêtés firent connaître les noms de leurs docteurs, de leurs évêques et de leurs prêtres, ainsi que la province et la ville où chacun résidait. Le pape en profita pour donner des instructions précises aux représentants de la foi orthodoxe (1). La lettre qu'il écrivit alors à ses suffragants italiens nous a été conservée. Or il s'y exprime en termes très vifs sur les Ecritures de la secte, auxquelles il reproche de contenir « des choses profanes ou honteuses » (2). La critique était sans doute inspirée par la lecture des œuvres antimanichéennes d'Augustin plutôt que par celle des livres de Mani. Mais elle contribua à rendre ces derniers encore plus odieux aux Catholiques.

De nombreux évêques suivirent l'exemple du pape (3). En Espagne, notamment, où les disciples de Mani subsistaient à côté de ceux de Priscillien et étaient confondus plus ou moins avec eux, Turibius d'Astorga organisa contre les uns et les autres, en 445, une campagne très vive qui semble avoir pleinement réussi (4). Vers la même époque, dans le sud de la Gaule et le nord de l'Afrique, les champions de l'orthodoxie menaient contre l'hérésie dualiste une lutte également active (5).

A quelque temps de là, plusieurs autres papes donnèrent à nouveau le signal de la persécution. Le *Liber Pontificalis* le constate en quelques courtes phrases, dont les redites témoignent à leur façon de la continuité avec laquelle les successeurs de Léon continuaient son œuvre : « Gélase (492-496), au temps de qui des Manichéens furent découverts dans la ville de Rome, les fit transporter en exil et brûla leurs manuscrits devant les portes de la basilique de Sainte-Marie... Dans la suite, le bienheureux Symmaque (498-514) découvrit des Manichéens dans la ville de Rome ; il brûla leurs images

(1) V. *supra*, p. 65, not. 3 .

(2) *Epist.*, VII, 2

(3) Prosper d'Aquitaine, *supra*, p. 65, not. 3.

(4) V. *supra*, p. 63, not. 2.

(5) V. *supra*, p. 63, not. 6, 7, 8, 9.

et leurs livres devant les portes de la basilique Constantinienne et il les envoya eux mêmes en exil... A son tour, Hormisdas (514-523) découvrit des Manichéens, qu'il... envoya en exil et il brûla leurs manuscrits devant les portes de la basilique Constantinienne (1) ».

Quelques années plus tard, en 526, un certain Prosper anathématisait les disciples de Mani et d'Adimante, qui regardaient l'un et l'autre comme des organes du Paraclet et il condamnait aussi « toutes leurs Ecritures étrangères au Canon de l'Eglise et exclues par la vraie foi » (2). Il ne faisait que se conformer à la règle courante. Un « monitoire », pseudo-augustinien expliquant « de quelle façon on doit agir avec les Manichéens convertis » demandait qu'on leur fît formuler les mêmes anathèmes (3). *L'Épître du Fondement* et le *Trésor*, ainsi que les « opuscules » de Fauste de Milève et un certain nombre d'autres ouvrages très répandus parmi les adeptes de la foi dualiste étaient portés sur une « liste des livres apocryphes à rejeter », faussement attribuée au pape Gélase et rédigée sans doute vers le début du VIe siècle (4). Partout, en Occident, ces écrits étaient aussi strictement prohibés que les doctrines qu'ils professaient.

Dans de pareilles conditions ils ne pouvaient y subsister bien longtemps. Leur trace s'y perd dès le sixième siècle. Du reste les Manichéens eux-mêmes semblent avoir disparu vers le même temps des pays latins. Sous le pontificat de Grégoire le Grand, un certain nombre se montraient encore dans le sud de l'Italie. Mais le pape, écrivant à son intendant de Sicile, lui demandait avec insistance d'arrêter ceux d'entre eux qui pourraient se cacher dans ses domaines et de les ramener à la foi catholique (5). Et, comme il savait que certains subsistaient encore en Afrique, il recommandait à l'évêque de Scyllaeum de ne pas ordonner à la légère les gens de ce pays (6). La même recommandation fut renouvelée au VIIIe siècle par Grégoire II (7).

(1) *Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, I, 270-271.
(2) Mansi, *Coll. Concil.*, VIII, 701-704; Migne, P. L., LXV, 23.
(3) P. L., XLII, 1153-1156.
(4) P. L., LIX, 162.
(5) *Epist.*, V, 8.
(6) *Epist.*, II, 37.
(7) P. L., LXXXIX, 502.

et jusqu'au xe et au xie siècles par divers chefs d'Eglises (1). Mais elle n'était plus alors qu'une formule traditionnelle désormais inutile. Peut-être, au fond de quelque province perdue quelques Manichéens s'obstinaient ils encore à maintenir intacts les dogmes dualistes. En ce cas ils passaient complètement inaperçus. A propos de la querelle adoptianiste plusieurs controversistes de l'époque carolingienne anathématisent Manichée (2). Mais leur polémique, qui s'inspire de Léon I et surtout d'Augustin, est purement rétrospective. L'un d'entre eux, Paschase Radbert, donne clairement à entendre qu'il ne sait si l'ancien hérésiarque garde encore des partisans (3).

Dans l'Orient chrétien, la littérature manichéenne mit plus de temps à disparaître. Les empereurs lui firent pourtant une guerre acharnée. En 510, Anastase I avait condamné au dernier supplice les gens qui persistaient à en professer les doctrines (4). Dix ans plus tard, Justinien prononça la même peine contre tous ceux d'entre eux qui s'étant convertis au Christianisme ne dénonceraient pas leurs anciens coreligionnaires, et contre les fonctionnaires qui n'agiraient pas de même à l'égard de leurs collègues hérétiques (5). Il s'attaqua particulièrement aux écrits de la secte et condamna encore à mort quiconque avait le malheur d'en posséder ou même d'en détenir quelque exemplaire : « Nous décrétons en outre, expliquait-il, que si quelqu'un ayant des livres qui professent l'erreur absolument impie des manichéens ne les montre pas pour les faire brûler et disparaître entièrement, ou si quelqu'un, sous quelque prétexte que ce soit, se trouve garder chez lui ces sortes de livres, il subira un semblable châtiment (6) ». L'anecdote déjà citée des inconnus qui jetèrent furtivement dans la boutique d'un libraire un libelle consacré à la démonstration de la doctrine des deux Principes, pour déguerpir ensuite à toutes jambes, montre combien cette mesure était prise au sérieux (7).

(1) Voir Gieseler, *Lehrb. der Dogmengesch.*, 2 Band, 2 Abth, Bonn. 1831, p. 354 et note.

(2) Voir P. L., CI, 1330; CXX, 37 sq., 364, 492, 535, etc.

(3) P. L., CXX, 770 : « Audiant, si forte adhuc ulli sunt, Manichaeorum complices ».

(4) *Cod. Justin.*, I, 5, 11.

(5) *Cod. Justin.*, I, 5, 16.

(6) *Cod. Justin.*, I, 5, 16.

(7) V. *supra*, p. 67, not. 2.

En même temps que les empereurs pourchassaient les Ecritures manichéennes, les théologiens travaillaient avec persévérance à en combattre l'enseignement. Déjà sous le règne d'Anastase I, Héraclien de Chalcédoine s'attaquait directement aux principaux ouvrages de Mani (1). Deux contemporains de Justinien, Zacharie le Rhéteur et Paul le Perse soumirent aussi le libelle des *Deux Principes* à une critique très minutieuse (2). Avant de sévir contre les Dualistes impénitents, l'empereur lui-même, qui se piquait de théologie, « disputa avec eux, les instruisit et leur démontra par l'Ecriture qu'ils adhéraient à une doctrine païenne » (3).

Dès cette époque, en recevant les convertis, l'Eglise avait soin de leur faire anathématiser nommément les principaux livres saints de la secte (4). Et les dénicheurs d'hérésies s'employaient aussi à dénoncer aux croyants ces « œuvres démoniaques » (5). Au cours des controverses monophysites, les Catholiques reprochaient constamment aux disciples d'Eutychès d'emprunter leur doctrine aux écrits de Mani, surtout à ses lettres dont ils citaient des passages curieux. Et pour se disculper, le parti adverse ne mettait que plus de soin à polémiquer contre ces mêmes textes (6).

Encore au IXe siècle la lutte persistait. Nicéphore de Constantinople, Photius, Pierre de Sicile, Pierre Hégoumène et Georges le Moine consacraient des traités entiers à la critique des dogmes dualistes (7). Et une nouvelle formule d'abjuration imposée aux Manichéens convertis leur faisait anathémiser une longue série d'ouvrages de leur secte (8).

Ces diverses mesures finirent par obtenir un plein succès. Malgré l'énorme diffusion dont ils avaient joui, les livres condamnés disparurent peu à peu. Les Dualistes les plus

(1) V. *supra*, p. 66, not. 10.

(2) V. *supra*, p. 66, not. 11 et 12.

(3) V. Nau, *Analyse des parties inédites de la Chronique de Jean de Tellmaré*, Paris, 1898, p. 59.

(4) V. *supra*, p. 67, not. 4 et p. 68, not. 1.

(5) V. *supra*, p. 67, not. 3 et 4.

(6) V. *supra*, p. 68, not. 3, 4, 5, 6, 7 et 8.

(7) V. *supra*, p. 69, not. 3, 4, 5 et 6.

(8) P. G., I, 1461-1472.

endurcis n'osèrent plus s'en réclamer. En Arménie, les Pauliciens, pourtant très attachés au dogme des deux Principes en vinrent même à anathématiser Mani (1). Et, pour donner le change aux Catholiques, ils affectèrent de ne citer que les *Lettres* de Paul (2). A partir de cette époque, dans tout l'Orient chrétien, les œuvres du novateur persan ne furent plus citées que pour mémoire.

II

Hors de la Chrétienté les Ecritures manichéennes soulevèrent une opposition encore plus puissante.

Dans leur pays d'origine elles se heurtèrent aux traditions nationales des Perses que les Sassanides venaient de restaurer. Sapor I avait dispersé les Gnostiques Sabéens (3). Puis il avait fait expulser Mani qui s'inspirait de leur enseignement (4). Son petit-fils Bahrâm I fit supplicier le novateur. Et il exposa sa dépouille sanglante aux regards de ses disciples terrifiés (5). Par un raffinement de cruauté, il fit même périr 200 d'entre eux la tête enfouie dans le sol et les pieds cloués à des poteaux : « Voilà, disait-il avec une ironie féroce, le jardin qu'a planté le roi Bahram » (6). A ce seul trait on peut juger avec quelle sévérité il dut poursuivre les livres de la secte.

Deux siècles plus tard, Mazdak, qui avait en partie reproduit la doctrine de ces Ecritures réprouvées, fut aussi arrêté et mis à mort avec un grand nombre de ses partisans, 80.000, dit-on, par le roi sassanide Khosrau Anouschirvan ou Chosroes I (7). Celui-ci « rétablit dans son royaume le culte du feu et proscrivit les dissensions, les controverses et les querelles religieuses » (8). Sous son règne la littérature manichéenne fut donc à nouveau sévèrement proscrite.

(1) Photius, *Cont. Man.*, I, 16 *fin.*, cf. *ibid.*, 4 *circ. med.*, et 8 *circ. init.*

(2) Photius, *Cont. Man.*, I, 4, 5, 8, 14 *fin*, 16, 17, *init.*, etc.

(3) Cl. Huart, *Le livre de la création*, p. 161.

(4) V. *supra*, p. 24, not. 1.

(5) V. *supra*, p. 25, not. 2, 3, 4 et 5.

(6) Flügel, *Mani*, p. 331. Cf. Eutychius, *Annales*, P. G., CXI, 994.

(7) V. *supra*, p. 72.

(8) Mas'oudî, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier du Meynard, t. VIII,

Dans les débuts de la domination arabe elles durent donner lieu à des poursuites encore plus sévères. Les premiers califes tenaient trop passionnément à l'Islam pour permettre à une religion rivale de s'afficher en public. Sous leur gouvernement les livres de Mani ne pouvaient guère circuler qu'en cachette et dans des groupes très fermés.

Ils ne parurent en public que sous les Abbassides (1). Et ceux-ci prirent aussitôt des mesures contre eux : « A l'instigation de Mehdi, fait remarquer à ce propos Mas'oudi, les savants controversistes de l'école théologique commencèrent à réfuter dans leurs ouvrages les sectes hétérodoxes..... Ils opposèrent une argumentation rigoureuse au système de leurs adversaires, renversèrent les vaines hypothèses des impies et firent briller la vérité aux yeux de ceux qui doutaient » (2). Le calife employa pour combattre les dissidents des moyens plus radicaux, car il fit mettre à mort son propre secrétaire Mohammed ben Obeïdallah, qui avait pris ouvertement parti pour l'hérésie (3).

Son fils Haroun al-Raschid (765-809) adopta la même ligne de conduite. C'est ainsi qu'il exerça des poursuites sévères contre la famille persane des Barmacides, dont tous les membres, à l'exception d'un seul, étaient des « incroyants » ou des « Zandiques », c'est-à-dire des Manichéens (4).

Mansour, fils d'Haroun, (813-834), fut sans doute de tous les califes celui dont les disciples de Mani eurent le moins à souffrir. Il passa même aux yeux de Musulmans zélés, pour partager leur foi (5). Il n'en continua pas moins de sévir très durement contre eux. Mas'oudi nous le montre faisant arrêter certains d'entre eux et leur demandant, sous peine de mort, d'abjurer leur foi et de cracher sur une image de leur maître (6).

Sous le règne de Mouktadir (908-932), beaucoup furent obligés d'émigrer pour sauver leur vie et un grand nombre se réfugièrent dans la région du Khorassan, qui avait jadis

(1) V. *supra*, p. 75.

(2) Mas'oudi, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier du Meynard, t. I, p. 195. p. 293.

(3) Flügel, *Mani*, p. 107.

(4) Flügel, *Mani*, p. 107 et 407.

(5) Flügel, *Mani*, p. 107.

(6) *Les Prairies d'or*, trad. Barbier du Meynard, t. VII, p. 12-16.

abrité leurs ancêtres contre les poursuites des Sassanides (1). Mais là encore ils furent en butte à de nouvelles vexations. Le gouverneur de cette province voulait les mettre à mort. Il n'osa pas mettre ce projet à exécution, parce que le chef des Toghouzgouz le menaça d'user de représailles envers les Musulmans de ses propres Etats, qui étaient trois fois plus nombreux. Il se contenta de lever un tribut sur les dissidents. Ceux-ci n'en restaient pas moins, par ce seul fait, dans une situation fort précaire (2).

Ce n'étaient pas seulement les représentants de l'Islam qui cherchaient noise aux disciples de Mani. Jusque sur les confins du vaste empire des Abbassides, les Chrétiens menaient aussi contre eux une campagne parfois très vive. Birouni en cite un, Gibrâ'îl ibn Nouh, qui répondit à une critique de sa foi, faite par Iazdanbacht (3). Plus tard, Michel le Syrien, Abou'l Faradj (Bar Haebraeus), d'autres encore devaient sur divers points s'attaquer à la même hérésie (4).

Les partisans de Zoroastre luttaient aussi de toutes leurs forces contre ces dualistes dissidents, qu'ils regardaient comme des transfuges de leur foi. Un traité pehlvi d'apologétique mazdéenne, qui date du IXe siècle, expose brièvement la doctrine de Mani, puis il en fait une critique très minutieuse (5). Une sorte de « somme théologique » du Mazdéisme, le *Dinkard*, qui appartient à la même période, s'élève à plusieurs reprises et en termes très vifs, contre la dogmatique et la morale de l'hérésiarque (6). D'autres écrits similaires ont dû reprendre la même polémique.

Devant ces attaques multiples, les Manichéens perdirent très vite du terrain. Vers la fin du Xe siècle, An Nadim disait à leur sujet : « Dans les pays de l'Islam ils sont peu nombreux. Dans la ville du salut (Bagdad), sous le gouvernement de de Mu'izz-ad-daula, j'en ai connu environ 300. Actuellement on en trouverait dans l'endroit à peine plus de cinq. Ces

(1) V. *supra*, p. 79.

(2) Flügel, *Mani*, p. 106.

(3) *Chronology*, trad. Sachau, p. 191 et Kessler, *Mani*, p. 322.

(4) V. *psura*, p. 78, not. 4 et 5.

(5) V. *supra*, p. 80, not. 1.

(6) Peshotun Sunjana, *The Dinkard*, Bombay, t. IV (1883), in-8°, p. 211-212.

Manichéens s'appellent les « Adschârî ». Ils vivent dans les bourgs de Samarkand, de Sogd et surtout à Nounkat (1) ». Un peu plus tard, Birouni écrivait de même à propos de Mani : « Il ne reste que quelques petits débris de ses partisans qui se réclament de lui. Ils sont dispersés en divers endroits. On ne trouve pas un seul lieu dans le pays de l'Islam où ils forment l'ensemble de la population, en dehors de la communauté de Samarkand où ils sont connus comme Sabéens » (2),

A mesure que les Manichéens devenaient moins nombreux leurs livres saints ne pouvaient que se faire plus rares. Birouni en a eu plusieurs entre les mains (3). Mais lui-même déclare qu'il en a longtemps cherché un, celui des *Mystères*, pourtant très important, et qu'il ne l'a trouvé qu'au bout de 14 ans, dans une grande bibliothèque, à Khwârizm on Khîwa (4). Cette dernière ville, dans laquelle il est né et où il a passé la plus grande partie de sa vie, était située dans la région de l'Oxus, depuis longtemps chère aux Manichéens. Là comme ailleurs les écrits de la secte étaient donc peu connus.

Dans le courant du XIe siècle, Abou'l-Ma' âlî mentionne un livre appelé l'*Ertenk*, écrit et enluminé par Mani lui-même, qui se trouve, dit-il, dans les archives princières de Ghazna (5). Mais il n'en parle sans doute que par ouï dire. Il ne l'a certainement pas lu, car il se montre fort mal renseigné sur le dualisme manichéen, qu'il identifie avec celui de Zoroastre (6) Il semble présenter l'exemplaire qu'il a en vue comme une rareté. Et il ne parait pas connaitre d'autres ouvrages du même auteur. A l'est comme au nord du Khorassan, ces écrits avaient donc perdu, de son temps, beaucoup de leur ancien prestige.

Sharastâni est né en 1086 dans la même province, à Sahristan. Il montre dans son œuvre une très grande érudition. Et il s'étend longuement sur le Manichéisme. Or il ne parait pas en

(1) Flügel, *Mani*, p. 106.

(2) *Chronologie*, trad. Sachau, p. 191 et Kessler, *Mani*, p. 322.

(3) Chronologie, p. 190 et Kessler, *Mani*, p. 319.

(4) Voir Ed Sachau, *Zur Geschichte und Chronologie von Khwârizm*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne (philol.-histor. klasse), t. LXXIII, (1873), p. 490 et suiv.

(5) Kessler, *Mani*, p. 371.

(6) Kessler, *Mani*, p. 372.

avoir lu les textes officiels, Dès le début de son exposé, il se réfère à un auteur plus ancien, Mohammed ibn Hâroun, plus connu sous le nom de Abou-Isâ al Warrâk (1), qui est présenté par An Nadim comme un « poète scolastique » secrètement attaché à l'hérésie (2). Et il invoque aussi en terminant le témoignage de l'imam manichéen Abou Sa'ïd (3). Il mentionne même en passant deux écrits de Mani (4). Mais il ne doit les connaître que par quelqu'un de ces intermédiaires, car ce n'est point la doctrine du maître qu'il présente, mais celle de ses modernes partisans.

Assez longtemps après Sharastâni, un écrivain chiite du Yémen, Ibn al-Mourtadâ, fait allusion à deux livres manichéens (5). Mais il n'en connait pas d'autres (6). Et il emprunte les renseignements qu'il fournit sur ceux-là à un « savant » auteur, dont il ne dit pas le nom et qui peut être bien plus ancien (7).

En somme, depuis le XIe siècle, à travers tout le monde islamique, ces Ecritures dualistes qui y ont eu autre fois tant de vogue n'y sont guère citées que pour mémoire. Les multiples attaques dirigées contre elles ont fini par triompher de leur vitalité.

En Chine la campagne antimanichéenne a commencé plus tard. Mais elle ne s'est montrée ni moins violente, n moins tenace. Déjà l'édit impérial de 732 qui autorisait la religion de Mani avait soin de la présenter comme « une croyance foncièrement perverse, » qui prenait faussement le nom du Bouddhisme. Il n'en permettait le libre exercice que par égard pour les « maîtres des Hou d'Occident » qui la pratiquaient officiellement (8). Une pareille tolérace s'imposait plus encore quand le puissant royaume des Ouïgours se fut rallié officiellement à la foi dualiste (9). Mais quand ce royaume se

(1) *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, I, 285.
(2) Flügel, *Mani*, p. 107.
(3) *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, I, 290.
(4) *Ibid.*, p. 290.
(5) Kessler, *Mani*, p. 354.
(6) Kessler, *Mani*, p. 350.
(7) Kessler, *Mani*, p. 354.
(8) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 154-155.
(9) V. *supra*, p. 84-85.

fut effondré, les autorités chinoises, qui l'avaient longtemps redouté ne se crurent plus tenues aux mêmes ménagements et adoptèrent une attitude résolument hostile. Les Manichéens furent aussitôt en butte aux pires vexations. Dès 842, leurs temples du Yang-tseu furent fermés et leurs religieux ramenés vers le Nord (1). L'année suivante, un nouvel édit applicable à tout l'empire proscrivit leur religion et ordonna la confiscation de leurs biens et la fermeture de tous leurs sanctuaires (2). D'après l'ordonnance impériale dont un texte plus tardif nous donne le résumé, les « fonctionnaires que cela concernait devaient recueillir les livres et les images des Manichéens et les brûler sur la place publique » (3).

Condamnés par la loi, les disciples de Mani ne purent plus subsister qu'en se dissimulant. Mais le mystère même dont ils s'enveloppaient se retourna contre eux. On leur reprocha de s'adonner en secret à toutes sortes de maléfices et de désordres. A propos d'une révolte qui se produisit en 920, dans le Ho-nan, et dans laquelle ils furent impliqués, un texte les accuse de se rassembler la nuit « pour se livrer à des débauches obscènes » (4). Un autre les montre vers le milieu du xe siècle, dans le Fou-Kien, se vouant à des pratiques ténébreuses et allant, de nuit, avec « leurs livres saints », exorciser un possédé qui meurt dans l'année (5). Au regard des profanes, les Ecritures manichéennes passaient pour des recueils de formules magiques et malfaisantes.

Ce n'est que par surprise qu'au début de xie siècle elles parvinrent à entrer dans le Canon taoïque entrepris par l'ordre de Tshen-tsong (6). Et elles ne jouirent pas longtemps de cette faveur inattendue. Taoïstes orthodoxes et Bouddhistes continuèrent de les regarder comme hérétiques (7).

Des lettrés en firent la critique. Au xiie siècle, Hong Mai présenta « l'Association de la Religion de la Lumière » comme une secte perverse qui se réclamait faussement de

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, 289-295.

(2) Chavannes et Pelliot, *ibid.*, p. 295-301.

(3) Chavannes et Pelliot, *ibid.*, p. 293.

(4) Chavannes et Pelliot, *ibid.* p. 320-321, cf. 321-324.

(5) Chavannes et Pelliot, *ibid.*, p. 324-325.

(6) V. *supra*, p. 88.

(7) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 328-330.

Lao-tseu et du Bouddha et qui cherchait à légitimer les écrits de Mo-Moni à l'aide de textes fautifs ou apocryphes (1). Lou Yeou se montra encore plus violent. Dans un de ses ouvrages il présenta les Manichéens comme des « démoniaques », habiles à tromper la masse, et leurs livres sacrés comme des tissus de « divagations » qui n'avaient pu être conçus que par des « magiciens » et des « imposteurs » (2). Dans la supplique qu'il adressa en 1166 à l'empereur sur les réformes nécessaires, il insista pour qu'on prît à leur sujet des mesures rigoureuses : « Je désire demander au gouvernement impérial, expliquait-il, d'ordonner sévèrement aux intendants et aux autorités locales de rechercher ces hérétiques avec un zèle incessant. S'il y en a qui désobéissent aux magistrats, qu'on leur applique exactement les châtiments prescrits par les lois. Il ne faut pas qu'avec des gens qui s'initient aux textes d'une religion dont les livres saints sont sans fondements les règlements soient appliqués avec indulgence. De plus, qu'on fasse savoir partout, par des proclamations (l'ordre suivant) : Ceux qui propagent et pratiquent actuellement (cette religion) ont un délai d'un mois pour apporter d'eux-mêmes aux magistrats leurs livres saints et leurs images, leurs vêtements et leurs coiffures. On leur accordera alors le pardon de leur crime. Mais, après ce délai, on accordera des récompenses importantes pour ceux qui dénonceront ou arrêteront ces gens. Quant aux textes de leurs livres saints et aux planches qui servent à les imprimer, les préfets et les sous-préfets auront l'ordre de les rechercher à fond et de les brûler immédiatement. En outre, qu'on établisse cette loi : A toute personne qui aura pour le compte d'autrui peint des images démoniaques ou qui aura soit copié un manuscrit, soit gravé pour l'impression les textes des livres malfaisants et trompeurs de la Religion de la Lumière ou d'autres (hérésies) on appliquera, dans tous ces cas, la peine du bannissement pour un an. On pourra ainsi supprimer silencieusement le fléau des rébellions qui éclateraient sans cela dans l'avenir » (3).

La supplique de Lou Yeou paraît avoir obtenu son effet et

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 330-339.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.* 1913, p. 339-343.

(3) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 350-351.

avoir abouti à une inquisition assez semblable à celle qui s'organisait vers la même époque en Occident contre les Albigeois néomanichéens. Dans la première partie du XIIIe siècle, le bonze Tsong Kien dit en effet : « Selon les lois de la dynastie actuelle, ceux qui trompent le peuple par la transmission et la pratique du livre saint des *Deux Racines* et du texte de livres saints sans fondement que les Canons ne contiennent pas, seront condamnés au chef de doctrines hétérodoxes » (1).

Encore en 1370, un document administratif, sanctionné par un édit impérial, réprouve la « Religion du Vénérable de la Lumière », en même temps que « l'Association du Lotus blanc », la « secte du Nuage blanc » et les « pratiques magiques par lesquelles des sorciers et des sorcières soutiennent le phénix, adjurent les saints, écrivent des charmes et font des incantations sur l'eau » (2).

Un article du Code des Ming, qui date de 1374, ou tout au moins de 1397, ajoute en se référant à ce texte : « Tout maître, ou sorcier qui fait faussement descendre des divinités hérétiques, écrit des charmes, prononce des incantations sur l'eau, soutient le phénix, évoque les saints et se donne les titres de « seigneur de la doctrine », de « grand protecteur » ou de « mère instructrice », ainsi que les sociétés qui s'intitulent mensongèrement « Culte du Bouddha Maitreya, Association du Lotus blanc, Religion du Vénérable de la Lumière, Secte du Nuage blanc » etc., qui toutes s'adonnent à des pratiques de doctrines hétérodoxes troublant (l'ordre) correct, lorsqu'elles conservent secrètement des images (de leurs dieux), leur brûlent de l'encens et tiennent des réunions où on s'assemble la nuit et où l'on se disperse à l'aube, feignent de pratiquer des œuvres bonnes et trompent le peuple, pour les chefs, c'est la strangulation, pour ceux qui les suivent, à chacun, cent coups avec le bâton lourd et la déportation à vie à 3.000 *li* » (3).

Dans ces derniers documents, qui visent clairement la religion de Mani, ses Ecritures ne sont pas mentionnées. C'est sans doute parce qu'elles ne jouent plus le même rôle

(1) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 353-354.

(2) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 366.

(3) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 367-368.

qu'autrefois. Depuis le bonze Tsong Kien, aucun auteur connu ne paraît soupçonner leur existence. Elles ont dû disparaître peu à peu au cours du Moyen Age. Il ne pouvait en être autrement après les mesures sévères édictées contre leurs lecteurs et leurs propagateurs.

Dans l'Asie Centrale les textes sacrés du Manichéisme n'ont pas rencontré auprès des pouvoirs civils la même défaveur. Mais ils ont eu à se défendre contre l'influence du Bouddhisme. Cette dernière religion était établie beaucoup plus anciennement dans le pays et elle y avait jeté des racines profondes (1). Les Manichéens n'avaient pu s'installer et se maintenir qu'en présentant leur Maître comme un nouveau Bouddha (2). Un de leurs traités, récemment découvert à Touen houang, se présente même sous la forme d'un *soutra* bouddhique (3). Pareil syncrétisme était très dangereux. Il risquait de faire perdre peu à peu à la littérature manichéenue toute originalité et toute raison d'être. Peut-être eût-il suffi à en provoquer la disparition.

D'autres causes d'ailleurs durent concourir activement au même résultat. Les principautés turques de l'Asie centrale furent souvent envahies au Nord ou au Midi, à l'Est ou à l'Ouest, par de puissants voisins, dont elles gênaient l'expansion et dont la religion officielle cherchait toujours à s'imposer. Le Manichéisme eut sans doute beaucoup à souffrir de ces divers bouleversements. Déjà très ébranlé par la chute de l'empire ouïgour de l'Orkhon, il subit les vicissitudes des petits Etats qui en rcueillirent les débris (4).

Au cours de l'invasion mongole notamment, il dut éprouver des pertes importantes. Il semble avoir résisté pourtant à la tourmente et s'être maintenu jusqu'à la cour des nouveaux

(1) « Autrefois j'étais ignorant et j'appelais Bouddha des démons », dit le roi Ouïgour converti au Manichéisme dans l'inscription de Karabalgasoun (Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 193). Si la phrase ne montre pas qu'il professait auparavant le Bouddhisme, on peut du moins en conclure que sa foi antérieure en subissait profondément l'influence.

(2) Le texte de la note précédente montre que pour le roi Manichéen Bouddha demeure synonyme d'être divin.

(3) V. Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1911, p. 500, 503, 508, etc.

(4) V. *supra*, p. 86.

conquérants puis, après leur disparition, en certaines régions que leur isolement naturel défendait mieux contre les dangers extérieurs. Mais aucune mention n'est plus faite de sa littérature religieuse en ces pays où pendant plusieurs siècles ses livres saints avaient été tant lus.

CHAPITRE TROISIÈME

Survivances des Ecritures manichéennes

Si les livres sacrés du Manichéisme ont disparu depuis longtemps, il nous en reste pourtant divers débris et des signalements encore plus nombreux. Les premiers renseignements que nous possédions sur eux nous sont fournis par les auteurs chrétiens ou apparentés au christianisme. D'autres plus tardifs nous viennent d'historiens étrangers à la foi chrétienne aussi bien qu'à celle de Mani. Les plus récents enfin nous ont été livrés par les manuscrits manichéens découverts à Tourfan ou à Touen houang.

I

IIIe siècle. — Déjà à la fin du IIIe siècle, dans son traité *Des dogmes des Manichéens* (1), Alexandre de Lycopolis nous donne quelques indications sur les « Ecritures anciennes et nouvelles » dont font usage ses adversaires (2), On l'a pris longtemps pour un catholique, même pour un évêque (3). Il se rattache plutôt au Paganisme lettré de Plotin et de Porphyre, qui avant lui ont lutté déjà contre le Gnosticisme (4). Mais il parle sans animosité du Christianisme qu'il distingue nettement de l'hérésie dualiste (5). Et il connait celle-ci d'une façon directe et même assez précise (6).

(1) P. G., XVIII, 409-448 (éd. Fr. Combefis, 1672) et Collection Teubner, Leipzig, 1895, éd. A. Brinkmann.

(2) *Op. cit.*, 5 *circ. med.*

(3) P. G., XVIII, 409-412.

(4) A. Brinkmann, *op. cit.*, *praef*, XII-XIII.

(5) *Op. cit.*, 1.

(6) *Op. cit.*, 2-5.

IVe siècle. — De tous les auteurs Chrétiens, Hégémonius ou l'auteur, quel qu'il soit, des *Actes d'Archelaus* est le premier connu qui parle des écrits de Mani (1). Son œuvre constitue une sorte de drame théologique en quatre actes. D'abord un certain Turbo, disciple de Mani, est envoyé par lui à Kashkar en Mésopotamie, auprès de Marcellus, un chrétien influent qu'il a mission de convertir et il lui expose la foi nouvelle (2). Sur la demande de Marcellus, l'hérésiarque lui-même va bientôt le rejoindre et il engage une discussion publique avec Archelaus, l'évêque du lieu, par qui il est très vite confondu (3). Il s'enfuit alors jusque dans le bourg de Diodore, où, sur la demande d'un prêtre du même nom qui l'entend exposer ses erreurs, Archelaus vient ouvrir avec lui un nouveau tournoi, le réfute une seconde fois et l'oblige à retourner en Perse (4). Enfin, l'évêque de Kashkar raconte la vie de Mani et à cette occasion il fait l'histoire de ses écrits (5). L'ouvrage n'est parvenu jusqu'à nous qu'en une traduction latine qui a dû être faite vers 400 (6). Mais il a dû être écrit en grec, et sans doute en Syrie, dans le premier quart du IVe siècle (7).

Les œuvres d'Ephrem ont été rédigées peu après à Edesse (8). Et elles contiennent maint détail suggestif sur la littérature manichéenne, que l'auteur syrien a lue en sa langue originale. Particulièrement importants sont, à ce point de vue, cinq *Sermons* contre Mani, Marcion et Bardesane, récemment édités d'après un palimpseste (9).

Un contemporain d'Ephrem, Cyrille de Jérusalem, a lu aussi, vers le milieu du IVe siècle, certains des livres saints de

(1) P. G., X, 1405-1528 (éd. Zacagni, 1698) et *C. S. E.* de Berlin, éd. Beeson.

(2) *Op. cit.*, 1-11.

(3) *Op. cit.*, 12-28 *init.*

(4) *Op. cit.*, 28 *fin.*, 51 *init.*

(5) *Op. cit.*, 51 *circ. init.* — 55 avec le complément édité par Beeson.

(6) Beeson, *Op. cit.*, *Praef.*, XVI-XIX.

(7) Beeson, *ibid.*, XIII-XVI.

(8) J. et E. Assemani, *Sancti Ephrem opera omnia quae exstant graece, syriace, latine*, Rome, 1732-1746, 6 vol. A compléter par Th. J. Lamy, *S. Ephraem Hymni et Sermones*, Malines, 1882-1902.

(9) C. W. Mitchell, *S. Ephraim's Prose* (*Refutations of Mani, Marcion and Bardaisan*), Londres, 1912, 8°.

la nouvelle secte (1). Il les prend vivement à partie dans sa VIe *Catéchèse*, où il passe en revue les grande hérésies (2). Et, à cette occasion, il nous fournit sur eux quelques indications qui se rattachent aux *Actes d'Archélaus*, mais qui les complètent sur plus d'un point.

Vers le même temps, Sérapion de Tmuis, dans la basse Egypte, a écrit contre les Manichéens un traité important, dont une partie seulement avait été conservée (3), et dont le reste a été récemment découvert presque en entier dans une œuvre analogue d'un autre polémiste (4). Il y étudie la dogmatique et l'exégèse biblique des Manichéens et, à ce double point de vue, il nous fournit des détails nouveaux sur le contenu de leurs livres.

Quelques années après sa mort, un autre évêque, Titus de Bostra, dans le Hauran, a publié une nouvelle critique du Manichéisme, celle précisément dans laquelle l'ouvrage de Sérapion s'est fondu en partie. Son texte, conservé seulement à moitié et avec beaucoup d'altérations dans l'original grec (5), nous est arrivé en entier et en très bon état dans une version syriaque (6). Il comprend quatre livres dont les deux premiers sont plutôt dialectiques et les deux derniers exégétiques (7). Les uns et les autres complètent avantageusement l'œuvre de Sérapion, avec laquelle ils ont des rapports très étroits.

Peu après la mort de Titus de Bostra, Epiphane, écrivant son *Panarion* ou traité *Contre les Hérésies* a longuement exposé dans la LXVIe section de cet ouvrage la vie et la doctrine de Mani (8). Mais il n'a guère fait que reproduire

(1) *Catech.*, VI, 34.
(2) P. G., VI, 20-35.
(3) P. G., XL, 900-924.
(4) Titus de Bostra, I, 31, *circ. med.*, et III, 1-20. Voir sur ce sujet A. Brinkmann, *Serapion von Tmuis* dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1894, p. 479-491.
(5) Edition Galland, Paris, 1779, reproduite par Migne P. G., XVIII, 1069-1264, très défectueuse.
Ed. Paul Ant. de Lagarde, *Titi Bostreni quae ex opere contra Manichaeos edito in codice Hamburrgensi servata sunt graece*, Leipzig, 1859, 8°, seule acceptable.
(6) Paul Ant. de Lagarde, *Titi Bostreni contra Manichaeos libri quatuor syriace*, Leipzig, 1859, 8°.
(7) Voir le sommaire dans P. G., XVIII, 1257.
(8) *Haer.*, LXVI, chez Migne, P. G., XLII, 29-172.

assez servilement les indications de l'évêque du Hauran et surtout celles des *Actes d'Archelaus*, qu'il n'a, d'ailleurs, toujours pas bien comprises (1). Rien ne montre qu'il ait eu une connaissance directe, ou, tout au moins, un peu précise, des livres qu'il critiquait.

On peut en dire autant de la plupart des auteurs latins de la même période. Hilaire (2), Ambroise (3), Jérôme (4), Philastrius (5) parlent assez fréquemment du Manichéisme. Mais ils le font toujours incidemment et en termes très vagues, qui ne supposent pas une connaissance personnelle des livres de la secte. Victorin semble faire exception. Il a écrit tout un traité *Contre les deux Principes* des Manichéens (6). Il y mentionne même en commençant les *Actes d'André* et le *Trésor* (7). Seulement il ne cite pas le moindre texte et il ne rapporte aucun détail un peu précis de la doctrine qu'il combat.

Seul Augustin montre une connaissance directe et approfondie des Ecritures manichéennes. De la 19e à sa 28e année, en sa qualité d'Auditeur, il les a entendu lire assidûment dans les assemblées religieuses, il les a étudiées avec le plus grand soin et s'est entretenu à leur sujet avec les représentants les plus autorisés de la secte (8) ; il en a défendu la doctrine en mainte conversation, en mainte conférence, jusque dans un traité *De la beauté et de la finalité*, qui malheureusement s'est perdu de bonne heure, et il leur a recruté des partisans zélés (9). Plus tard, une fois converti au Catholicisme, il les a relues avec une attention d'autant plus grande qu'il voulait

(1) Lui-même indique ses sources, *Haer*, LXVI, 21 et surtout 25.

(2) *De Trin*, II, 4 ; VI, 10 ; *Ad. Constant*, II, 9 ; *In Psalm*, LXVIII, 14.

(3) *Hexaem.*, III, 32 ; *Apol. Dav. alt.*, 27 ; *In Psalm.* CXVIII, *serm.*, I, 8 et XXII, 33 ; *De fid.*, I, 57 ; II, 44, 119 ; III, 42 ; V, 104-105, 182 ; *De Incarn.* 8 ; *Epist.*, XXIII, 11 et XLII, 12-13.

(4) *In Esaiam*, II, 3.

(5) *De Haer.*, 61, cf. 88, 100 et 129 dans P. L., XII, 1175, 1199, 1214 et 1257 (éd. Galeardus, Brescia, 1721). Texte meilleur dans le C. S. E. L., t. XXXVIII, (éd. Marx, Vienne, 1898).

(6) P. L., VIII, 999-1010.

(7) P. L. VIII, 999.

(8) Voir dans mon *Evol. intell. de S. Aug.*, le chapitre final de la 1re partie intitulé, *Nature du Manichéisme d'Augustin*, 1re section.

(9) Voir *ibidem.*, 3e section.

en faire une critique serrée et décisive, et qu'à plusieurs reprises les fidèles eux-mêmes ou les pouvoirs publics lui en remettaient des exemplaires pour qu'il les réfutât. Nombreux sont les travaux qu'il leur a consacrés. Simple moine à Thagaste, entre 388 et 391, il les prenait déjà à parti dans un traité *Sur les Mœurs des Manichéens* (1), dans un second *Sur la Genèse contre les Manichéens* (2), dans un troisième *De la vraie religion* (3). Prêtre à Hippone de 391 à 395, il les attaquait encore dans un livre *sur l'Utilité de croire*, adressé à un certain Honorat qu'il avait lui-même converti autrefois à la foi de Mani (4), dans un autre *sur les deux âmes contre les Manichéens* (5), dans une conférence contradictoire *Contre le Manichéen Fortunat*, dont il a revu et conservé les actes officiels (6), dans une œuvre *Contre Adimante disciple de Manichée*, qui est restée inachevée (7). Evêque d'Hippone, il en poursuivait encore la critique en 396 dans un livre également interrompu *Contre l'Epître de Manichée dite du Fondement* (8), vers 400 dans de nombreux Chapitres des *Confessions* (9) et dans 33 livres *Contre Fauste* (10), en 404 dans une nouvelle conférence *Contre Félix*, dont il a publié aussi le texte authentique (11) et dans un traité important *Sur la nature du Bien contre les Manichéens* (12), en 405 dans une réplique doctrinale *Contre le Manichéen Secundin* (13) enfin dans quelques lettres (14) et de nombreux sermons (15). A travers ces écrits il cite fréquemment et parfois même copieusement les livres qu'ils combat

(1) P. L., XXXII, 1345-1378.
(2) P. L., XXXIV, 173-220.
(3) P. L., XXXIV, 121-172.
(4) P. L., XLII, 63-92 et C. S. E. L.,XXV, 1-48.
(5) P. L., XLII, 93-112 et C. S. E. L., XXV, 49-80.
(6) P. L., XLII, 11-130 et C S. E. L., XXV 81-112.
(7) P. L., XLII, 129-172 et C. S. E. L., XXV, 113-190.
(8) P. L., XLII, 173-206 et C. S. E. L., XXV, 191-248.
(9) III, 10-18 ; IV, 1, 3-4, 24 ; V, 3-12, 20, 24-29, etc.
(10) P. L., XLII, 207-518 et C. S. E. L., XXV, 249-797.
(11) P. L., XLII, 519-552 et C. S. E. L., XXV, 799-852.
(12) P. L., XLII, 551-572 et C. S. E. L., XXV, 853-889.
(13) P. L., XLII, 571-602 et C. S. E. L., XXXV, 891-947.
(14) *Epist.*, CLXV, 1 ; CLXVI, 7 et CCXXXVI, 1-3.
(15) *Serm.* I, II, XII, CLIII, CLXXXII, CCXXXVII et *Enarr. in Psalm.* CXL.

et il nous renseigne sur eux mieux qu'aucun des autres polémistes chrétiens.

Ve siècle. — Au début du ve siècle, son compatriote et ami Evode, évêque d'Uzzale, a aussi écrit un ouvrage important *Contre les Manichéens*, où il cite à plusieurs reprises l'*Epître du Fondement* et le *Trésor* (1). Mais il ne fait guère que reproduire les critiques et même les citations augustiniennes, celles notamment du traité *De la nature du bien*. Il ne fournit aucun détail nouveau sur la littérature de la secte.

Un peu plus tard, le pape Saint Léon a repris la même critique dans de nombreux *sermons* où plusieurs fois il parle en connaisseur des Ecritures manichéennes. Comme il a fait la chasse à ces dernières et comme il s'en est vu livrer de nombreux exemplaires (2), on pourrait croire qu'il les a lues avant de les brûler. Mais une étude attentive de son œuvre montre qu'il emprunte tous ses renseignements soit à l'évêque d'Hippone soit aux autres polémistes latins.

Peut-être est-ce vers le même temps qu'a paru la *Formule latine d'abjuration* imposée aux Manichéens convertis (3). Elle aussi mentionne les écrits de Mani et ceux d'Addas ou d'Adimante (4). Mais on aurait tort d'y chercher une analyse, même sommaire, de ces œuvres. Son auteur ne les a sans doute jamais lues ni jamais eues entre les mains. Comme Evode et le pape Léon, il emprunte tous ses renseignements à Augustin, si bien qu'il a été longtemps confondu avec lui (5).

Mieux renseigné est l'historien grec Théodoret évêque de Cyr. Dans son *Résumé des fables hérétiques*, écrit entre 451 et 458, il expose les principes de la croyance des Manichéens en termes trop précis et trop personnels pour ne pas utiliser une

(1) P. L., XLII, 1139-1153 et C. S. E. L., XXV, 949-975.

(2) V. *supra*, p. 65, not. 3.

(3) Texte abrégé dans P. L., XLII, 1153-1156 (10 articles), plus complet dans P. L., LXV, 23-30 (21 articles). Le 1er a été édité aussi dans le C. S. E. L., XXV, 979-982.

(4) Art. 10, 15, 18-21 dans la grande formule.

(5) Le dernier éditeur de *Commonitorium* se montre encore assez disposé à le regarder comme une œuvre augustinienne (C. S. E. L., t. XXV, préf. p. LXXXVIII-LXXX). J'ai cru devoir, après les Bénédictins (P. L., XLII, 1153-1154) adopter une opinion opposée.

œuvre de la secte (1). Mais il n'en cite et n'en mentionne expressément aucune.

VIe siècle. — Au début du siècle suivant, Sévère d'Antioche revient sur le même sujet. Dans une *Homélie* dont le texte grec a été perdu, mais qui nous a été conservée à travers une traduction syriaque, il donne un exposé des principes de la foi manichéenne très ressemblant à celui de Théodoret (2). Et il cite en propres termes et à plusieurs reprises un écrit de Mani dont, par ailleurs, il se refuse à donner le titre.

Par une contradiction qui ne manque pas de piquant, dans un traité *Des deux natures* écrit vers 530, le moine Eustathe reproche à Sévère d'Antioche de s'inspirer des écrits de Mani. Et à cette occasion il cite plusieurs passages qui seraient empruntés à ces derniers (3). Mais rien ne montre qu'il ait lu un recueil authentique d'ouvrages dualistes. Ses citations semblent plutôt empruntées à une de ces nombreuses *Chaînes* où les controversistes grecs accumulaient des témoignages pour ou contre les dogmes discutés.

Un peu plus tard, le théologien Léonce de Byzance consacre un chapitre important de son traité *Des sectes* à l'hérésie manichéenne (4). Il en expose sommairement les points essentiels. Et à cette occasion il en mentionne aussi quelques Ecritures particulièrement connues et répandues.

Dans la seconde partie du VIe siècle, au cours du livre *De la réception des hérétiques*, le prêtre Timothée de Constantinople étudie à nouveau la religion de Mani. Il en décrit les doctrines d'une façon très brève mais assez personnelle. Et il en énumère les « Ecritures démoniaques », ou, du moins les principales, sans donner pourtant sur elles aucun détail précis (5).

De cette œuvre essentiellement pratique on peut rapprocher la première *Formule Grecque d'abjuration* imposée aux Manichéens convertis, qui a dû être composée vers la même

(1) P. G., LXXXIII, 377-381.

(2) Edité, traduit et commenté par Fr. Cumont, *Recherches sur le Manichéïsme*, fasc. 2, Bruxelles, 1912, 8°.

(3) A. Maï, *Script. vet. nov. coll.*, Romae, 1833, 4°, t. VII, p. 277.

(4) P. G., LXXXVI, 1213.

(5) P. G., LXXXVI, 20-24.

époque (1). Les grands écrits de la secte proscrite s'y trouvent indiqués. Plusieurs même y sont brièvement caractérisés. Et les dogmes fondamentaux du Manichéisme y sont aussi rappelés avec des détails précis et suggestifs, qui semblent puisés à bonne source, malgré les altérations que leur ont fait subir des copistes distraits et ignorants.

VIIe siècle. — L'auteur anonyme de la *Doctrine des Pères sur l'Incarnation du Verbe*, qui écrit entre 662 et 679, combat le Monophysisme en le présentant comme un succédané des vieilles hérésies. Et à cette occasion, il cite plusieurs passages d'*Epîtres* de Mani (2). Mais, à l'exemple du moine Eustathe, il paraît les emprunter à quelques *Chaînes* plus anciennes dont rien ne garantit l'authenticité. Les textes allégués doivent donc être étudiés en eux-mêmes et une critique minutieuse s'impose à leur sujet.

A la fin du VIIe siècle, Anastase le Sinaïte, critiquant les doctrines monophysites, affirme également qu'elles ont été empruntées aux « livres manichéens ». Il se trouve ainsi amené à parler de ces derniers qu'il paraît bien connaître. Et il en rapporte certains détails qui présentent des rapports assez étroits avec les dogmes qu'il combat (3).

VIIIe siècle. — Dans la première partie du siècle suivant, Jean Damascène écrit tout un *Dialogue contre les Manichéens* (4) et une *Discussion de Jean l'Orthodoxe avec un Manichéen* (5). Sa critique est essentiellement doctrinale et vise des livres hérétiques. Seulement il n'en cite aucun. Il se contente de rappeler leurs principales thèses pour mieux les critiquer. Aussi n'ajoute-t-il aucun renseignement nouveau à ceux de ses devanciers.

Bien plus précis et instructif est un contemporain Théodore bar Khôni, « docteur du pays Kashkar » (6). Dans le

(1) P. G., 1321-1325, d'après J. Goar, *Euchologion*, Paris, 1647, fol. 885-886.

Cfr. Dickamp, *Doctrina Patrum de Incarnatione Verbi*, Münster, 1907, 8°, p. 17, 58, 69-70, 175, 306.

(3) P. G., LXXXIX, 102, 106, 120, 192, 218, 253, 290, etc.

(4) P. G., XCIV, 1503-1584.

(5) P. G., XCVI, 1319-1336.

(6) Sur cette ville, qui doit être située en Mésopotamie voir plus haut, p. 24, not. 7.

livre des *Scholies*, rédigé vers 791, il consacre une section importante à l'étude des sectes chrétiennes et il s'étend assez longuement sur le Manichéisme (1). Après avoir exposé la vie de Mani, il veut donner un « échantillon des opinions blasphématoires » soutenues par cet impie « pour la plus grande honte » de ses disciples. Et, pour les ridiculiser, au lieu d'en donner un exposé continu, il ajoute, bout à bout, des phrases bizarres empruntées aux Ecritures manichéennes. Par là il nous renseigne plus sûrement en quelques pages que d'autres en de longs traités.

IXe siècle. — Au début du IXe siècle, Nicéphore, patriarche de Constantinople, le grand défenseur des images, revient souvent sur le même sujet. A défaut de son traité *Contre les Juifs, les Cataphryges et les Manichéens*, depuis longtemps perdu, nous possédons de lui plusieurs autres écrits *Contre Eusèbe, Contre Epiphanide, Contre les Iconoclastes*, dans lesquels, à l'exemple du moine Eustathe et de l'auteur anonyme de la *Doctrine des Pères sur l'Incarnation du Verbe*, il reproche aux hérétiques de son temps d'avoir puisé leur inspiration dans la littérature dualiste et il cite à cette occasion plusieurs passages des *Lettres* de Mani (2). Mais, comme ses devanciers, il emprunte ses citations à un recueil de témoignages ecclésiastiques dont rien ne garantit l'authenticité. Il invoque « les livres » que les « prêtres » manichéens ont entre leurs mains. Mais il montre qu'il ne les a point lus, car il affirme gravement que les Images s'y trouvent condamnées (3) !

Pierre de Sicile et Photius, dans leur *Histoire des Manichéens* (4) et dans les *Discours* antimanichéens dont ils ont fait

(1) H. Pognon, *Inscriptions Mandaïtes des coupes de Khouabir*, Paris, 1899, 8°, en appendice, p. 181-193 et Franz Cumont, *Recherches sur le Manichéisme*, fasc. 1 (Bruxelles, 1908, in-8°).

(2) *Contre Eusèbe*, c. 21, 41 et 42, chez Pitra, *Spicil. Solesm.*, I, 405-406, 433 et 444.

Contre Epiphanide, c. 21 et 29, chez Pitra, *op. cit.*, IV, p. 359-360, 376 et 378.

Contre *les Iconoclastes*, Bibl. Nat. Mss. grecs, Fonds Coslin, 93, fol. 215, r°.

(3) *Antirrh.*, III, *Adv. Const. Copr.*, 44, P. G., c. 464.

(4) Pierre de Sicile, P. G., CIV, 1210-1234,
Photius P. G., CII, 16-84.
Les mêmes récits ont encore paru sous les noms de Pierre Hégoumène

suivre cette histoire (1), se montrent mieux informés et plus documentés. Ils ont surtout en vue la propagande paulicienne. Mais ils la rattachent aux écrits de Mani, ainsi qu'à ceux de ses premiers disciples. Et ils fournissent sur les uns et sur les autres des détails assez précis dont plusieurs n'apparaissent point ailleurs.

A ces divers écrits, notamment à ceux de Photius, se lie étroitement une nouvelle *Formule grecque d'abjuration*, plus longue et plus détaillée que la première (2). Elle énumère tout au long les Ecritures manichéennes, ou du moins, les principales, celles qui étaient surtout entrées dans l'usage courant. Et elle en expose la doctrine générale en quelques traits sobres, mais suggestifs, qui en supposent une connaissance directe et même une étude suivie.

Siècles suivants. — La suite de la littérature chrétienne ne fournit guère sur le Manichéisme que des ouvrages de seconde main dont les renseignements sont empruntés à quelqu'un des écrits déjà énumérés. Ainsi, au xe siècle Agapius, évêque de Menbidj, dans son *Histoire universelle* (3), au xie l'archevêque bulgare Theophylacte dans ses travaux exégétiques (4), au xiie Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche, dans sa *Chronique* (5), au xiiie Grégoire Abou'l Faradj, plus connu sous le nom de Bar Hebraeus, dans sa *Chronique ecclésiastique* (6)

(éd. Gieseler, Göttingen, 1849, 4°) et de Georges le Moine (éd. et comm. par J. B. Friedrich, *Der ursprungliche bei Georgios Monachos nur teilweise erhaltene Bericht über die Paulikianer*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Münich de 1896, p. 67-111).

Sur les problèmes littéraires que soulèvent ces diverses attributions, voir Karapet Ter-Mkrttschian, *Die Paulikianer im Byzantinischen Kaiserreich*... Leipzig, 1893, 8°; Bonnvetsch, art. *Paulikianer* dans la *Real. Encycl.*, 3e éd. et Car. Rud. Moeller, *De Photii Petrique siculi libris contra Manichaeos scriptis*, Rome, 1910, 8°.

(1) Pierre de Sicile, P. G., CIV, 1305-1349.
Photius, P. G., CII, 86, 244.

(2) P. G., I, 1461-1472.

(3) *Patr. Orient.*, t. VII, p. 531-535 (éd. et trad. Alex. Vasilief).

(4) P. G., CXXIII, 177 (*In Matt* III, 15), 308 (*ibid.*, XV, 13-14), 1069-1072 (*In Luc.*, XXII, 21-27), 1157 (*In Ioh.*, I, 14), 1209 (*ibid.*, III, 14-15), 1280 (*ibid.*, v. 39-42), 1285 (*ibid.*, VI, 5-9); CXXIV, 68 (*ibid.*, X, 6-8) etc.

(5) Ed. et trad. Chabot, Paris, 1900, 4°, I, VI, ch. 9, p. 198-201.

(6) Ed. et trad. lat. de J. B. Abbeloos et Th. Jos. Lamy, Louvain, 1872, 8°, t. I, p. 59-62.

et dans son *Histoire abrégée des dynasties* (1), parlent assez longuement des livres et des doctrines de Mani. Mais ils ne font guère que reproduire les données des *Actes d'Archelaus* et celles d'Epiphane ou d'autres hérésiologues. Leurs continuateurs puisent aux mêmes sources. Tous se contentent de gloser des textes plus anciens.

Appréciation générale. — En revanche, ces écrits antérieurs fournissent, dans leur ensemble, un tableau assez net de la littérature manichéenne. D'une manière générale ils présentent celle-ci comme une production hérétique, qui se réclame de la Bible chrétienne, mais qui se rattache plutôt aux œuvres gnostiques, particulièrement à celles de Basilide et de Valentin, de Marcion et de Bardesane, les seules dont ils montrent une connaissance précise. L'idée qu'ils en donnent est, quoi qu'on en ait dit, très concordante et cadre parfaitement avec les renseignements que nous possédons par ailleurs, soit sur le Manichéisme, soit sur le Gnosticisme.

Malheureusement ils se contentent le plus souvent d'indications trop générales. Pour ne pas favoriser la lecture des livres critiqués, ils évitent d'en indiquer le titre exact et d'en faire un rapport trop fidèle. Ils ne les citent et ne les analysent que pour les critiquer. Aussi doivent-ils être soumis eux mêmes à une critique minutieuse et demandent-ils toujours à être complétés.

II

Divers auteurs étrangers à l'Eglise comme au Manichéisme fournissent des détails nouveaux, qui permettent de contrôler et de préciser ceux des polémistes Chrétiens.

IXe siècle. — Le plus ancien est le motazélite Al-Gahiz, mort en 859. Ce savant, peu connu mais très instruit, a constaté la grande vogue dont les livres manichéens jouissaient de son temps dans le monde islamique et il a tenu à se faire d'eux une idée personnelle. Dans un ouvrage encore en partie inédit, le « Livre des animaux », il nous fournit sur eux, sur leur grande diffusion et sur leur contenu essentiel des indications intéressantes mais malheureusement très brèves et parfois énigmatiques (2).

(1) Ed. et trad. lat. de Pococke, Oxford, 1663, in-4°, p. 82-83.

(2) Texte et trad. dans Kessler, *Mani*, p. 365-370.

Après lui s'offre à nous le célèbre écrivain chiite Ibn Wâdih al-Ya'qoûbi, qui, appartenant à la famille des califes Abbassides, a décrit leurs hauts faits dans une sorte d'histoire universelle allant des premiers temps connus jusqu'à l'an 872. Dans la section de cette œuvre importante consacrée aux « Rois de Perse », il s'étend assez longuement, à propos de Sapor I, sur l'apparition du Manichéisme. Il énumère les principaux ouvrages de Mani, fournit sur chacun d'eux quelques détails précis qui montrent qu'il les a lus et donne un résumé très substantiel de leur enseignement (1).

A la même époque, c'est-à-dire vers la fin du IXe siècle, a paru en pehlvi une œuvre dogmatique, le *Shikand goumanig Vidshar*, « Explication dissipant le doute », dont l'auteur, un Persan très attaché à la religion mazdéenne, défend celle-ci contre les Juifs, les chrétiens, les Manichéens et les Mahométans. La partie consacrée à la critique des Manichéens s'ouvre par un exposé assez court, mais très dense, des doctrines de Mani. Elle ne mentionne aucun livre, mais elle doit en viser un, plus connu ou plus important que les autres, et elle semble en faire l'analyse. Par là elle mérite une étude spéciale (2).

Xe siècle. — Vers le même temps, ou un peu plus tard, dans les premières années du Xe siècle, un autre écrivain, originaire de la Perse, mais faisant profession d'islamisme, l'historien Tabari, a raconté dans sa *Chronique* ou « Histoire des prophètes et des rois » divers incidents de la vie de Mani ou de ses principaux disciples. Et à ce propos il nous fournit sur ces hérétiques quelques détails nouveaux (3). Mais il ne semble pas avoir de leurs Ecritures une connaissance directe ou du moins bien précise.

Plus détaillé et mieux renseigné est le conteur arabe Mas'oudî, mort en 956, qui, ayant voyagé à travers tout l'Orient, a eu mainte occasion de connaitre les Manichéens et de feuilleter leurs recueils scripturaires. Dans le *Livre de l'avertisse-*

(1) Texte et trad. dans Kessler, *Mani*, p. 323-331.

(2) Ed. et trad. angl. par E. W. West, dans *The sacred books of the East* vol. XXV (Oxford, 1885, 8°), p. 243-251.

Trad. allem. et comment. par C. Saleman dans les *Mémoires de* l'Académie des sciences de St. Petersbourg de 1904, *Ein Bruchstück Manichaeischen Schrifttums...*, *appendice*, p. 16 et suiv.

(3) Trad. Zotenberg, Paris, 1867-1874, 8°, t. IV, p. 447-453.

ment et de la révision il mentionne 4 ouvrages de Mani et même des chapitres de deux d'entre eux. Et il renvoie à un travail plus ancien, malheureusement perdu, où il en citait différents textes (1). Dans son recueil anecdotique des *Prairies d'or*, il fait aussi plusieurs fois allusion à certains points de la doctrine professée par ces écrits ou d'autres analogues (2).

Bien plus instructif encore est Abou'l Faradj Mohammed ben Ishaq, plus connu sous le nom d'An Nadim et surnommé « le libraire de Bagdad », qui, dans son *Fihrist al-âloum*, « Catalogue des sciences », rédigé en 988, nous donne une sorte d'histoire de la littérature, exposant la vie des principaux auteurs et le contenu essentiel de leurs œuvres (3). Dans la 1re section du IXe livre, immédiatement après avoir parlé des Sabéens (4), il étudie les « Croyances des Manichéens ». Il donne d'abord quelques détails biographiques sur le fondateur de la nouvelle religion (5). Puis il présente un long « rapport sur ce que Mani enseignait, sur sa doctrine concernant la nature de l'Eternel, la création du monde et la lutte de la Lumière et des Ténèbres » (6). Après quoi il expose tour à tour le « Commencement de la reproduction continue d'après la doctrine de Mani » (7), la « Description de la Terre lumineuse et de l'Air lumineux qui sont sans commencement comme le Diéu lumineux » (8), la « Description de la Terre ténébreuse et son effervescence » (9), la « Manière dont l'homme doit entrer en religion » (10), la « Loi que Mani donna et les Commandements qu'il formula » (11), les « Opinions différentes èmises par

(1) Trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, 8°, p. 187-188.

(2) Ed. et trad. C. Barbier de Meynard, Paris, 1863, 8°, t. I, p. 199, 288, 299; II, 167-168, 195; III, 435; VI, 385; VII, 12-16; VIII, 293.

(3) Ed., trad. allem. et comm. par Gustav. Flügel, *Mani, seine Lehre und seine Schriften*, Leipzig, 1862, 8°. A compléter par Kessler, *Mani*, p. 331-338; 382-402.

(4) Ed. trad. et comm. par D. Chwolson, *Die Sabäer*, t. II, p. 1-52 et 53-365.

(5) Flügel, *Mani*, p. 83-85.

(6) *Op. cit.*, p. 86-90.

(7) *Op. cit.*, p. 90-93.

Op. cit., p. 93-94.

(9) *Op. cit.*, p. 94.

(10) *Op. cit.*, p. 94-95.

(11) *Op. cit.*, p. 95-97.

les Manichéens sur les fonctions d'Imam après la mort de Mani » (1), la « Scission des Manichéens en deux sectes, celle des Mihrites et celle des Miklasites » (2), la « Doctrine des Manichéens sur la vie future » (3), la « Constitution du monde futur après la disparition de cette terre et Description du Paradis et de l'Enfer » (4), les « Noms des livres composés par Mani » et les « Titres des Epitres (ou Traités) de Mani et des Imams venus après lui » (5), un « Fragment de l'histoire des Manichéens, leurs migrations en divers pays et des nouvelles sur les Imams » (6), les « Noms et succession des Imams manichéens sous la domination des Abbassides et avant le temps présent » (7), « Quelques-uns des Imams Manichéens adonnés à la Scolastique, qui se convertirent intérieurement à l'Islam, mais étaient intérieurement attachés à l'incroyance » (8), la « Mention des Princes et Secrétaires d'Etat qui furent accusés d'incroyance » (9), « Quelques-uns des Imams Manichéens sous la domination des Abbassides » (10), « Quelques-uns de leurs Imams dans le temps présent » (11). Les titres de ces sections montrent assez l'intérêt qui s'attache à chacune. La méthode adoptée par l'auteur augmente encore la valeur de son œuvre. Le plus souvent il résume ou il cite librement les textes officiels de la religion qu'il décrit. Et, pour qu'aucune confusion n'existe à ce sujet, il fait précéder ses résumés de la formule « Mohammed ben Ishaq dit » et ses citations de cette autre formule « Mani enseigne » ou « les Manichéens rapportent » (12). Malheureusement il n'indique point ses sources. Il a eu sans nul doute entre les mains deux livres de Mani, les *Mystères* et le *Shâpourâkan*, dont il donne

(1) *Op. cit.*, p. 97-98.
(2) *Op. cit.*, p. 98-100.
(3) *Op. cit.*, p. 100-101.
(4) *Op. cit.*, p. 101-102.
(5) *Op. cit.*, p. 102-103 et 103-105.
(6) *Op. cit.*, p. 105-106.
(7) *Op. cit.*, p. 106-107.
(8) *Op. cit.*, p. 107.
(9) *Op. cit.*, p. 107.
(10) *Op. cit.*, p. 108.
(11) *Op. cit.*, p. 108.
(12) *Op. cit.*, p. 83 *init.*, avec le commentaire de Flügel, p. 30.

la table de matières, ainsi qu'un troisième, celui des « *Préceptes pour Auditeurs* » auquel il note que se trouve adjoint un « *Chapitre de Préceptes pour les Elus* » (1). Mais on peut se demander s'il a eu des autres une connaissance directe, car il annonce l'indication de leurs chapitres sans la donner effectivement au moins dans les manuscrits que nous avons de lui. Il se borne à une simple transcription de titres dont le sens et même la forme exacte nous échappent souvent (2). Son travail, si précieux pour l'histoire des dogmes manichéens, demeure donc assez vague et confus pour celle des écrits qui les ont exposés.

XIe siècle. — Un autre historien, le persan Birouni, de Khwârizm (Khiva), dans sa *Chronologie* des peuples Orientaux ou « Monuments subsistants des siècles écoulés », qu'il a dû rédiger vers l'an 1.000, parle assez longuement de Mani, dont il décrit la vie et la doctrine (3). Il énumère ses ouvrages, déclare expressément en avoir lu plusieurs et fournit des détails intéressants sur deux d'entre eux, sur l'*Evangile* et le *Shâpourakân*, qu'il cite en propres termes, ainsi que sur divers traités de ses disciples (4). Dans une lettre adressée à un ami, il raconte comment l'étude du médecin Rhazès, qui citait avec éloge les livres de Mani, et notamment celui des *Mystères*, l'a amené à chercher ce dernier, puis l'ayant trouvé, à en faire une traduction, Ce dernier travail est perdu (5), Mais dans son *Histoire de l'Inde*, rédigée vers 1030 (6), il en cite plusieurs passages (7) ; il rapporte aussi un extrait du *Trésor de la vivification* et il mentionne en passant divers auteurs manichéens (8).

(1) *Op. cit.*, p. 102-103.

(2) *Op. cit.*, p. 103 : « Livres » de Mani, VI ; « Epitres » de Mani, 15, 34, etc.

(3) Edit. allem. par C. Ed. Sachau, Leipzig, 1878, 8° ; Trad.angl. par le même, London, 1879, gr. 8°.

(4) *Chronology*, p. 27, 121, 190-191, 329.

(5) C. Ed. Sachau, *Introduction* à l'édition allemande de la *Chronologie*, p. XXXVIII.

(6) Trad. angl. par C. Ed. Sachau, *Alberuni's India*, London, 1888, 2 vol. 8°.

(7) *Op. cit.*, I, 48, 54.

(8) *Op. cit.*, I, 39.

A côté de lui peut être mentionné un autre Persan, Abou'l-Ma'âlî, pour son *Exposé des Religions*, achevé à Ghazna, en 1092. Il y décrit brièvement la doctrine de Mani et il dit que l'auteur l'avait présentée dans un livre célèbre appelé l'*Erjenk* et conservé au trésor royal de Ghazna (1). Mais on aurait tort de prendre son récit trop à la lettre. Rien ne prouve qu'il ait lu le livre dont il parle. Et chez lui l'histoire confine visiblement avec la légende.

XIIe siècle. — Beaucoup plus sûr et plus précis est son compatriote Sharastâni, de Sharistan, qui vivait dans la 1re moitié du XIIe siècle. Dans son grand ouvrage : *Sectes religieuses et Ecoles philosophiques*, après avoir étudié les religions qui ont une Ecriture révélée, c'est-à-dire l'Islamisme, le Judaïsme et le Christianisme, il considère celles qui ont un semblant d'Ecriture, savoir le Mazdéisme et le Manichéisme. Il expose donc la doctrine de Mani, dont il s'applique surtout à dégager les grandes thèses dualistes (2). Et à cette occasion il mentionne les *Géants* et le *Shâpourakân*, dont il cite même quelques phrases curieuses (3). Puis il rappelle une opinion particulière de l'Iman Abou-Sa'ïd (4) et surtout la doctrine de Mazdak, qu'il rattache au Manichéisme (5).

Vers la fin du XIIe siècle, dans un copieux recueil de « Miscellanées », le *Yi Kien che*, œuvre considérable en 420 chapitres, dont il nous reste des fragments importants ainsi qu'un abrégé en 80 chapitres, le lettré chinois Hong Mai (1123-1202), parlant de la « Religion de la Lumière » que professent les « adeptes de Mo-mo-ni », fournit aussi quelques détails sur les livres saints qui y sont acceptés. Il mentionne et il caractérise brièvement deux écrits de Mani, celui des *Deux Principes* et celui des *Trois Moments*. Et il signale aussi des textes bouddhiques ou taoïstes qui leur sont communément adjoints (6).

Son contemporain Lou Yeou (1125-1209) traite le même

(1) Kessler, *Mani*, p. 370-372.

(2) *Religionsparteien und Philosophenschulen*, trad. Th. Haarbrücker, Halle, 1850, 8°, t. I, p. 285-290.

(3) *Op. cit.*, I, 290.

(4) *Op. cit.*, I, 290-291.

(5) *Op. cit.*, I, 291-293.

(6) Chavannes et Pelliot, *Journ. Asiat.*, 1913, p. 330-339.

sujet dans son *Lang hio ngan pi ki*, collection de notes historiques et littéraires et dans une pièce d'un recueil similaire, le *Wei nan wei tsi* où il répond à un questionnaire de l'empereur. Il y parle en connaisseur des « livres saints de la Religion de la Lumière », sur lesquels il a « jeté les yeux », de leurs images et des impressions nombreuses qu'on en fait. Mais il n'en cite aucun et il ne donne aucun détail un peu précis sur leur enseignement (1).

XIIIe siècle. — Un peu après lui, le bonze Tsong Kien, de Seang Tcheou, dans un ouvrage de Droit, le *Che men Tcheng T'ong*, commencé par Wou K'o-Ki en 1208-1224 et continué par lui en 1237-1240, traite également et en termes plus précis des Ecritures manichéennes, à propos d'un texte récent qui les condamne. Il nomme d'abord le « livre saint des *Deux Principes* et en analyse brièvement le contenu, puis il parle des « livres saints sans fondement », qui sont associés au précédent et en énumère jusqu'à six. Malheureusement il se borne à indiquer leurs titres et ceux-ci, donnés sans commentaire, sont peu intelligibles (2).

Un dernier auteur chinois, le moine bouddhiste Tche-p'an revient à plusieurs reprises sur le même sujet dans le *Fo tsou t'ong Ki*, vaste compilation commencée en 1258 et terminée en 1269. Il y cite divers textes qui parlent des Manichéens et parfois de leurs livres saints. Ces documents sont de valeur très inégale. Mais plusieurs présentent un réel intérêt (3).

Vers le même temps, un auteur mahométan d'origine persane, Djowéïnî ou Gouwaïnî, qui, en 1257, avait accompagné son père à la cour des rois Mongols, écrivait le *Tarikh Djihan Kushai*, « Histoire du conquérant du monde » et y racontait les principaux événements du règne de Gengis Khan et de ses successeurs immédiats. L'ouvrage nous a été conservé. Il parle, à plusieurs reprises, des Ouïgours passés sous la domination mongole. Il rapporte certaines de leurs légendes et il utilise visiblement des écrits d'un caractère religieux qui se rattachent au cycle de Mani (4).

(1) Chavannes et Pelliot, *loc. cit.*, p. 339-352.

(2) Chavannes et Pelliot, *loc. cit.*, p. 352-363.

(3) Chavannes et Pelliot, *loc. cit.*, p. 320-321, 331-339, 353.

(4) Voir E. Bretschneider, *Mediaeval Researches from eastern Asiatic*,

XIVe siècle. — Plus tard encore, peut-être au cours du XIVe siècle, le savant chiite Ibn al-Mourtadâ, du Yémen, auteur d'une histoire volumineuse connue depuis peu, la « *Pleine Mer* », commence par donner, dans une très longue introduction, un « livre des sectes religieuses et des écoles philosophiques » et parle d'abord, en termes assez précis, des Manichéens. Il analyse en détail leurs doctrines et mentionne à ce sujet deux écrits de Mani, l'*Evangile* et le *Shâpourakân* (1). Il ne les connait sans doute pas directement, car il les cite une fois d'après le témoignage d'un « savant » auteur dont il ne donne pas le nom et qui peut être Sharastâni (2). Mais les renseignements qu'il fournit sur eux n'en sont pas moins intéressants.

XVe siècle. — Enfin, dans son *Histoire universelle*, le « Jardin de la Pureté » qui va de la création du monde jusqu'au sultan Hussein Baïqara, successeur de Tamerlan, le Persan Mîrchônd, mort à Herat en 1498, parle longuement de Mani, « le peintre » ou « le Zandik ». Il mentionne son *Evangile* et donne des détails curieux sur l'origine de cette œuvre (3). Mais ces indications sont à peu près complètement dépourvues de valeur historique. Sur la littérature manichéenne les témoignages directs font désormais défaut hors de la Chrétienté comme au sein de l'Eglise.

Appréciation générale. — Dans l'ensemble, les auteurs Persans, Arabes ou Chinois complètent heureusement leurs devanciers Latins, Grecs ou Syriaques. Ils parlent d'ordinaire en termes plus directs des ouvrages cités, parce qu'ils en redoutent moins la diffusion. Et, étant moins passionnés dans leur polémique, ils se montrent aussi plus objectifs. Certains d'entre eux, par exemple An Nadim et Birouni, ont d'ailleurs plus de sens historique qu'Hégémonius, Epiphane ou même Augustin.

Mais ils connaissent mal le Christianisme et ils ne s'intéressent qu'assez peu aux doctrines qui en dépendent. Aussi

London, 1888, 8°, p. 195 et suiv. Cf. Jos. Marquart, *Gumaini's Bericht über die Bekehrung der Uiguren*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1912, p. 485-498.

(1) Kessler, *Mani*, p. 343-355.

(2) *Op. cit.*, p. 354. Cf. Sharastâni, *Religionsparteien*, trad. Haarbrücker, t. I p. 290.

(3) Kessler, *Mani*, p. 377-381.

négligent ils volontiers dans le Manichéisme les détails spécifiquement chrétiens qui se rattachent à la Bible et mettent ils au contraire en relief les vieux souvenirs de la mythologie païenne, qui les intéressent bien davantage. Par là ils nous donnent de la littérature manichéenne une idée assez fausse, qui, dans ces derniers temps, a trop souvent égaré les recherches des savants. S'ils apportent d'utile compléments aux écrivains ecclésiastiques, ils ont besoin d'être à leur tour complétés et rectifiés par eux. Les uns et les autres demeurent également tendancieux et exclusifs.

III

Seuls les manuscrits manichéens peuvent nous fournir des renseignements tout à fait sûrs. D'autre part un peu de réflexion suffit à montrer qu'ils n'ont pas pu disparaître complètement et pour toujours. Ils ont joui d'une trop large diffusion, ils ont circulé à travers trop de pays, ils se sont transmis pendant trop de siècles pour ne pas laisser au moins quelques débris. En Orient surtout, dans ces régions de l'Asie Centrale qui, à cause de leur isolement, gardent plus longuement l'empreinte du passé et où ces écrits ont circulé très tard, il devait être relativement aisé d'en retrouver des traces. Plusieurs villes du Turkestan chinois, où le Manichéisme a été jadis très florissant, ont été englouties par des vagues de sable du Désert de Gobi. Il suffisait de soulever un coin de la nappe qui les recouvre pour en exhumer de nombreux manuscrits (1).

Manuscrits de Tourfan. — A la fin du siècle dernier, des voyageurs instruits, passant dans la région de Tourfan, avaient été frappés par l'abondance des vieux papiers qui y sortaient de terre et dont certains servaient de vitres aux fenêtres (2). On savait qu'au nord de la localité, dans l'oasis d'Idiqout schari, s'élevait jadis la ville de Kao-tchang, Khotscho, ou Kouchan,

(1) Voir Henri Cordier, *Les fouilles en Asie Centrale* dans le *Journal des savants*, 1910, p. 210-224 et 241-252.

(2) Voir le *Bulletin de l'Association internationale pour l'exploration historique, archéologique, linguistique et ethnographique de l'Asie Centrale et de l'Extrême Orient*, n. 2, Saint-Petersbourg, oct. 1903, p. 10 et 11 (Rapport de A. Grünwedel).

capitale d'un royaume ouïgour (1). On résolut d'y faire des fouilles méthodiques.

Des travaux importants furent faits en ce sens, de 1893 à 1895, au nom de la Société de Géographie de Saint-Pétersbourg, par une mission russe que dirigeaient les savants Roborovski et Kozlov et ils fournirent déjà un premier lot de feuillets fort anciens (2). Ils étaient continués, en 1898, par une délégation de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, que conduisait le Dr Klementz et qui exhuma de nouveaux textes (3). A la suite de la fondation d'une Association internationale, établie en 1902 à Saint-Pétersbourg (4), ils ont été repris avec une ardeur nouvelle et une méthode plus rigoureuse par plusieurs autres savants de la même nationalité, notamment par André Roudnef, G. Y. Ramstedt, le professeur Barthold, Kochanowski, Krotkov, Oldenbourg, et ils ont valu une ample récolte de nouveaux manuscrits (5).

Entre temps, les Allemands se mettaient en campagne. Une première expédition, très fructueuse, fut faite de 1902 à 1903, au nom de l'Académie des sciences de Münich, par A. Grünwedel (6). Une seconde, également heureuse, s'effectua, de 1904 à 1905, sous la direction de A. Von Le Coq, au nom de l'Académie des sciences de Berlin. Une troisième eut lieu enfin, avec un égal succès, de 1905 à 1907, sous la conduite de Grünwedel avec la collaboration de Von Le Coq (7).

(1) Voir en particulier G. Flügel, *Mani*, p. 387-390.

(2) Compte rendu de Roborovski dans ls *Izvestija Imp. Russkago*, Geograficeskago obscestva, t. XXXIV, (1898), p. 1-50. Cf. E. Bretscheider, *History of European Botanical Discoveries in China*, t. II, Londres, 1898, p. 1002-1007.

(3) *Nachrichten über die... im Jahre* 1898 *ausgerüstete Expedition nach Turfan*, St-Petersburg, 1899. Voir surtout p. 55-83 : *Altuigurische Sprachproben aus Turfan*, par W. Radloff.

(4) V. *supra*, p. 129, not. 2.

(5) V. H. Cordier, *art. cit.*, p. 219.

(6) A. Grünwedel, *Bericht über Archaeologische Arbeiten in Idiqutschari* dans les *Abhandlungen* de l'Académie des sciences de Münich, t. XXIV, vol. 1, 196 pages (Voir surtout p. 181-195 : *Uigurische Schriftstücke in Text und Übersetzung*, par W. Radloff. Cf. du même auteur, *Altbudhistische Kultstätten in Chinesisch Türkestan*, Berlin, 1912, 4°.

(7) A. Von Le Coq, *Exploration archéologique à Tourfan*, dans le *Journal Asiatique de* 1909, p. 320-334, et surtout *Chostscho*, Berlin, 1912, in-folio, (volume de luxe, magnifiquement illustré).

De nouvelles fouilles ont été faites, dans la même région, par des savants de diverses nationalités. En 1908, notamment, une mission du japonais Zuicho Tachibana en rapportait un certain nombre de rouleaux, dont un, d'origine ouïgoure, ne mesure pas moins de 10 mètres de long (1). Mais ces textes ne sont pas encore entrés dans le domaine public. Au contraire ceux des missions russes et allemandes ont été déjà publiés en partie.

Parmi les manuscrits de Tourfan qui ont déjà vu le jour, beaucoup sont de provenance manichéenne. Ils sont surtout écrits en pehlvi ou en vieux turc (2). Les textes pehlvis ont été particulièrement étudiés en Russie par C. Salemann, en Allemagne par F. W. K. Müller. Les textes turcs ont été surtout déchiffrés en Allemagne par Von Le Coq, en Russie par W. Radloff.

Publications de C. Salemann. — Au cours d'un rapport publié en 1904 dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et intitulé « *Un morceau d'Ecriture manichéenne* », C. Salemann a présenté et traduit un feuillet apporté de Tourfan en 1895 par la mission Roborowski et écrit d'un côté en syriaque, de l'autre en chinois avec des caractères « qui peuvent dater du IXe siècle » (3). Tandis que le texte chinois n'a aucune importance, le fragment syriaque énumère un certain nombre d'œuvres dont plusieurs sont nettement manichéennes. Malheureusement il est très incomplet et peu intelligible.

Dans quatre séries d'études, intitulées : *Manichaica* et publiées en 1907 et 1912 dans le *Bulletin* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (4), le même auteur étudie un certain nombre d'autres textes manichéens écrits en diverses langues mais surtout en pehlvi et recueillis par des missions russes de diverses époques. Il en traduit plusieurs. Mais il

(1) V. H. Cordier, *art. cit.*, p. 245.

(2) V. Foy, *Die Sprache der türkischen Turfanfragmente in manichäischen Schrift* dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin, 1904, p. 1389 suiv.

(3) *Ein Bruchstük Manichaeischen Schrifttums im Asiatischen Museum (mit einem Fascimile)*. St-Petersbourg, 1904, 4°, 15 pp. dans les *Zapiski Imper. Akad. Nauk*, 8e série, t. VI, n. 6.

(4) 1907, p. 175-184 et 531-558; 1912, p. 1-31 et 32-50.

s'applique plutôt à en fixer le vocabulaire encore très incertain. A cette même tâche sont consacrées aussi des « *Etudes Manichéennes* » publiées en 1908 dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (1).

Publications de F. W. K. Müller. — Plus étendus et plus achevés sont les travaux de F. W. K. Müller concernant le Manichéisme. Ils comprennent d'abord et surtout un rapport présenté dans les *Compte-rendus* de l'Académie des sciences de Berlin sur des textes de la mission Grünwedel (2), et une édition avec traduction et commentaire de ces textes parue dans les *Mémoires* de la même Société et intitulée comme le rapport : « *Restes de manuscrits en écriture estrangelo de Tourfan* » (3). Les documents étudiés sont rédigés, pour la plupart, en pehlvi. Ils renferment des fragments nombreux d'œuvres manichéennes, notamment d'hymnes et de prières et même d'écrits de Mani, en particulier de son *Evangile* et du *Shâpourakân*. Ils offrent donc le plus grand intérêt..

Le même savant a encore édité, traduit et commenté en 1912 dans un volume des *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, sous la rubrique : *Un double feuillet d'un hymnaire manichéen de Tourfan*, d'autres textes pehlvis dont une partie donne les titres d'environ 200 hymnes liturgiques, l'autre explique l'origine du recueil (4). Cette préface fait remonter le livre à l'an 546 après la naissance de l'Envoyé de la Lumière. Et la table des matières donne des titres très suggestifs malgré leur brièveté.

Publications de Von Le Coq. — Egalement importantes sont les publications de Von Le Coq. Ce dernier savant a publié en 1908, dans les *Compte-rendus*, de l'Académie des sciences de Berlin, un « *Fragment manichéen ouïgour d'Idiqout-shari* » rédigé en vieux turc et écrit sans doute, d'après lui, dans la période des Tang, entre 600 et 900, qui décrit un

(1) *Zapiski Imperat. Akad. Nauk.*, 1908, n° 10, 172 pp.

(2) *Sitzungsberichte*, 1904, p. 348-352 : *Handschriften Reste in Estrangelo Schrift aus Turfan, Chinesisch-Turkistan.*

(3) *Abhandlungen*, 1904, *idem*, 117 p. et 2 pl.

(4) *Abhandlungen*, 1913 : *Ein Doppelblatt aus einem manichäischen Hymnenbuch* (*Mahrnamag*), 40 pp. et 2 pl.

épisode de la prédication du « bourkhan Zrousc » (1). En 1908 il a donné dans le même recueil des fragments écrits en « *Vieux turc de Tourfan* », qui ont été trouvés à côté de textes chinois datant du début du IXe siècle et qui contiennent des débris d'hymnes et d'autres Ecritures manichéennes (2). Il y a joint, au cours de la même année, deux nouveaux textes, « *Un fragment chrétien et un autre manichéen en langue turque de Tourfan* », qu'il juge anciens sans pouvoir les dater et dont l'un contient quelques versets d'un Evangile apocryphe vraisemblablement adopté par les disciples de Mani, l'autre raconte les célèbres rencontres du Bouddha et fait partie d'un livre dépareillé, qui a dû être rédigé pour les mêmes milieux (3).

Depuis lors, le même savant a entrepris de publier des « *Textes turcs manichéens de Chotscho* ». Un premier fascicule paru sous ce titre en 1912, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, contient des fragments d'une Vie du Bouddha, des débris de traités, d'hymnes et de prières, un long récit se rapportant à l'apostolat de Mar Amou, disciple de Mani, enfin plusieurs colophons, dont l'un se donne comme écrit en l'an 522 après la mort de Mani, c'est-à-dire, selon toute apparence, en 795 (4). Le contenu et l'antiquité de ces manuscrits en montrent l'importance et il est à souhaiter que la publication si brillamment commencée ait une continuation rapide.

Publications de W. Radloff. — Des travaux de Von Le Coq on peut rapprocher ceux du savant russe A. Radloff. Ce dernier s'est depuis longtemps spécialisé dans l'étude des vieux dia-

(1) *Sitzungsberichte*, 1908, p. 398-414 : *Ein manichäisch-uigurisches Fragment aus Idiqut-Schahri.*

(2) *Sitzungsberichte*, 1908, p. 398-414 : *Ein manichäisch-uigurisches Fragcompléter* par W. Thomsen ; *Ein Blatt in türkischen Runenschrift aus Turfan*, *ibid.*, p. 296-306.

(3) *Sitzungsberichte*, 1909, p. 1202-1218 : *Ein christliches und ein manichäisches Manuskript fragment in türkischer Sprache aus Turfan*, avec plusieurs fac-similés.

(4) *Abhandlungen*, 1912 : *Türkische Manichaica aus Chotscho*, I, 61 p. avec des fac-similés.

A. Von Le Coq a aussi publié en 1912, dans la *Festschrift für Wilhelm Thomsen*, Leipzig, 1912, 8°, p. 144-145, un article intitulé : *Ein manichäisches Buch Fragment aus Chotscho.* Mais le texte qu'il étudie, d'un caractère purement historique et politique, n'appartient pas aux Ecritures Manichéennes.

lectes turcs de l'Asie centrale. Il a été le premier à déchiffrer les textes de Tourfan écrits dans cette langue qui ont été apportés par la mission Klementz (1) et même ceux qui ont été ensuite exhumés par Grünwedel (2). Malheureusement ses premières traductions ne portent sur aucun texte proprement scripturaire et n'intéressent donc que d'une façon indirecte l'histoire des Ecritures Manichéennes.

Il a dans la suite édité, traduit et commenté un document beaucoup plus important, le *Khouastouanift*, qui avait un caractère nettement religieux ou même rituel et dont une partie notable a été aussi retrouvée à Tourfan (3). Mais cette œuvre nous est surtout connue par un manuscrit bien plus étendu et presque complet qui a été découvert, parmi un lot important de vieux textes, sur la frontière du Turkestan chinois et du Kan sou, dans la région de Touen houang.

Bibliothèque de Touen houang. — A 20 kilomètres environ au sud-est de cette dernière ville, se trouve un groupe considérable de grottes, appelées en turc *ming-uï*, « mille maisons », à cause de leur multitude, et en chinois *ts'ien-fo-tong*, « grottes des 1000 Bouddhas », à cause des nombreux Bouddhas peints ou sculptés qui en ornent les murs. En 1900, un moine taoïste s'aperçut en déblayant une d'elles, d'après ce qu'il a lui-même raconté, qu'en un endroit la paroi sonnait creux. Il la perça avec précaution et se trouva devant une niche carrée, ayant environ trois mètres de côté, qui contenait un monceau de manuscrits, une vraie bibliothèque. Comme le moine était illettré, Il se contenta de manier un peu toutes les liasses qu'il venait de mettre à jour, pour voir si un trésor n'y était point caché, puis, déçu, il se désintéressa de sa trouvaille. Plusieurs des manuscrits furent emportés par des visiteurs ou offerts à des mandarins du Kan sou. Leur étude montra qu'ils étaient très anciens. La cachette datait de loin, de 1035, précisa-t-on eusuite. Elle avait dû être faite pour mettre ces textes à l'abri d'une invasion prochaine. Et le propriétaire

(1) V. *supra*, p. 130, not. 3.

(2) V. *supra*, p. 130, not. 6.

(3) *Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer*, St.-Petersbourg, 1909, 8°, VI-51 pages, et *Nachträge zum Chuastuanit* dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de St.-Petersbourg, 1911, p. 867-896.

était mort ensuite brusquement, emportant avec lui son secret (1).

En 1907, un explorateur Anglais, M. Aurel Stein, ayant eu vent de la découverte, se rendit à Touen houang et acheta environ 5.000 manuscrits qu'il emporta à Londres pour les déposer au Bristish Museum (2). L'année suivante, M. Paul Pelliot, alors chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique en Asie Centrale, alla visiter à son tour le tsing-fo-tong, où il trouva la précieuse niche encore bien garnie et il se fit céder un nombre à peu près égal de rouleaux, choisis rapidement par lui, qu'il déposa à la Bibliothèque nationale de Paris (3). Sur son propre conseil et à la demande d'érudits chinois, navrés de voir ces richesses littéraires leur échapper, les textes qui restaient encore dans la grotte furent tirés de leur cachette et transportés à Pékin, où une nouvelle Bibliothèque nationale fut fondée à leur occasion (4).

Khouastouanift de Stein — Parmi les manuscrits de Touen houang déposés au British Museum se trouve un rouleau fort bien écrit, dont le commencement a été seul endommagé et qui, dans son ensemble, se présente comme un formulaire de confession manichéenne rédigé en vieux turc. C'est un fragment assez notable de cette œuvre, découvert à

(1) Paul Pelliot, *Une Bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou*, dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, t. VIII, 1908, p. 501-529 (premières pages) ;

Trois ans dans la Haute Asie, dans le *Bulletin du Comité de l'Asie Française*, janvier 1910, p. 1-16 (voir p. 8 et 13) ;

En Asie Centrale, dans le *Bulletin de la société normande de Géographie*, 1910. (Voir p. 25-26 ;

Rapport de M. Paul Pelliot sur sa Mission au Turkestan Chinois (1906-1909) dans les *Comptes Rendus* de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1910, p. 58-68 (avec deux photographies).

(2) Sur les explorations de M. Aurel Stein on peut lire :

Report on a Journey of archeological and topographical Exploration in Chinese Turkestan, London, 1901, 4° ;

Sand buried Ruins of Khotan, London, 1903, 4° ;

Ancient Khotan, Oxford, 1907, 4°, 2 vol.

(3) Paud Pelliot, *Une bibliothèque médiévale...*, p. 507-529 ;

Trois ans dans la Haute Asie, p. 13-14 (voir une photographie suggestive à la page 15) ;

Trois ans dans la Haute-Asie, p. 13 et 14 ;

En Asie centrale, p. 26 ;

Rapport à l'Académie des Inscriptions, p. 64-65.

(4) Paul Pelliot, *Rapport...* p. 66-67.

Tourfan par une mission russe, que W. Radloff a étudié en 1909. Un autre morceau plus court, mais important, comprenant la partie initiale du texte, avait été trouvé dans la même région par A. Von Le Coq, qui en a donné une édition avec une traduction et un commentaire, dans un *Mémoire* de l'Académie des sciences de Berlin (1). Ce dernier savant a fait le même travail pour le rouleau de Sir Aurel Stein. Il en a édité, traduit et commenté le texte dans un article d'une Revue anglaise, qui a été tiré à part et en tête duquel il a reproduit en partie l'étude précédente en faisant précéder le tout d'une préface substantielle (2). L'ouvrage ainsi publié à peu près en entier porte le nom turc de *Khouastouanift*. Il est un échantillon curieux de la littérature manichéenne et, quoiqu'il ne mentionne aucun écrit plus ancien, il nous fournit certains détails qui nous permettent de mieux en connaître plusieurs.

Fragment Pelliot. — Parmi les manuscrits de Touen houang déposés à la Bibliothèque nationale de Paris se trouve un feuillet isolé et incomplet, écrit en chinois et contenant diverses règles destinées à un monastère manichéen. MM. Chavannes et Pelliot en ont publié un fac-similé, une édition, une traduction et un commentaire pénétrant dans un article du *Journal Asiatique* où ils étudiaient aussi d'autres textes chinois concernant le Manichéisme (3). Ici encore aucune Ecriture ancienne n'est citée. Le fragment n'en contient pas moins certains détails qui rappellent ceux du *Khouastouanift* et qui aident à comprendre deux des principaux livres de Mani.

Traités chinois de Pékin. — Enfin, parmi les manuscrits de Touen houang laissés par les visiteurs européens dans la grotte du Tsien-fo-tong, d'où ils ont pris le chemin de Pékin,

(1) *Khuastuanift, Eine Sündenbekenntnis der Manichäischen Auditores gefunden in Turfan* dans les *Abhandlungen* de 1910. 43 pages.

(2) *Dr. Stein's Turkish Khuastuanift from Tun huang being a Confession Prayer of the Manichaean Auditores* dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1911, p. 277-314, avec fac-similé en 2 planches. (Je cite le *Khouastouanift*, d'après les lignes numérotées de cette édition).

A compléter par les *Nachträge zum Chuastuanit* où Radloff discute certains passages de cette traduction, (voir *supra*, p. 134, not. 3) et par un *Nachwort Herrn* W Radloff *Nachträge zum Chuastuanit*, où Von Le Coq répond à ces critiques, à la fin des *Türkische Manichaica*, I, p. 57-61

(3) *Journ. Asiat.*, 1913, p. 105-116.

se trouve un rouleau volumineux et à peu près complet, qui se présentait au premier abord comme une soutra bouddhique et qui, reproduit en 1911, dans une publication chinoise par un savant archéologue, Lo Tchen-yu, sous le titre très vague de *Livre saint d'une religion de la Perse*, a été ensuite reconnu comme un traité manichéen. MM. Chavannes et Pelliot, à qui on doit cette constatation, l'ont aussi édité, traduit et savamment commenté dans un autre article du *Journal Asiatique* (1). L'ouvrage, très important par lui-même, fournit par ailleurs d'utiles renseignements sur des écrits plus anciens qu'il a utilisés et il en invoque même deux dont il reproduit plusieurs phrases (2).

Appréciation générale. — Dans l'ensemble, ces divers documents présentent le plus grand intérêt. Ils permettent de contrôler d'une façon précise les affirmations des polémistes chrétiens et celles des historiens arabes ou chinois. Ils les confirment et les complètent.

Mais ils ne les rendent pas inutiles et ne sauraient en être séparés. En effet la plupart sont très incomplets et consistent en feuillets épars, plus ou moins déchirés et à peine lisibles. Ils se trouvent écrits en langues peu connues que les philologues ont peine à déchiffrer et ils sont d'une intelligence d'autant plus difficile qu'ils se présentent comme de simples versions très littérales et peu adaptées à l'esprit de la langue, faites d'ailleurs, en certains cas, sur d'autres versions également défectueuses (3). Aussi leurs récents éditeurs ont-ils soin de faire remarquer que la traduction qu'ils en donnent est, sur bien des points, hypothétique et provisoire. D'ailleurs les textes les plus clairs et les mieux conservés demeurent encore sujets à caution. Leur origine est peu connue et on peut se demander avec quelque inquiétude si tous sont authentiques. Quand bien même tous le seraient, on ne pourrait les utiliser

(1) *Journ. Asiat.*, 1911, p. 499-621 (Compte-rendu par Léonard Aurousseau dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême Orient*, t. XII, 1912, p. 53-63). A compléter par les publications plus récentes des mêmes auteurs : *Journ. Asiat.*, 1913, p. 99-104 et p. 378-383 (*Notes additionnelles*).

(2) *Loc. cit.*, p. 555-556.

(3) F. W. K. Müller, *Handschriften Reste...* p. 10, not 4 : Hier wie im folgenden habe ich die Übersetzung nur als ersten Versuch ansehen zu wollen ».

qu'avec une grande réserve. Car le plus grand nombre ne portent aucune date. La plupart n'ont même pas de titre. On ne connaît ni leur pays d'origine ni même leur auteur. On ne sait à quel point du passé on doit les rattacher.

Peut-être quelque jour une heureuse découverte viendra combler ces lacunes. Peut-être un chercheur plus heureux que tous ses devanciers trouvera dans les ruines d'un temple ou dans les recoins d'une bibliothèque ignorée le texte complet des principales Ecritures qui ont eu cours dans le Manichéisme. Même en ce cas il sera bon de compléter l'étude de ces textes par celle des témoignages étrangers qui les ont fait connaître. A plus forte raison convient-il de procéder ainsi dans l'état actuel des documents. Seule une étude comparée des manuscrits manichéens qui nous sont parvenus et des renseignements fournis sur eux par les auteurs anciens d'Orient ou d'Occident nons permettra de nous faire à leur sujet une idée un peu nette. En revanche, une telle étude, utilisant et rapprochant tous les textes connus, nous permettra de reconstituer assez bien les principaux éléments de la littérature manichéenne et les grandes lignes de son évolution.

ERRATA

P. I, l. 2,	*au lieu de*	Babyloni,	*lire*	Babylonie.
P. I, l. 11	—	soin,	—	son.
P. 10, n. 11	—	*Kopstisch*,	—	*Koptisch*.
P. 11, l. 2	—	éminents sont	—	éminents ont.
P. 11, l. 16	—	l'originale,	—	l'origine
P. 22, n. 3 et suiv.	—	Mas'coudî,	—	Mas'oudî.
P. 31, l. 3	—	connus,	—	connues.
P. 47, n. 3	—	ad se,	—	ad te.
P. 57, n. 1	—	*operd*,	—	*opera*.
P. 68, l. 18	—	Seythien,	—	Scythien.
P. 74, n. 4	—	*whare*,	—	*wahre*.
P. 75, l. 4	—	W·âsit,	—	Wâsit.
P. 76, l. 29	—	en,	—	ne.
P. 102, l. 1	—	elles durent,	—	elle dut.
P. 103, n. 3	—	*psura*,	—	*supra*.
P. 109, l. 27	—	rcueillirent,	—	recueillirent
P. 113, n. 5	—	*Hamburrgensi*,	—	*Hamburgensi*.

OUVRAGES A CONSULTER

(en dehors des sources déjà citées dans le dernier chapitre)

Isaac de Beausobre, *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme*, Amsterdam, 1734 et 1739, 2 vol. in-4°, lxxvi-594 et xxxiv-806 pp.

Chr. Baur, *Das Manichäische Religionssystem*, Tubingue, 1831, 8°, xi-500 p.

F. Trechsel, *Ueber Kanon, Kritik und Exegese der Manichaer*, Bern, 1832, gr. 8° (introuvable).

Gustav. Flügel, *Mani, seine Lehre und seine Schriften*, Leipzig, 1862, 8°, 440 pp.

K. Kessler, *Mani, Forschungen über die manichaeische Religion*, t. I, *Voruntersuchungen und Quellen* (le seul paru), Berlin, 1889, 8°, xxvii-407 pp.

E. Rochat, *Essai sur Mani et sa doctrine*, Genève, 1897, 8°, 198 pp.

Dufourcq, *De Manichaeismo apud Latinos*, Paris, 1900, 8°, 112 pp.

— *Le Néomanichéisme et la légende chrétienne, Etude sur les* Gesta martyrum *romains*, t. IV, Paris, 1910, 8°, xii-409 pp.

W. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, Göttingen, 1907, 8°, 398 pp.

Fr. Cumont, *Recherches sur le Manichéisme*, Bruxelles, 1908 et 1912, 2 fasc. p. 1-80 et 81-177.

A. Emmanuel de Stoop, *Essai sur la diffusion du Manichéisme dans l'Empire romain*, Gand, 1909, 8°, VIII, 152 pp.

F. Legge, *Forerunners and Rivals of Christianity*, Cambridge, 1915, 8°, t. II, p. 277-357.

INDEX

A

Abbassides. 75. 76-78. 79-80, 101-102, 124
Abdallah ibn al Moqaffa. 75, **76-77**
Abdallah ibn Dâoud 77
Abdallah ibn Obeïdallah..... 77
Abdial 28
Abou Ali Sa'ïd 73
Abou Hilâl ad-Deihourî. 62, 74
Abou Isâ al-Warrâk. 76, 81, 105
Abou'l-Abbâs an-Nâschî 76
Abou'l-Faradj. 78, 103, **120-121**
Abou'l-Hasan 73
Abou'l-Ma'âlî..... 81, 104, **126**
Abou-Moslimidjas 81
Abou-Sa'ïd Rahâ. 74, 81, 105, 126
Abraham 2, 6
Abstinence 18, 44, 60
Acta Archelai.. 55, 56-58, 94, **112**
Actes des Apôtres ébionites.. 5
— manichéens (v. Leucius).
— marcionites 14
Adam... 2, 6, 19, 42, 45, 52, 73
Adam (livre d')..... 6, 70
Adamas 38, 40
Addas 55, **56**, 61, 67 70
Adharban 16
Adimante ..31, **61**, 64, 67, 98, 114
Ado 72
Adschari 104
Afrique 60-62, 95-97
Agapius (Man.) 31, 67
Agapius (év. de Mendjib). 78, **120**
Agathodemon 6
Ahriman 70
Ahwaz 17, 81
Akouas 57
Alchimie manichéenne 34
Al-Dschoubhknî 76
Alexandre (Valent.) 13
Alexandre de Lycopolis.49, 59, 93, 111
Alexandrie 11, 60
Al Gahiz 50, 51, 77, **121**
Ali ben al-Chalîl..... 76
Ali ben Tâbit 76
Ambroise 64, **114**
Ambrosiaster 64
Ames (deux) 44, 115
Ame adventice (livre de l').. 12
Ami des Lumières 34
Anastase I 66, 99
Anastase le Sinaïte 58, **118**
Anatomie manichéenne 43
Anges 20, 52
An-Nadîm... 16, 75, 103, **123-125**
Antioche 11, 58, 78
Antoine 60
Apelle (Marcion.) 14
Aphraate 56, 94
Aphtonius ..**29**, 31, 58, 67, 70
Apocalypses 9, 10, 46
— *d'Abraham* 9
— *d'Adam* 10
— *d'Elie* 8
Apôtres du Christ 20

Apôtres de Mani. **25**, 44, 46, 57, 58
Appelant 34, 37
Arabie..... 6, 57-58, 118, 128
Arbres (man.) 26, **41**
Archelaus (V. *Acta Archelai*).
Archontes 38, 40, 42
Archontites 7, 9
Ardaschîr 16
Aristocrite 31, **69**
Arithmétique manichéenne. 37, 38
Arménie 15, 70-71, 101
Arsinoé 59
Asbiddschâmikidjas 81
Ascension de l'Ame. 4, 8, 35-36, 39, **46**
Ascension d'Isaïe 9
— *de Paul* 9
Asclepius 6
Asie Mineure 60, 66
Assomption de Moïse 9
Astronomie manichéenne. 35, 36, 83
Atlas 38, 40, 46
Auditeurs. 25, 26, 45-46, 64, 87, 114
Augustin. 61, 63, 64, 94, **114-116**
Avortons 42

B

Babylone 40, 73, 79-80
Babylonie 8, 17, 46
Babyloniens (Gnostiques).... 17
Bagdad 77-78
Bouddha. 2, 6, 45, 73, 85, 90, 105-109, 133
Bahrâm I 24, 25, 78, 101
Baptême 19
Baptistes 2, 6
Baraïas 70
Barbelo-Gnostiques 7, 9, 10
Bardesane. **13-16**, 21, 22, 56, 75, 112 121
Bar Hebraeus (voir Abou'l Faradj.
Barkabbas 9, 11
Barkoph 11
Barthold 130
Baschschâr ben Bourd 76
Basile de Césarée.....66, 94
Basilide....**11**, **12**, 21, 61, 68, 121
Basra 17
Bassa 65
Battaï 71
Beausobre **1**
Biologie 41
Birouni 80, 86, 103-104, **125**
Bouddas 67, 70
Bouzourmihr 73, 74
Byzance 66, 99

C

Caïnites 7, 9, 17
Caïn 7, 45
Calabre 65
Calih Ibn Abou'l Qaddous.76, 77
Canon manichéen 30, 31, 49
Cantiques 15, 132
— taoïste 88, 106
Carpocratiens 23
Carthage **60**, **61**, 65, 96
Cassien 63
Celse 7, 8
Cerdon 13, 21
Châlid ben Abdallah al-Kasri. 73
Cham (Prophétie de)..... 11
Chat-el-Arab 4
Chavannes 136, 137
Chine. 24, **82-84**, 105-109, 129-131, 134, 135
Choses cachées (*Livre des*).. 69
Chosroès I (Anouchirvan). 71, 72, 76, 81, 101
Chrétiens 45, 56
Christ 18, 19, 45, 50
Cieux (dix) 35
Clément d'Alexandrie 7
Cleobius 5
Colonne de gloire 39
Commentaires de l'Evangile (Basilidien) 12
— *du prophète Parchor*.... 12
Comput manichéen 36, 37
Continence 18, **44-45**
Constance I (empereur) 95
Constance (Manichéen) 64
Constantin 94

Coran 3, 6, 76- 77
Cosmologie 35
Çoubi 4
Ctésiphon 17
112- 113
Cyrille de Jérusalem. 57, 94,

D

Dalmatie 65
Dastou Meisân 17
Démiurge 10, 35, 38
Démon (Voir Diable).
Dênâvârs 79, 88
Dessins 23, 24, 28, 52- 53
Destin (livre du) 15
Dhyâna de diamant 90
Diable.. 18, 20, 30, 33, 42, 45, 52
Diacres manichéens 25
Dialogues de Marcion 14
Dialogue des Lois du pays... 15
Diathéké 70
Didyme d'Alexandrie .17, 60, 94
Dinkard 103
Dioclétien 61, 92
Diodore de Tarse 66
Direction et Conduite (livre de) 80
Discours sur l'hérésie (de Prépon) 14
Djowéïnî 127
Diwân 6, 23
Doctrine des Pères.....68, 118
Dosithée 4-5, 72
Dostaï (voir Dosithée).
Dschoundîsâpour 25
Dualisme 1, 8, 18, 20, 32- 47

E

Eau 4, 18, 20, 34
Ebionites 3, 5-6, 63
Eclair 40
Eclipses 42
Ecriture des Manichéens 23
Edesse 13, 15, 56, 112
Eglise 2, 25- 26
Egypte 55, 56, 58-60, 95- 56
Elchasaï (livre d') 5, 18- 20
Elchasaïtes 3, 74
Elévations de Jacques..... 5
Elie (Apocalypse d') 8
— *(Révélations d')* 10
Eltawam 20
Elus (manichéens). 25, 26, 44-46, 61, 63, 64, 65, 87, 95
Embryologie manichéenne.42, 43
Enfances du Christ (livre des). 67, 70
Ephrem 16, 21, 56, 94, 112
Epiphane ..7, 57, 60, 94, 113- 114
Epître du Fondement. 61, 98, 115
Epîtres de Mani. 24, 64, 67-70, 78, 81, 114, 124
— de Marcion 14
— de Valentin 12
Erjenk ou *Ertenk*.....81, 104, 126
Esnig de Golp 70
Espagne 62, 63, 97
Esprit 18
Esprit vivant 35, 42
Etoiles 36, 38, 39
Etrangers (livres des) 9
Etre immatériel de la Vérité (livre de) 15
Euloge d'Alexandrie 68
Euphrate 3, 17, 58, 71
Euphrate le Pératique 17
Eusèbe d'Emèse 57
Eustathe le Moine 68, 117
Eustathe de Sébaste 60, 66
Eutychès 58, 100
Evangile des 12 Apôtres... 5, 74
Evangile de Basilide 11
Evangiles canoniques. 13, 14, 21, 49, 60, 71
Evangile des disciples 10
Evangile des Egyptiens 8
Evangile d'Eve 10
Evangile de Judas 9
Evangile de Mani. 66, 67, 70, 74, 80-81, 125, 128, 132
Evangile de Mathias (ou Mathieu) 10, 11
Evangile de la Perfection..8, 9
Evangile de Philippe..... 10, 67
Evangile de Simon 5
Evangile de Thomas. 8, 10, 67, 70
Evangile de la Vérité 12

Eve 10, 42, 45
Evode 116

F

Farakmâtijâ (V. Pragmateia).
Fauste de Milève. **61**, **62**, 95-96, 98, 114
Félix (Manichéen) 96, 115
Feu 4, 18, 20, 34
Fîrouz 71
Flora 13
Flügel (G.). .....123, not. 3
Flux et reflux 40
Formules grecques d'abjuration 67, **117-118**, **120**
Formules latines d'abjuration 98, **116**
Fortunat 96, 115
Fou-Kien 88, 90, 106
Fou-tcheou 89, 90
Fou-to-tan 82
Foutlak 17

G

Gabriabius 70
Gardîzî 87
Gaule 63, 64, 97
Gaza 58
Géants (livre des). **50**, 66, 67, 77-78, 80, 126
Gélase 65, 97, 98
Gennade 63
Géographie manichéenne.38, 39
Géologie manichéenne 38
Georges de Laodicée 94
Georges le Moine 69, 100
Ghazna 81, 104, 126
Gibrâ' îl ibn Nouh..... 103
Ginza **6**
Gnose 2, 20
Gnostiques 1-16
Gouwaïni (voir Djowéïni).
Grande Révélation 5, 9
Grappe de bénédiction 70
Gratien 95
Grégoire II 98
Grégoire le Grand....62, 65, 98
Grégoire de Nysse 66
Grotte de Mani 24
Grünwedel 130, 134
Guérisons 43, 44

H

Haddschâsch ben Yoûsouf... 73
Hamadan 17
Hammad Adjied 75
Harmonius 15
Haroun al-Raschid 102
Harran 3, 6
Hegemonius 55, 112
Hemerobaptistes 2
Henoch 6, 10
Heptalogue (d'Agapius)... 67, 69
Héracléon 13
Héraclide **29**, 31, 67, 70
Héraclien de Chalcédoine. 66, 100
Hermas (Manichéen). 55, 56, 70
Hermès 2, 6
Hierakas ou Hierax. **29**, 31, 59, 60, 67, 70
Hilaire (saint) 63, 114
Hilaire (Manichéen) 70
Hippolyte 7, 17
Hischâm 73
Homélies pseudoclémentines. 6
— valentiniennes 12
Homme (vieil et nouvel) 44
Hong Mai 89, 106, **126**
Ho-nan 106
Honorius 96
Hormisdas (pape) 65, 98
Hormuz 24
Hoummâmah .. 50 et 51, not. 1
Hunnéric 62
Hydace d'Emérita 62
Hymnes mandaïtes 6
— naaséniennes 8
— manichéennes ..85, 132
— valentiniennes 12

I

Ialdabaoth 10
Iannée 70
Ianou 29
Iazdanbacht 31, 73, 103
Ibn Abi'l-Ardjâ 75

Ibn Achî Abî Schâkir 76
Ibn al Adâ al-Harîzi 76
Ibn al-Mourtadâ 105, **128**
Ibn Sinâna 76
Ibn Tâlout 75
Idiqout-schari 129-132
Ieou (livre de) 10
Ieraï (*livre de*) 5
Ignace de Jésus 4
Imams. **26**, 29, 30, 73-74, 79, 80, 85, 124
Incantations 12
Inde 15, 24, 45, 73
Interrogations de Marie 10
Irak 4, 30, 71, 73, 80
Irénée 7
Ishak ben Chalaf 76
Isidore 12
Italie 64, 96-97
Ithace d'Ossonaba 62

J

Jacques (*Entretiens de*)..... 9
Jean (*livre de*) 6
Jean Baptiste 19
Jean de Callinice 70
Jean Chrysostome 58
Jean Damascène 74, **118**
Jérôme 62, 114
Jésus 19, 45, 73
Jeûnes 37
Joueï-si 84
Judaïsme. 4, 8, 21, 45, 59, 67, 68, 94
Judas 9
Julie 58
Julien d'Eclane 68
Justinien 66, 71, 99

K

Kalila et Dimma 76
Kan-son, Kan-tcheou. 86, 87, 134
Kantéens 71, 72
Kao-tchang (ou Khoteho). 86, 87, 129, 133
Kara balgasoun 84, 85
Karossa 69
Kashkar.....24, 56, 75, 112, 118
Kashmir 24
Kaurdosag 70
Kessler 1
Khodaï-nameh 76
Khorassan. 24, **78-81**, 86, 102-103
Khotan 86
Khouastouanift 134, **135-136**
Khwarizim 80, 104
Klementz 130, 134
Kobad 72
Kondaros 68
Kochanowski 130
Koudsakidjas 81
Kozlov 130
Krotkof 130
Kuriakosag 70

L

Laodiciens 67
Lao-tseu 88, 107
Léon (saint) 65, 96-97, **116**
Léonce de Byzance 67, **117**
Lettres (V. *Epîtres*).
Leucius 61, 67
Liber Pontificalis 64, 97
Lin Che-tch'ang 89
Lotus blanc (Association du). 108
Lou Yeou 89, **126-127**
Lumière (Religion de la). 89, 90, 106, 108
Lumière et Ténèbres. 15, **32**, 72, 123
Lumière de la Certitude et du Fondement 81
Lune 16, 36, 37
Lusitanie 62, 63
Lydie 65, 66

M

Maladies 43, 44
Mahboud, évêque 78
Mahomet 6, 77
Mandéens 4, 6, 23, 72
Mani **16-25**, 46, 50, 55, 94
Mansour 62, 73, 102
Manuscrits manichéens. 27, 28, 87-88, **129-138**
Mar Amou 133

Marc de Memphis 13, 62
Marcellus 112
Marcion. 13. 14. 21, 22, 56, 63. 67, 75, 112, 121
Marcionites... 14. 17, 23, 57, 72
Marie (Interrogations de).... 10
— *Nativité de* 10
Marsianes, Martiades 9, 10
Masbothéens 3
Mas'oudî. 21, 75, 77, 102. **122-123**
Matthieu 49
Mazdak. 72. 76. 79. 81, 101, 126
Mehdi 75. 76. 102
Mélitine 71
Mémoires (livre des) 69
Ménoch (Vierge) 68
Mère de Vie 33
Mésène 4. 17. 72
Mésopotamie. 3, **56-57**, 66, 75, 112
Michel le Syrien 78, 103, 120
Mihr 73, 74. 124
Miklâs 73, 74. 124
Milan 64
Miltiade (pape) 64
Mîrchônd 128
Mohammed ben Ahmad 76
Mohammed ben Obeïdallah.. 101
Moïse 9, 14. 68
Mo-mo-ni 89. 107, 126
Monophysites 58, 100
Monti ben Yiâs 75
Morales (d'Isidore) 12
Mou-chö 83. 85
Moughtasilas 3, 18. 22
Mouktadir 80. 86. 102-103
Müller (F. W. K.).....131 **132**
Musonius 94
Mystères de Bardesane....16. 29
— de Mani. 58, **67**, 69, 78. 80. 104. 124. 125

N

Naaséniens 7. 8, 9
Nariman 50
Nasr ben Hourmouzd 73
Nazaréens 3. 4. 5, 72
Nébroël 42
Néoplatonisme 48
Nicéphore de Constantinople. 68. 69. 100, 119
Nicolas. Nicolaïtes.....7. 9. 17
Nicothée 10
Nil 58
Noë 2. 6. 10, 73
Noria 10
Noukat 80, 104
Nou'mân Ibn Abi'l-Ardja.... 76
Nouveau Testament. 12, 49, 68
Nuage blanc (Association du). 108

O

Octateuque de Dosithée..... 5
Odes de Basilide 12
— de Salomon 10
Oldenbourg 130
Olympius (Manichéen) 70
Ommyades 75. 102
Ophites 7. 8. 17. 21. 23
Origène 7. 8, 17
Orkhon 84. 85. 109
Ornement de splendeur. 38, 40, 46
Ormuzd 70
Orphée 6
Osséens 3, 5
Ouïgours 84. **88**. 105-109. 127
Oxus 78

P

Paapis 59, 70
Palestine 45, 57-58
Papa 71
Paphlagonie 66
Paraclet 21. 64. 73, 98
Parchor (Prophéties de) 11
Pascentius 63
Passion de Mani 25
Patekios 69
Paul (*Ascension* de) 9, 70
— (*Epîtres* de). 14. **21**, 49. 71, 101
Paul de Callinice 70
Paul le Perse 66, 100
Pauliciens 70. 71. 101
Pelliot 135-137
Pérates **7**, 9, 17

Père de la grandeur 32, 37
Perle non pareille (livre de la) 76
Perse 8, **16**, 23, 45, 73, 82
Peste 43
Philastre de Brescia. 64, 94, **114**
Philomène (*Révélations de*)— 14
Philon 58
Philosophoumena 7
Phosilampe 10
Photius 69, 100, **119-120**
Physique (manich.) 40, 41
Pierre Hégoumène 69, 100
Pierre de Sicile. 69, 100, **119-120**
Pistis Sophia 10
Planètes 8, 35-36
Platon 2, 48
Platonisme 11
Plotin 93, 111
Pomérius d'Arles 63
Pragmateia 78, 80
Porphyre 93, 111
Préceptes (livre des) 78, 124
Premier Homme.33-37, 42, 45, 48
Prépon 14
Prêtres manichéens 25
Prières Basilidiennes 12
— Manichéennes 67
Principes (livre des. **67**, 72, 82, 84, 88-90, 99-100, 126, 127
Priscillien 62, 63
Prophètes juifs 20, 59, 68
Prophéties 9, 46, 49, 73
Prosper d'Aquitaine 64, 96
Prosper (Manichéen) 98
Psaumes bardesanites 15
— marcionites 14
— naasséniens 8
— valentiniens 12
Ptolémée 13
Pythagore 48

Q

Qolasta (mandéen) 6

R

Rabboulas 56
Racines (deux) 32, 70
Racines (livre des *deux*) 26
Radloff (W.) **133**, **134**, 136
Ramstedt 130
Râzi 80, 125
Recognitions clémentines ... 6
Religions 8, 45-46
Répondant 34, 37
Révélations marcionites 14
— valentiniennes .. 12
Roborovski 130, 131
Roi de gloire 38, 40
Roi d'honneur 38
Rome.....11, 13, 64-65, 96-98
Roudnef 130

S

Sabéens **2-6**, 17, 20, 101, 104
Saclas 42, 50
Saddikini 60
Saleman 131, 132
Salomon 10
Sam 50
Samarkand 73, 80, 104
Sammakini 60
Sampséens 3, 5
Samuel d'Ani 70
Sapor I 17, 22, **23-24**, 101
Sarragosse 62
Sarrasins 57, 58
Sassanides 71, 79, 81, 101
Saturne 49
Scythie 55
Sebios 70
Sebouaioi 2
Secundin 65, 115
Seldjoucides 78
Serapion de Tmuis. 49, 59, 94, **113**
Sergius (Paulicien) 71
Seth 6, 10, 45, 73
Seth (*Paraphrase de*) 9
Séthites 7, 9, 17
Sévère d'Antioche 58, **117**
Sexes 18, 43
Shâpouraskan, **22**,not. 5, 73, 77, 78, 80-81, 124, 125, 126, 128, 132
Sharastâni. 21, 81, 104-105, **126**, 128

Shikand goumanig Vidshar. 80, 103, **122**
Sicile 65
Simon le Magicien 5, 11, 23
Simplicius 66, 94
Sinaï 58
Sinope 13
Sis ou Sisinius 26, 67, 70
Sobiai 3
Sogd 80, 81, 104
Soleil 36, 46
Stein (Aurel) 135
Syllogismes d'Apelle 14
Symmaque 64, 65, 97
Symphonie (*La*) 9
Syrie 56, 57-58, 66, 112

T

Tabari 76, 77, 122
Taoïstes 88, 106, 134
Tath 6
Tchang Kiun-fang 88
Tche-p'an 127
Tchen-tsong 88, 106
Terre de la Lumière 32
— des Ténèbres 32
Terres (les huit) 35
Tes (voir Ti-chö).
Thébaïde 58
Théodas 12
Théodore abou-Kourra 74
Théodore bar-Khôni, 74, 75, **118-119**
Théodore de Raïthou 58
Théodoret de Cyr 57, **116-117**
Théodose 95
Théodote (Valentinien) 12
Théophylacte 120
Théosophie d'Aristocrite 69
Théotime 13
Thibet 24
Thomas (Manichéen). **55**, **56**, 59, 68, 70
Ti-chö 83
Tigre 3, 17, 71
Timothée (pat. d'Aexandrie). 60
Timothée de Constantinople. 67, **117**
Titus de Bostra 57, 94, **113**
Toghouzgouz (Toqouz-Oghouz). 86, 87
Tonnerre 16
Tokharestan 82, 83
Touen houang, 87, 88, 109, **134-137**
Tourfan 86, 87, **129-131**
Transoxiane 81, 104
Tremblement de terre 40
Trésor mandéen (voir *Ginza*. 6
— manichéen, 29, 58, 61, 62, 63, 66, 67, **69**, 72, 77, 80; 98, 114, 125
Trois Moments (livre des), 84, 88-89, 126
Trois Natures (traité des).... 12
Troisième Messager 35, 37
Tsong-Kien 90, 108, **127**
Turbo 112
Turcs 81
Turibius 63, 97
Turkestan 24

U

Ursus 96

V

Valentin, **11-13**, 21, 56, 67, 68, 121
Valentiniens 12, 13, 17
Vandales 62
Visions des Nicolaïtes 9
Victorin 61, 94, **114**
Vincent de Lérins 63
— des Valentiniens 12
Vivification (livre de la); voir *Trésor* 78
Von Le Coq 130, **132-133**
Voyages de Pierre 6

W

Walid 72
Wâsit 17, 75

Y

Yahya ben Ziad 75
Ya'qoûbi 80, **122**
Yapgoun 26

Z

Zacharie le Rhéteur 66, 100
Zadhourmouz 73
Zakouas 57
Zandiques... 70, 74, 76, 102, 128
Zarades, Zaradoust, voir Zoroastre.
Zarouas 57
Zebenas (*Epître à*) 68
Zervan 70
Zodiaque 16, 36-37, 39
Zoologie 41, 42
Zoroastre. 2, 6, 24, 45, 56, 67, 68, 70, 73, 103, 104, 133
Zuicho Tachibana 131

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE ..... I-III

PREMIÈRE SECTION

Constitution des Ecritures manichéennes

CHAPITRE PREMIER

Origine des Ecritures manichéennes

I. — *Activité littéraire des Gnostiques :*

a) des Gnostiques anonymes :
Sabéens, Ophites, Naasséniens, Pérates, Séthites, Archontites, Nicolaïtes 1-10

b) des Grands Gnostiques :
Basilide et Valentin, Marcion et Bardesane... 10-16

II. — *Activité littéraire de Mani :*

a) Son origine :
Date et lieu de naissance, Premiers maîtres et premières lectures 16-22

b) Ses manifestations :
avant l'exil de Mani, à la suite de son exil 22-24

c) Sa fin :
Retour de l'exil, Arrestation et exécution 24-25

III. — *Activité littéraire des Manichéens :*

a) Utilisation des écrits de Mani :
Lectures, Transcriptions, Traductions..... 25-29

b) Imitation des écrits de Mani :
Commentaires, et travaux personnels..... 29-30

c) Fixation des Ecritures :
Le Canon manichéen. Ses variantes..... 30-31

CHAPITRE DEUXIEME

Caractères généraux des Ecritures manichéennes

I. — *Leur enseignement :*

Ontologie, Cosmogonie, Alchimie, Cosmologie, Astronomie, Comput, Arithmétique, Géologie, Géographie, Physique, Botanique, Zoologie, Anthropologie, Embryologie, Anatomie, Médecine, Psychologie, Morale, Histoire, Apocalypse 32-47

II. — *Leur Forme littéraire :*

Simplicité du style, Dialectique, Traditionalisme, Parénétisme, Variété, Prolixité, Illustrations 47-53

DEUXIEME SECTION

Histoire des Ecritures manichéennes

CHAPITRE PREMIER

Propagation des Ecritures manichéennes

I. — *Dans la Chrétienté :*

Mésopotamie, Syrie et Arabie, Egypte et Afrique romaine, Espagne, Gaule, Italie, Dalmatie, Empire byzantin et Arménie... 55-71

II. — *Hors de la Chrétienté :*

Chez les Sassanides, Chez les Abbassides, Khorassan et Tokharestan, Mongolie et Turkestan, Chine..... 71-91

CHAPITRE DEUXIÈME

Disparition des Ecritures manichéennes

I. — *Dans la Chrétienté :*

Dioclétien, Les philosophes païens, Les Apologistes chrétiens, Constantin et ses successeurs, Saint Léon et ses successeurs, Anastase I et Justinien, Les théologiens de Byzance..... 92-101

II. — *Hors de la Chrétienté :*

Les Sassanides, Les Abbassides, Dans le Khorassan, En Asie Centrale, En Chine.. 101-110

CHAPITRE TROISIÈME

Survivances des Ecritures manichéennes

I. — *Dans la Chrétienté :*

IIIe siècle : Alexandre de Lycopolis..... 111
IVe siècle : Hegemonius, Ephrem, Cyrille de Jérusalem, Serapion de Tmuis, Titus de Bostra, Epiphane, Hilaire, Ambroise, Jérôme, Philastrius, Victorin, Augustin..... 112-116
Ve siècle : Evode, Saint Léon, Formule latine d'abjuration, Théodoret de Cyr. 116-117
VIe siècle : Sévère d'Antioche, Eustathe le Moine, Léonce de Byzance, Timothée de Constantinople, 1re Formule grecque d'abjuration..... 117-118
VIIe siècle : *Doctrine des Pères*, Anastase le Sinaïte..... 118
VIIIe siècle : Jean Damascène, Théodore bar Khôni..... 118-119

IXe siècle : Nicéphore de Constantinople, Pierre Hégoumène, Georges le Moine, Pierre de Sicile, Photius, 2e Formule grecque d'abjuration..... 119-120
Siècles suivants : Agapius, Théophylacte, Michel le Syrien, Bar Hebraeus. 120-121
Appréciation générale..... 121

II. — *Hors de la Chrétienté :*

IXe siècle : Al Gahiz, Ya'qoûbi, *Shikand goumanig vidshar*..... 121-122
Xe siècle : Tabari, Mas'oudi, An Nadim... 122-125
XIe siècle : Birouni, Aboulma'âlî..... 125-126
XIIe siècle : Sharastani, Hong Mai. Lou Yeou 126-127
XIIIe siècle : Tsong Kien, Tche-pan, Djouveni..... 127
XIVe siècle : Al Mourtada..... 128
XVe siècle : Mirchond 128
Appréciation générale..... 128-129

III. — *Manuscrits manichéens :*

a) Fouilles de Tourfan :
Publications de C. Salemann..... 129-132
de F. W. K. Müller..... 132
de A. Von Le Coq..... 132-133
de W. Radloff..... 133-134

b) Bibliothèque de Touen houang :
Khouastouanift de Stein..... 134-136
Fragment Pelliot..... 136
Traité de Pékin..... 136-137
Appréciation générale..... 137-138

Errata..... 139
Ouvrages à consulter..... 140
Index alphabétique..... 141-149
Table de Matières..... 151-154

NIORT. — IMP. NOUVELLE G. CLOUZOT.

BQT
72
.A3

Alf
e

Sept 8/49	JAN 6
6-22-70	JUL 1
10-15-70	
8-30-71	SEP 8

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.
2464.